PALLI

C

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

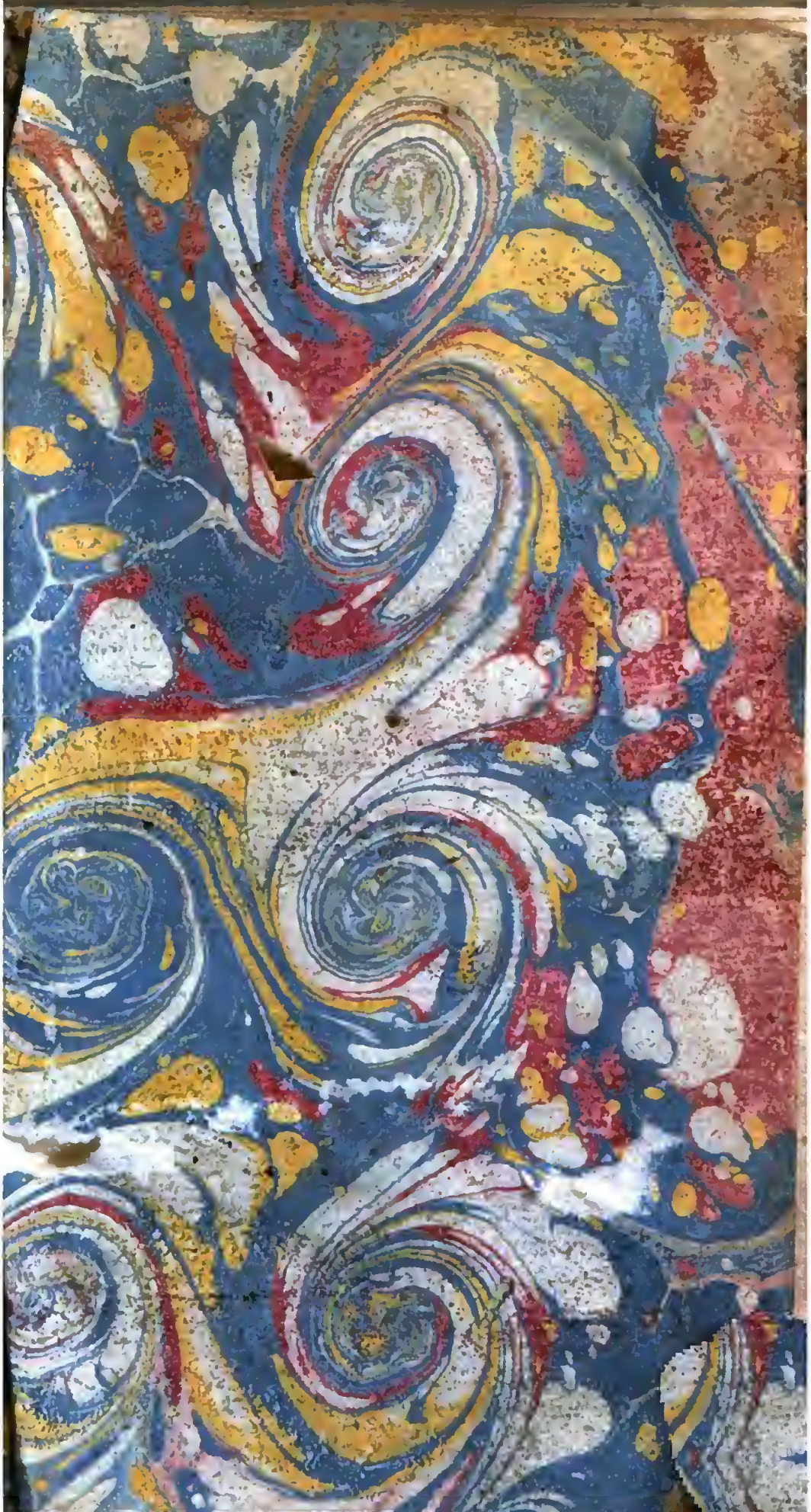
II.ª SALA

SCAFFALE B

PLUTEO II

N.° CATENA 19

Pr. Sala - B. II. 19



30965

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA

GRANGE-CHANCEL.

TOME QUATRIEME.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA

GRANGE-CHANCEL.

Nouvelle Edition revue & corrigée par lui-même.

TOME QUATRIEME.

A PARIS,

Chez LES LIBRAIRES associés.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Piéces contenues dans ce quatriéme Tome.

CASSANDRE, *Tragédie.*
ORPHÉE, *Tragédie en machines.*
PIRAME & THISBÉ, *Tragédie.*
LA MORT D'ULYSSE, *Tragédie.*
LE CRIME PUNI, *Tragédie.*
LA FORÊST EMBRASÉE, *Prologue.*
PROLOGUE aux Bourguemeſtres d'Amſterdam.

CASSANDRE,

TRAGEDIE.

Repréſentée pour la premiere fois par l'Académie Royale de Muſique, le Mardi 22 Juin 1706.

ACTEURS
DU PROLOGUE.

SCAMANDRE.

XANTHE.

SIMOYS.

APOLLON.

UNE TROYENNE.

Troupe de Troyens & de Troyennes.

PROLOGUE.

Le Théâtre repréſente les ruines de Troye ; les trois fleuves Scamandre, Xanthe & Simoys y paroiſſent appuyés ſur leurs urnes, environnés des Divinités des eaux & des fontaines, au milieu d'une troupe de Troyens, de Troyennes, de Bergers & de Bergeres. On voit dans l'éloignement le Mont-Ida.

SCENE PREMIERE.

SCAMANDRE, XANTHE, SIMOYS, *enſemble.*

Lieux déſolés par la fureur des armes,
Que ſont devenus tous vos charmes ?
Lieux où regnent partout les horreurs du trépas,
Que ſont devenus vos appas ?

SCAMANDRE.

C'eſt ici qu'Ilion, dans une paix profonde,
Rendoit tout le reſte du monde.

Jaloux de ſon ſort glorieux.
O cruel ſouvenir ! ô ſpectacle funeſte !
Ces cendres, ces tombeaux, ſont tout ce qui nous reſte
De l'ouvrage même des Dieux.

CHŒUR.

Lieux déſolés par la fureur des armes,
Que ſont devenus tous vos charmes ?
Lieux où regnent partout les horreurs du trépas,
Que ſont devenus vos appas ?

SIMOYS.

Avant que Ménélas nous eût porté la guerre,
Caſſandre m'a prédit cent fois
Qu'on verroit du ſang de nos rois
Sortir les maîtres de la terre.
Apollon venoit en ces lieux
Pour me confirmer ce miracle :
Eſt-ce ainſi, Dieux cruels, impitoyables Dieux !
Que l'on doit croire vos oracles ?

On entend une ſymphonie douce & agréable, qui précede l'arrivée d'Apollon.

Enſemble.

Quels concerts ! quels charmans accords
Arrêtent le cours de ces ondes ?
Quels concerts ! quels charmans accords
Frappent les échos de ces bords ?

CHŒUR.

Quels concerts ! quels charmans accords
Frappent les échos de ces bords ?

Enſemble.

Les vents ſont enchaînés dans leurs grotes profondes ;
Tout eſt calme dans ces deſerts.

CHŒUR.

Quels accords ! quels charmans concerts
Arrêtent le cours de ces ondes ?
Quels accords ! quels charmans concerts
Se font entendre dans les airs ?

SCENE II.

APOLLON, *& les Acteurs de la ſcene précédente.*

APOLLON.

Finiſſez vos regrets, que votre crainte ceſſe ;
Je viens vous annoncer l'effet de ma promeſſe.
Les Grecs n'ont pas éteint tout le ſang de vos rois :
Un fils d'Hector, ſauvé des fureurs de la Grece,
Va fonder l'empire françois.

En vain le reſte de la terre
Unira ſes fureurs pour lui faire la guerre ;
A tous ſes ennemis il donnera des loix.
Un nouvel Ilion, une ſuperbe ville
Portera le nom de Paris.
J'aſſemblerai les arts dans cet heureux aſyle :
Venus y conduira les amours & les ris.
Vous, à qui le ciel favorable
Promet un bonheur ſi durable,
Après tant de maux rigoureux,
Sur les bords que la Seine arroſe de ſon onde,
Allez jouir d'un ſort heureux.
Tandis que le reſte du monde
Eprouvera de Mars les ravages affreux,
Vous formerez d'aimables jeux
Au milieu d'une paix profonde.

CHŒUR.

Sur les bords que la Seine arroſe de ſon onde,
Allons jouir d'un ſort heureux.
Tandis que le reſte du monde
Eprouvera de Mars les ravages affreux,
Nous formerons d'aimables jeux
Au milieu d'une paix profonde.

UNE TROYENNE.

On ne peut vivre ſans tendreſſe ;
Tôt ou tard il faut faire un choix :
Souffrons que l'amour nous bleſſe ;
Aimons, cédons à ſes loix.

Eſt-il plus doux de le craindre ſans ceſſe,
Que de le ſentir une fois ?

LA TROYENNE.

Les fleurs, amantes du zéphire,
Ne parent pas toujours nos champs :
L'hiver ne ſauroit produire
Les richeſſes du printems ;
Mais quand un cœur ſuit l'amoureux empire,
Il a des plaiſirs en tout tems.
Les oiſeaux plus ſages que nous,
Suivent tous l'amour ſans ſe contraindre ;
S'ils avoient ſujet de s'en plaindre,
Formeroient-ils des accords ſi doux ?
L'innocent plaiſir de s'aimer,
Eſt pour eux le bonheur ſuprême,
Et le ſeul bien qui peut les charmer.
Puiſque nos jours
Sont ſi courts,
Employons-les de même :
Le tems des jeux & des doux plaiſirs,
S'envole comme les zéphirs.
Apollon, de Caſſandre, aime encor la mémoire ;
Parmi nos fêtes & nos jeux,
Célebrons à ſa gloire
Un ſpectacle pompeux,
Qui d'un ſi cher objet lui retrace l'hiſtoire.

Fin du Prologue.

Acteurs de la Tragédie.

AGAMEMNON, Roi d'Argos & de Micene.

CLITEMNESTRE, femme d'Agamemnon.

CASSANDRE, fille de Priam & d'Ecube, captive d'Agamemnon.

ORESTE, fils d'Agamemnon, amoureux de Caſſandre.

EGISTE, amoureux de Clitemneſtre.

ARCAS, ami d'Egiſte.

CEPHISE, confidente de Clitemneſtre.

ILIONE, confidente de Caſſandre.

LE GRAND-PRESTRE de Junon.

UNE TROYENNE.

UNE AUTRE TROYENNE.

Peuples d'Argos & de Micene.

Les Prêtres & Prêtreſſes de Junon.

Troupe de Troyens & de Troyennes.

Troupe de Conjurés.

CASSANDRE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente un lieu ſolitaire ſur le rivage de la mer.

SCENE PREMIERE.

EGISTE, ARCAS.

ARCAS.

N'En doutez point, Seigneur; avec tous ſes vaiſſeaux,
Le fier Agamemnon a péri dans les eaux.
Dans un moment, ſur cette rive,
La reine ſon épouſe, à ſon ombre plaintive,

Doit élever de vains tombeaux,
Cette triſte cérémonie,
D'un ſpectacle plus doux ſera bientôt ſuivie ;
Et le ſceptre qui vous eſt dû,
Par les mains de l'amour va vous être rendu.

EGISTE.

Ah ! que tu connois mal cette fiere princeſſe !
Elle feignoit, Arcas, d'approuver ma tendreſſe,
Tandis qu'Agamemnon brûloit d'un autre amour.
Depuis qu'il a perdu le jour,
Tu ſais avec quel ſoin cette reine cruelle
Contre moi, de ſon fils, embraſſe la querelle.
Pour m'écarter du trône elle arme ſes ſujets ;
Et l'amour de ce fils, l'intérêt de ſa gloire,
Ont effacé de ſa mémoire
Tous les ſermens qu'elle m'a faits.
Mais puiſqu'au déſeſpoir elle porte mon ame,
Je veux à mon tour la braver,
Et contraindre ſa main à couronner ma flâme
Juſques ſur les tombeaux qu'elle doit élever.

ARCAS.

On triomphe par la conſtance
De l'objet le plus rigoureux ;
Mais un amant, loin d'être heureux,
Eſt plus à plaindre qu'il ne penſe,
Quand il doit à la violence
Ce que l'on refuſe à ſes feux.

La reine vient à vous ; je vous laiſſe avec elle.

EGISTE.

Va donc raſſembler nos amis,
Et fais-les ſouvenir de ce qu'ils m'ont promis ;
Quand j'aurai beſoin de leur zele.

SCENE II.

CLITEMNESTRE, EGISTE, CEPHISE.

CLITEMNESTRE.

Spectre pâle & ſanglant, qui me glace d'effroi,
Me ſuivras-tu partout avec des cris funebres ?
Le jour, qui de la nuit a chaſſé les ténebres,
Ne peut-il t'éloigner de moi ?

EGISTE.

Que vois-je ? quelle horreur, quelle ſombre triſteſſe....

CLITEMNESTRE.

L'ombre d'Agamemnon qui me pourſuit ſans ceſſe,

Cauſe le trouble que je ſens.
Un ſonge affreux... Un ſonge horrible...
Non, Seigneur, je veillois : non, il n'eſt pas poſſible
Que le ſommeil alors eût aſſoupi mes ſens.
Je l'ai vu cette nuit. Il ſembloit dans Micene
Entrer en vainqueur furieux :
L'ardeur de la vengeance éclatoit dans ſes yeux.
Nous étions à ſes pieds ; victimes de ſa haine,
Il alloit nous percer le ſein :
Saiſi d'un mouvement plus tendre,
Je l'ai vu nous quitter pour voler vers Caſſandre ;
Pour couronner ſa tête, il a levé la main.
Alors, ſoit la mienne ou la vôtre,
Je ne ſai quelle main leur a percé le flanc ;
Mais je les ai vus l'un & l'autre
Diſparoître à mes yeux dans un fleuve de ſang.

EGISTE.

Chaſſez de votre eſprit cette image cruelle ;
Rappellez dans votre ame un ſouvenir plus doux.
Les Dieux vous ont ôté cet époux infidele,
Pour vous en donner un qui n'adore que vous.

CLITEMNESTRE.

Ce que je dois à votre flâme,
M'occupe chaque jour ;

Mais parmi tant de soins qui partagent mon ame,
J'en ai de plus pressans que ceux de notre amour.

EGISTE.

Pour me confirmer votre haine,
Il n'étoit pas besoin de ce cruel aveu;
Et je me doutois bien que votre ame inhumaine
N'avoit jamais brûlé d'un véritable feu.

CLITEMNESTRE.

Prince, ne craignez rien; je vous rendrai justice.
Laissez-moi par un sacrifice
Satisfaire un rival qui ne voit plus le jour;
Laissez-moi désarmer son ombre menaçante:
Quand la gloire sera contente,
Je vous promets de contenter l'amour.

SCENE III.

CLITEMNESTRE, CEPHISE.

CEPHISE.

LE courroux des amans n'eſt pas long-tems à craindre ;
Il eſt aiſé de le calmer :
Il ne faut rien pour l'allumer ;
Il ne faut qu'un mot pour l'éteindre.

CLITEMNESTRE.

Que ne puis-je auſſi bien éloigner de mon cœur
Les ſoins qui viennent le ſurprendre !
Mon fils, mon fils lui-même augmente ma douleur,
Quand je vois ſes feux pour Caſſandre :
A peine ſon vainqueur l'envoya parmi nous,
Que je vis ſa beauté funeſte
Charmer le cœur du jeune Oreſte,
Comme elle avoit charmé celui de mon époux.
Non, je ne puis ſouffrir un amour qui m'offenſe ;
D'un objet odieux je veux me délivrer.

Il faut que par ſa mort... Mais le peuple s'avance
Pour commencer les jeux que j'ai fait préparer :
Va, fais venir mon fils. Si je vois qu'il réſiſte
Au courroux dont je ſuis la loi,
Egiſte, l'amoureux Egiſte,
Sera mon époux & ſon roi.

SCENE IV.

CLITEMNESTRE,

Peuples d'Argos & de Micene.

CHŒUR.

Dieu du Cocite & des royaumes ſombres,
Sois favorable au plus grand des héros ;
Laiſſe-le jouir du repos
Dont jouit le reſte des ombres.

On éleve un tombeau, ſur lequel une troupe de femmes apporte des offrandes. Une troupe de guerriers vient danſer la Pirrique autour du tombeau.

SCENE V.

CLITEMNESTRE, ORESTE, CHŒUR *de peuples.*

ORESTE.

SUr le ſacré tombeau du vainqueur des Troyens,
A vos pleurs, à vos vœux, je viens joindre les miens.
O toi! qui commandes
Aux bords ténébreux,
Reçois nos offrandes,
Exauce nos vœux.

CHŒUR.

O toi! qui commandes, &c.

ORESTE.

Nocher de la Parque,
Révoque ſes loix;
Paſſe dans ta barque
Le plus grand des rois.

CHŒUR.

O toi! qui commandes, &c.

ORESTE.

ORESTE.

Mars & la Fortune
Reſpectoient ſes jours :
Les Vents & Neptune
En bornent le cours.

CHŒUR.

O toi ! qui commandes, &c.

Des feux ſoûterrains conſument les offrandes, renverſent les tombeaux, diſperſent l'aſſemblée.

SCENE VI.

CLITEMNESTRE, ORESTE.

CLITEMNESTRE.

VOus le voyez, mon fils, nos vœux ſont rejettés.
Dans l'horreur d'une nuit profonde,
A peine le ſommeil avoit calmé le monde,
Pour m'apprendre ſes volontés,
Votre pere eſt ſorti de la nuit éternelle :
J'ai balancé long-tems à vous les déclarer ;
Mais duſſiez-vous en murmurer,
Il faut que je vous les révele.

ORESTE.

Veut-il de mon amour quelque preuve nouvelle ?
Parlez ; inſtruiſez moi de ſes commandemens.

CLITEMNESTRE.

Il veut que ſa captive, au défaut de ſa cendre,
Rempliſſe ces vains monumens.

ORESTE.

Caſſandre ! Quelle horreur me faites-vous entendre ?

CLITEMNESTRE.

C'eſt frapper votre cœur par l'endroit le plus tendre ;
Mais il faut étouffer des ſoupirs ſuperflus.
Sur le tombeau d'Achille, aux rives du Scamandre,
Polixene a péri par la main de Pirrhus :
Et lorſqu'Agamemnon veut le ſang de Caſſandre,
Son fils qui devroit le répandre,
Voudroit-il l'en priver par un lâche refus ?

ORESTE.

Non, ce n'eſt pas ce ſang que demande mon pere ;
Il en veut de moins précieux ;

Celui d'Egiſte ſeul peut calmer ſa colere,
Puiſqu'il eſt aſſez téméraire
Pour m'oſer diſputer l'empire de ces lieux,
Et prétendre au cœur de ma mere :
Mais j'atteſte les juſtes Dieux,
Qu'avant la fin du jour, cette main vengereſſe
Eteindra dans ſon ſang ſa coupable tendreſſe,
Et ſes deſirs ambitieux.

CLITEMNESTRE & ORESTE.

Ah ! quittez cette injuſte envie :
Quel excès de fureur ! Je frémis d'y penſer.
Je perdrai l'empire & la vie
Pour défendre le ſang que vous voulez verſer.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre repréſente le temple de Junon.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE.

TEmple ſacré, lieux ſolitaires,
Souffrez que vos Dieux tutélaires
Soient les témoins de mes douleurs :
Ce n'eſt point profaner vos auguſtes myſteres,
Que de vous apporter l'offrande de mes pleurs.
Polixene ma ſœur, que vous futes heureuſe
D'avoir fini vos jours aux pieds de nos rem-
parts !
Des vents impétueux, de la mer orageuſe,
Vous n'avez point eſſuyé les hazards,
Ni gémi ſous le poids d'une chaîne honteuſe :
Et moi, dans ce lointain ſéjour,
Moins eſclave des Grecs qu'eſclave de l'amour,

Je ſens allumer dans mon ame
Un feu plus dévorant, plus cruel que la flâme
Qui conſuma les lieux où j'ai reçu le jour.
Temple ſacré, lieux ſolitaires,
Souffrez que vos Dieux tutélaires
Soient les témoins de mes douleurs :
Ce n'eſt point profaner vos auguſtes myſteres,
Que de vous apporter l'offrande de mes pleurs.

SCENE II.

CASSANDRE, ILIONE.

ILIONE.

JE viens vous annoncer un crime & des horreurs,
Plus dignes du courroux céleſte,
Que toutes les fureurs
D'Atrée & de Thïeſte.

CASSANDRE.

Quel eſt ce crime affreux qui te fait ſoupirer?

ILIONE.

Clitemneſtre... je tremble à vous le déclarer.

CASSANDRE.

Quelque ſort qu'elle me prépare,
Parle, je ne crains rien.

ILIONE.

Cette reine barbare
Veut de votre ſang précieux
Appaiſer d'un époux les mânes furieux.

CASSANDRE.

Je vais donc ſortir des mes chaînes.
Modere tes vives douleurs :
Une mort qui finit mes peines,
Peut-elle te coûter des pleurs ?

ILIONE.

Les Dieux vous défendront ; il y va de leur gloire :
Apollon, des tyrans confondra le courroux ;
Auroit-il perdu la mémoire
Des feux dont il brûla pour vous ?

CASSANDRE.

Non, non, je ne dois plus prétendre
Qu'Apollon s'intéreſſe à mon ſort malheureux.
De ce Dieu, tu le ſais, j'ai mépriſé les feux,
Et de ceux d'un mortel je n'ai pû me défendre.

ILIONE.

Ah ! que me dites-vous ?

CASSANDRE.

Je croyois en ces lieux
Ne voir que des objets de haine & de vengeance :
Oreſte parut à mes yeux ;
De ſon pere & de lui je vis la différence.
Conſacrée à Pallas par des vœux ſolemnels,
J'imitai de Pâris le jugement funeſte,
Et Vénus l'emporta, par le ſecours d'Oreſte ;
Sur tous les autres immortels.

ILIONE.

C'eſt donc au ſeul amour d'embraſſer la défenſe
D'un cœur ſoumis à ſa puiſſance :
Oreſte doit périr, ou vous ſauver le jour.
Qui peut contre un héros diſputer la victoire,
Lorſqu'à l'intérêt de ſa gloire
Il joint celui de ſon amour ?
Vous le verrez bientôt dans l'ardeur qui l'anime....

CASSANDRE.

Il vient. Dieux que je ſers, ne m'abandonnez pas.

SCENE III.

ORESTE, CASSANDRE, ILIONE.

CASSANDRE.

VEnez-vous chercher la victime ?
Je ſuis prête à ſuivre vos pas.

ORESTE.

Tant de vertus, & tant de charmes
N'auront pas un ſort ſi cruel.
Vous pouvez à l'autel
Me ſuivre ſans allarmes ;
Vous y trouverez du ſecours
Contre les fureurs de la reine,
Et vous y recevrez le ſceptre de Micene,
Au lieu du coup mortel qui menace vos jours.

CASSANDRE.

Un ſceptre ! moi, Seigneur ! quand il faut que j'expire ?
Votre pere & les Grecs ont renverſé l'empire
Où mes vœux pouvoient aſpirer.

ORESTE.

ORESTE.

Ah ! ſi vous approuviez un amour téméraire,
L'injuſtice des Grecs, & celle de mon pere
Se pourroit encor réparer.

CASSANDRE.

Qu'entens-je ? ô ciel !

ORESTE.

Que votre crainte ceſſe ;
Mon reſpect pour Caſſandre égale ma tendreſſe.
Les feux que dans mon ame ont allumé vos yeux,
Sont auſſi purs, belle princeſſe,
Que ceux que votre main allume pour les Dieux.

CASSANDRE.

Je frémis.... Quel aveu me faites-vous entendre ?
Dans quel abîme affreux... ſous quels funeſtes coups....
Ah ! tremblez, & craignez que le cœur de Caſſandre
Ne vous haïſſe aſſez pour ſe donner à vous.

ORESTE.

Votre haine à ce prix eſt ma plus chere envie ;
Le don de votre cœur....

CASSANDRE.

Vous coûteroit la vie.

De tous ceux que l'amour a ſoumis à ma loi,
Regardez le deſtin funeſte :
Chorebe, à qui mon pere avoit promis ma foi,
Fut privé par les Grecs de la clarté céleſte :
Ajax fut par la foudre écraſé devant moi :
Votre pere, imitant leur amour témeraire,
N'a pû ſe ſauver du trépas.
Et ſi le ciel, jaloux de mes foibles appas,
A tant d'amans haïs fit ſentir ſa colere,
Contre un amant aimé, que ne feroit-il pas ?
Qu'ai-je dit ? Je me trouble :... & ma raiſon
s'égare.
Pour conſerver ma gloire il faut perdre le jour.
Adieu ; je vais chercher la mort qu'on me pré-
pare :
Je la crains moins que votre amour.

ORESTE.

Pour défendre vos jours je ceſſerai de vivre :
Vous me fuyez en vain, je ne vous quitte pas ;
L'amour m'ordonne de vous ſuivre.

SCENE IV.

CLITEMNESTRE, ORESTE.

CLITEMNESTRE.

ARrête, fils ingrat ; où porte-tu tes pas ?
Aux ordres de ton pere es-tu prêt de te rendre ?

ORESTE.

Vous me verrez tout entreprendre
Pour obéir à ce héros :
Il veut que j'épouſe Caſſandre,
Et je vais l'élever ſur le trône d'Argos.

SCENE V.

CLITEMNESTRE.

QU'entens-je ? ô déſeſpoir ! ô diſgrace fatale !
Sur le trône d'Argos je verrois ma rivale !
Avant que de ſouffrir cet hymen odieux,
Je porterai la flamme & le fer en ces lieux ;

J'y renouvellerai les crimes de Tantale.
Prince indigne du ſang des Dieux,
Tu ne peux donc éteindre une ardeur criminelle ?
Et pour te conſerver le rang de tes ayeux,
Je briſois ſans regret la chaine la plus belle.
Ah ! c'en eſt trop. Suivons mes tranſports furieux ;
Perdons un fils audacieux ;
Couronnons un amant fidelle.

SCENE VI.

CLITEMNESTRE, EGISTE.

CLITEMNESTRE.

VEnez, prince, venez : je vous l'avois promis ;
Je partage avec vous la puiſſance royale ;
Mais il faut me venger d'un fils,
Et d'une ſuperbe rivale :
Si vous voulez regner, le trône eſt à ce prix.

EGISTE.

Ordonnez ſeulement ; dans la nuit infernale
Je plonge tous vos ennemis.

CLITEMNESTRE & EGISTE.

Vengeons-nous ; aimons-nous ; perdons qui nous offenſe,
Et rendons nos amours contens.
Heureux qui goûte en même tems
Les plaiſirs de l'amour, & ceux de la vengeance !

EGISTE.

Il eſt tems que l'hymen couronne nos ardeurs :
Miniſtres de Junon, venez unir nos cœurs.

SCENE VII.

CLITEMNESTRE, EGISTE, LE GRAND-PRESTRE DE JUNON, CHŒURS *de prêtreſſes & de peuples.*

CLITEMNESTRE.

PEuples d'Argos & de Micene,
Voici le roi que votre reine
Choiſit & pour elle & pour vous.
Pour votre ſouverain venez le reconnoître ;

Vous devez le prendre pour maître,
Puiſque je le prends pour époux.

CHŒUR.

Tant que nous jouirons du jour qui nous éclaire,
Nous obéirons à ſa loi.
Un époux digne de vous plaire,
Eſt digne d'être notre roi.

LE GRAND-PRESTRE.

O toi ! que la Grece révere,
Junon, d'un chaſte hymen viens allumer les feux :
Tu rends les amans plus heureux
Que la Déeſſe de Cithere.
C'eſt toi qui combles leurs deſirs,
Et qui fixes leur inconſtance,
Et l'amour n'a de vrais plaiſirs,
Que lorſqu'avec l'hymen il eſt d'intelligence.

Le peuple exprime par des danſes, la joie que lui cauſe le mariage d'Egiſte & de Clitemneſtre.

LE GRAND-PRESTRE.

Suivez l'hymen, tendres amans ;
Ses nœuds charmans
Ont des appas
Que l'amour n'a pas.

C'eſt un port heureux
Et tranquille,
Où tous les cœurs amoureux
Doivent chercher un aſyle.
Suivez l'hymen, tendres amans, &c.

Ses douceurs toujours nouvelles,
Rendent à jamais contens
Les cœurs fideles;
Et ſes chaînes nouvelles
Ne font peur qu'aux inconſtans.
Suivez l'hymen, tendres amans, &c.

Avancez; il eſt tems que l'hymen vous uniſſe.

CLITEMNESTRE, EGISTE, & LE GRAND-PRESTRE.

Puiſſante reine des cieux,
Junon, ſoyez- { nous / leur } propice.

LE GRAND-PRESTRE.

Venez, ne perdez pas des momens précieux.

SCENE VIII.

CLITEMNESTRE, EGISTE, ARCAS, CEPHISE, CHŒUR *de Peuples.*

ARCAS & CEPHISE.

PRince, } que faites-vous ? Echappé du
Reine, } naufrage,
Le roi va paroître à vos yeux ;
Il eſt déja ſur le rivage.

CLITEMNESTRE & EGISTE.

Agamemnon ! ô juſtes Dieux !

CHŒUR.

Courons, courons tous rendre hommage
A ce héros victorieux.

CLITEMNESTRE & EGISTE.

Après un ſi cruel outrage,
Fuyons ; n'attendons pas ſes regards irrités :
Les antres les plus écartés
N'ont point aſſez d'obſcurités
Pour cacher ma honte & ma rage.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le théâtre repréſente la place publique de la ville d'Argos, ornée d'arcs de triomphe, & de trophées d'armes.

SCENE PREMIERE.

CLITEMNESTRE, CEPHISE.

CLITEMNESTRE.

Pour qui, Dieux immortels, gardez-vous le tonnerre ?
Après ce que j'ai fait, qui peut le retenir ?
Contens d'épouvanter les crimes de la terre,
Ne ſavez-vous point les punir ?

CEPHISE.

Ah ! ſi l'amour étoit un crime,
Tous les Dieux ſeroient criminels ;

Et s'ils vouloient punir tous les cœurs qu'il
anime,
Ils puniroient tous les mortels.

CLITEMNESTRE.

Où ſuis-je ! qu'ai-je fait ! à quelle violence
Ai-je porté mes attentats !
Quand même Agamemnon ne s'en vengeroit
pas,
Dans le fond de mon cœur je porte ſa ven-
geance.

CEPHISE.

L'aſpect de ce fameux vainqueur
Calmera ces vaines allarmes ;
Votre repentir & vos charmes,
Fléchiront d'abord ſa rigueur :
Rien n'eſt ſi puiſſant ſur un cœur,
Que deux beaux yeux baignés de larmes.

CLITEMNESTRE.

Vertu, devoir, gloire, raiſon,
Revenez regner dans mon ame ;
Achevez d'en bannir la flâme
Dont je reconnois le poiſon.
Rallumons un feu légitime ;
Au devant du vainqueur hâtons-nous de cou-
rir...
Mais comment à ſes yeux oſerai-je m'offrir ?

Les pleurs que je répands, la douleur qui m'anime,
Pourront-ils effacer mes coupables tranſports?
Pourquoi faut-il que le remords
Ne nous vienne qu'après le crime?
Vertu, devoir, gloire, raiſon,
Revenez régner dans mon ame;
Achevez d'en bannir la flâme
Dont je reconnois le poiſon.

SCENE II.

CLITEMNESTRE, ORESTE, CEPHISE.

ORESTE.

FUyez, dérobez-vous au courroux de mon pere;
Il vient d'apprendre tout. Il porte ici ſes pas:
Fuyez; ne vous expoſez pas
Au premier feu de ſa colere.
Egiſte eſt dans les fers; un rigoureux trépas
Sera le prix de ſon audace.
Attendez que mes pleurs obtiennent votre grace.

CLITEMNESTRE.

Je ne mérite pas des ſoins ſi généreux.
J'ai trahi mon devoir ; j'ai traverſé vos feux :
J'ai fait plus ; j'ai voulu vous priver de l'empire.
Mais pour ce tendre amour que la nature inſpire ;
Pour Egiſte, mon fils, j'implore votre appui :
Si le roi veut du ſang, il vaut mieux que j'expire ;
Je ſuis plus coupable que lui.

ORESTE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entens ? perdez-en la mémoire :
Eſt-ce a vous de plaindre ſon ſort ?
Votre repos & votre gloire
Ne dépendent que de ſa mort.

CLITEMNESTRE.

Hé bien ! puiſqu'à mes pleurs vous êtes inſenſible,
A mon cruel époux je vais me préſenter ;
Sa colere, pour moi, n'aura rien de terrible :
Que j'aurai de plaiſir à la faire éclater !
Il faut que je ſois la victime
De ſa haine, ou de ma douleur :
Egiſte a partagé mon crime,
Je partagerai ſon malheur.

On entend un bruit de guerre.

ORESTE.

Le roi vient ; ces concerts annoncent ſa préſence ;
Dérobez-vous à ſa vengeance.

SCENE III.

AGAMEMNON, ORESTE, CHŒUR *de peuples de la Grece, Troupe de Troyennes captives.*

AGAMEMNON.

ENfin, malgré Neptune & la fureur des armes,
Argos voit dans ſes murs le vainqueur des Troyens :
Mais je ne trouve ici que la moitié des biens
Dont je me promettois les charmes.
Si le ciel, d'un côté, daigne exaucer mes vœux,
Il me porte, de l'autre, une atteinte mortelle.
Quel plaiſir de trouver un fils ſi généreux !
Quel tourment de trouver une épouſe infidelle.

ORESTE.

Qu'il eſt doux de revoir dans cet heureux ſéjour,
Le plus grand héros qui reſpire !
Quel triomphe pour ſon empire !
Quelle gloire pour moi de lui devoir le jour !
Mais ſi je vous ſuis cher, exaucez ma priere.
La reine au déſeſpoir, veut perdre la lumiere.
Puiſqu'elle a perdu votre amour,
Rendez-lui votre cœur, oubliez ſon offenſe.
Voulez-vous mêler des ſoupirs
A nos chants de réjouiſſance,
Et troublerez-vous les plaiſirs
Que nous cauſe votre préſence ?

AGAMEMNON.

Après ſes horribles deſſeins,
Mon fils, je ne veux plus ni la voir, ni l'entendre ;
L'infidelle arrachoit mon ſceptre de vos mains ;
Caſſandre, j'en frémis : la divine Caſſandre
Tomboit ſous ſes coups inhumains.
Qu'elle aille loin de ce rivage
Cacher ſon inutile rage.
Je devrois lui donner la mort ;
Mais pour la punir davantage,
Je romps le nœud qui nous engage ;
Et j'unis Caſſandre à mon ſort.

ORESTE.

Caſſandre ! quoi ? Seigneur.

AGAMEMNON.

Apprenez ma foibleſſe.
Ilion, par ſes yeux, s'eſt vengé de la Grece :
Caſſandre a vaincu ſon vainqueur ;
Et les attentats de la reine
Me laiſſent en état de lui donner mon cœur,
Avec l'empire de Micene.

ORESTE.

Quel coup de foudre ! quelle peine !

AGAMEMNON.

Allez la préparer à cet illuſtre choix.
Et vous, peuples ſoumis par mes heureux exploits,
Que Caſſandre, ſur vous, ait l'empire ſuprême
Qu'aux rivages troyens elle avoit autrefois :
Vous ne ſuivrez plus d'autres loix
Que celles que je ſuis moi-même.
Allez, allez, ne tardez pas ;
Allez mettre à ſes pieds vos fers & ma couronne :
La liberté que je vous donne
Eſt l'ouvrage de ſes appas

CHŒUR.

Allons mettre nos fers aux pieds de notre reine ;
Chantons, célebrons ſa beauté,
Qui met un vainqueur à la chaîne
Pour nous rendre la liberté.

UNE TROYENNE.

Un cœur qui s'engage,
Dans ſon eſclavage
Trouve mille attraits :
Un cœur inſenſible,
Dans ſon ſort païſible
N'en trouve jamais.
Tous les cœurs que l'amour a ſoumis,
Se plaignent de ſes peines ;
Mais tous de leurs chaînes
Connoiſſent le prix.
Leurs tourmens ſont leur félicité ;
Et d'amoureuſes larmes,
De tendres allarmes,
Valent bien les charmes
De la liberté.

UNE AUTRE TROYENNE.

Cédez ſans ceſſe
A la tendreſſe,
Charmante jeuneſſe ;

Cédez

Cédez ſans ceſſe
A la tendreſſe ;
Imitez les Dieux.

CHŒUR.

Cédez ſans ceſſe, &c.

LA TROYENNE.

Le cœur intrépide
Du fameux Alcide,
Fut ſouvent timide
Devant deux beaux yeux.

CHŒUR.

Cédez ſans ceſſe, &c.

LA TROYENNE.

L'amour fait la guerre
Au Dieu du tonnerre ;
Il lui rend la terre
Préférable aux cieux.

CHŒUR.

Cédez ſans ceſſe
A la tendreſſe,
Charmante jeuneſſe :
Cédez ſans ceſſe
A la tendreſſe ;
Imitez les Dieux.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

Le théâtre repréſente un bois renfermé dans Argos, conſacré à la Nymphe Io.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, CASSANDRE.

ORESTE.

VOici l'heureux inſtant
Où l'hymen vous prépare un ſort digne d'envie.
Le peuple eſt aſſemblé, la victime choiſie,
Et le grand-prêtre vous attend.

CASSANDRE.

Ceſſez de vous flatter que l'hymen nous aſſemble.
Ma haine pour les Grecs ne va point juſqu'à vous ;
Mais ſi vous aſpiriez au nom de mon époux,
Je vous haïrois plus que tous les Grecs enſemble.

ORESTE.

Vous ſerez moins contraire à l'amour d'un grand roi.
Le vainqueur de l'Aſie
Eſt ſoumis à votre loi ;
Il va vous donner ſa foi,
Et je vais perdre la vie.

CASSANDRE.

Du ſort de ce rival ne ſoyez point jaloux ;
Il ne ſera jamais plus heureux que le vôtre.
Si je n'ai pas vécu pour vous,
Je ne vivrai pas pour un autre.

ORESTE.

Pourrez-vous réſiſter au pouvoir d'un vainqueur !

CASSANDRE.

J'aime mieux ſouffrir ſa rigueur,
Que de céder à ſon envie.
Pour être maître de ma vie,
Il n'eſt pas maître de mon cœur.

ORESTE.

Falloit-il que le ciel, pour traverſer ma flâme,
Choisît le ſeul rival qui peut troubler mon ame,
Et contre qui mon bras ne ſauroit être armé !

Que n'ai-je à ſoutenir la guerre
Contre tous les rois de la terre,
Pour défendre l'objet dont mon cœur eſt
charmé !
Par un beau déſeſpoir je vous ferois connoître,
Que ſi je ne ſuis pas aimé,
Du moins j'étois digne de l'être.

Enſemble.

O mort ! j'implore ton ſecours ;
Laiſſe en paix les mortels chéris de la fortune,
Et vien finir les triſtes jours
De ceux que la vie importune.

ORESTE.

Le roi dans un moment va ſe rendre en ce lieu
Pour vous offrir le diadême.
On vient : je frémis : c'eſt lui-même.
Je vous quitte, & je vais où ma douleur...
Adieu.

SCENE II.

AGAMEMNON, CASSANDRE.

AGAMEMNON.

L'Amour m'a garanti des fureurs de Neptune
Pour voler à votre ſecours :
Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir ſauvé des jours
A qui j'attache ma fortune ;
Je veux vous délivrer de tous vos ennemis ;
Et tandis que d'Egiſte on va punir l'audace,
Je viens vous préſenter la place
D'une épouſe que je bannis.

CASSANDRE.

Le changement de lieu n'a point changé mon ame ;
Telle aux rivages grecs qu'aux bords du Simois,
Mes yeux ne ſont point éblouis
Par les offres de votre flâme.
Des plus cruels tourmens duſſiez-vous m'accabler,
Je ſerai toujours inflexible.
Du téméraire Ajax le ſupplice terrible,

Eſt un exemple affreux qui doit faire trembler
Ceux qui voudroient lui reſſembler.

AGAMEMNON.

Que le ciel me réduiſe en poudre,
Pourvu que je ſois votre époux ;
Je ne crains ici d'autre foudre
Que celle de votre courroux.
Mais de vos cruautés je pénetre la cauſe.
Quelque rival ſecret à mon bonheur s'oppoſe :
Que ne puis-je le découvrir !
J'éteindrois dans ſon ſang un amour qui m'offenſe :
Dût le ciel en fureur s'armer pour ſa vengeance,
Rien ne m'empêcheroit de le faire périr.

CASSANDRE.

Je garde tout mon cœur pour les Dieux que je ſers ;
Ne croyez pas qu'un mortel le ſurmonte :
Le plus grand roi de l'univers,
A de pareils rivaux peut bien céder ſans honte.

AGAMEMNON.

En vain par ces détours vous penſez m'éblouir ;
Il eſt tems de finir mes peines.
Un amant tel que moi peut ſe faire obéir,
Lorſque ſes prieres ſont vaines.

Au temple de Junon nous devons être unis,
Venez-y recevoir ma main & ma couronne.
Ce n'eſt plus un amant ſoumis,
C'eſt un vainqueur qui vous l'ordonne.

CASSANDRE.

Cet ordre n'a rien qui m'étonne;
Les Dieux ſont au-deſſus des vainqueurs & des rois:
Je ne connois point d'autres loix
Que celles que le ciel me donne.
La reine vient ici, rendez-vous à ſes pleurs,
Ou vous allez ſur vous attirer des malheurs
Dont Caſſandre même friſſonne.

SCENE III.

AGAMEMNON, CLITEMNESTRE.

CLITEMNESTRE.

JE ne viens point, Seigneur, embraſſer vos genoux
Pour fléchir le cœur d'un époux;
Je viens de mes fureurs vous demander la peine.

L'exil eſt pour mon crime un ſupplice trop doux ;
J'aime mieux périr par vos coups,
Que de vivre avec votre haine.

AGAMEMNON.

La mort que vous voulez de moi,
N'eſt pas, pour votre crime, une peine aſſez grande :
Partez, quittez les lieux où je donne la loi ;
Je le veux, je vous le commande ;
Obéiſſez à votre roi.

SCENE IV.

CLITEMNESTRE.

Ciel ! après cet affront, ſe peut-il que je vive !
Tu mépriſes mes pleurs, perfide, je le voi :
C'eſt pour couronner ma captive
Que tu veux m'éloigner de toi.
Cette nouvelle perfidie
Me rappelle le ſouvenir
De la perte d'Iphigénie.
Le cruel à Calchas abandonna ſa vie . . .
Ah ! c'eſt un crime encor dont je le veux punir.

Prend

Prend pitié de mon infortune,
Junon ; ne ſouffre pas que la ſœur de Pâris
Regne en des lieux que tu chéris.
Venge-toi, venge-moi ; notre injure eſt commune.
Seconde mes tranſports jaloux :
Pour troubler l'hymen qu'on apprête,
Excite dans les airs quelque horrible tempête ;
Prend les armes de ton époux
Pour réduire le mien en poudre.
Sur ce traître ou ſur moi, fais-en tomber les coups ;
Tu ne ſaurois manquer, en frappant l'un de nous,
De perdre un criminel qui mérite la foudre.

SCENE V.

CLITEMNESTRE, EGISTE, *Troupe de conjurés.*

EGISTE.

JUnon a prévenu vos vœux ;
Elle vient de briſer ma chaîne.
C'eſt par ſon ordre que j'amene
Ces guerriers généreux,
Qui brûlent de ſervir ma haine.

Du traître Agamemnon ils déteſtent le choix ;
Leur ardeur, pour le perdre, eſt égale à la mienne.
Jamais l'époux d'une Troyenne
Aux vainqueurs des Troyens ne donnera des loix.

CLITEMNESTRE, *parlant aux conjurés.*

Que j'aime à voir en vous cette noble colere !
Qu'elle convient à ma fureur !
Plus la victime me fut chere,
Plus j'aurai de plaiſir à lui percer le cœur.

Enſemble.

Suivons la fureur & la rage ;
Immolons l'ennemi qui nous oſe outrager ;
Perdons tout, vengeons-nous : on mérite l'outrage
Quand on ne ſait pas s'en venger.

CHŒUR.

Suivons la fureur & la rage, &c.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

Le théâtre repréſente un ſalon magnifique, où l'on voit les préparatifs d'un feſtin.

SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, ILIONE, *Troupe de Troyennes.*

CASSANDRE.

Reſtes du nom Troyen, malheureuſes captives,
Objets de la haine des Dieux,
Vous venez ſur ces triſtes rives
Recevoir mes derniers adieux.
Le cruel vainqueur de l'Aſie,
Dans l'éternelle nuit précipite mes pas.
Au lieu du nœud fatal qui flatte ſon envie,
Ces ſuperbes apprêts, hélas!
Vont être ceux de mon trépas.

Reſtes du nom Troyen, malheureuſes captives,
Objets de la haine des Dieux,
Vous venez ſur ces triſtes rives
Recevoir mes derniers adieux.

ILIONE.

Pour regler notre ſort, & celui de Caſſandre,
Conſultez Apollon, implorez ſon appui;
Sans doute vous ſaurez de lui
Le parti que vous devez prendre.

CASSANDRE.

Puiſque vous le voulez, c'eſt à moi de me rendre.
Mêlez vos voix à mes ſoupirs,
Et faites qu'Apollon ne ſe puiſſe défendre
De conſentir à vos deſirs.

CHŒUR.

O puiſſant Apollon! ſois touché de nos larmes;
D'une prophétique fureur
Viens encore animer un cœur
A qui le tien rendit les armes.

CASSANDRE.

Une ſainte fureur agite mes eſprits:
Le ciel gronde, la terre s'ouvre;
A mes yeux deſſillés l'avenir ſe découvre.
Que vois-je! où ſuis-je! ô ciel! je tremble; je frémis.

Manes de tant de rois, ſous Troye enſévelis,
Je vous annonce la diſgrace
Du plus grand de vos ennemis:
Bientôt de ſes forfaits, & de ceux de ſa race,
L'impie Agamemnon va recevoir le prix.

SCENE II.

AGAMEMNON, CASSANDRE, ILIONE.

AGAMEMNON.

BElle princeſſe, enfin voici l'inſtant heureux
Où l'hymen doit combler mes vœux;
On n'attend plus que vous pour commencer la fête.

CASSANDRE.

Arrête, Agamemnon.

AGAMEMNON.

Rien ne peut m'arrêter.
Tout eſt prêt, avançons.

CASSANDRE.

Agamemnon, arrête ;
Où vas-tu te précipiter ?
La foudre gronde ſur ta tête ;
Sans un prompt repentir tu ne peux l'éviter.
De ce fatal hymen tu ſeras la victime :
A la face des Dieux, aux pieds de leurs autels,
La reine & ſon amant, que la fureur anime,
Vont te faire tomber ſous mille coups mortels.

AGAMEMNON.

En vain par ces malheurs, que vous m'oſez prédire,
Vous croyez me remplir d'effroi :
Je ſai votre haine pour moi ;
C'eſt le ſeul Dieu qui vous inſpire.
Mais vos efforts ſont ſuperflus :
Allons, il eſt tems de me ſuivre.

CASSANDRE.

Hé bien ! tu veux ceſſer de vivre ;
Au ſort qui te pourſuit je ne m'oppoſe plus.
Je ſais que j'en ſerai la premiere victime.
Tu vas m'entraîner dans l'abîme :
Mais ce n'eſt pas aſſez ; je vois d'autres malheurs
Qui ſont plus dignes de mes pleurs.

De crimes, de fureurs, quelle ſuite funeſte !
Je vois le malheureux Oreſte
En proie aux plus vives douleurs :
Pour venger la mort de ſon pere,
Il porte le poignard dans le ſein de ſa mere.
Il eſt abandonné des Dieux & des mortels ;
Déja les fieres Eumenides
L'embraſent de leurs feux vengeurs des homicides :
Il va chercher la mort chez les Scythes cruels.
Barbare, à ces périls c'eſt toi ſeul qui l'expoſes.
Mais les Dieux à l'autel m'entraînent malgré moi ;
Je ne me défens plus de t'y donner ma foi :
Vien l'y recevoir, ſi tu l'oſes.

SCENE III.

AGAMEMNON.

OU ſuis-je ! Quelle horreur ! quel murmure confus....
Pour les jours de mon fils, quelle frayeur mortelle....
Ah ! je ne vois que trop d'où partent vos refus.
Tremblez à votre tour, cruelle,
Pour ce fils criminel que vous ne verrez plus.

Je vois qu'on m'a dit vrai : vous l'aimez ; il vous aime ;
Je n'en puis plus douter. Vous l'aimez !... C'eſt aſſez ;
S'il échappe au péril dont vous le menacez,
Il n'échappera pas à ma fureur extrême.

Que dis-je ! malheureux ! hélas !
Contre mon propre ſang armerai-je mon bras ?
O mon fils ! ô Caſſandre !
Que vous m'agitez tour à tour !
Grands Dieux ! inſpirez-moi quel parti je dois prendre
Entre la nature & l'amour.

SCENE IV.

AGAMEMNON, ORESTE.

ORESTE.

LA reine pour jamais va quitter cette rive,
Seigneur ; dans ſon exil ſouffrez que je la ſuive.

AGAMEMNON.

Je ſais quelles raiſons vous preſſent de partir ;
Mais à nous ſéparer je ne puis conſentir.

Pour Caſſandre, mon fils, votre amour peut paroître ;
Ce jour vous unira tous deux ;
Si vous n'êtes heureux,
Je ne le ſaurois être :
Tout demande à mon cœur cet effort généreux.
Je vais à votre mere en porter la nouvelle,
Et me réunir avec elle.

SCENE V.

ORESTE.

QUand l'amour répond à nos vœux,
Qu'il eſt doux de porter ſes chaînes !
Quand l'amour répond à nos vœux,
Qu'il eſt doux de ſentir ſes feux !

Après des rigueurs inhumaines,
Il ne faut qu'un moment pour devenir heureux ;
Et les moindres plaiſirs dans l'empire amoureux
Surpaſſent les plus grandes peines.

Quand l'amour répond à nos vœux,
Qu'il eſt doux de porter ſes chaînes !
Quand l'amour répond à nos vœux,
Qu'il eſt doux de ſentir ſes feux !

Allons à l'objet qui m'enchante
Annoncer un bonheur qui paſſe notre attente.
Mais qu'eſt-ce que j'entens ? de quels cris odieux
Retentiſſent ces lieux ?
Dans le fond de mon cœur, quelle voix gémiſſante
Porte l'horreur & l'épouvante ?
Que vois-je ! quel objet ſe préſente à mes yeux !

SCENE VI.

ORESTE, CASSANDRE *bleſſée.*

CASSANDRE.

JE meurs : une main ſanguinaire
M'empêche de vivre pour vous.
Egiſte, ou plutôt votre mere,
M'a porté ces funeſtes coups :
Mais je chéris leur violence,
Puiſqu'avant de perdre le jour,
Je puis déclarer un amour,
Que je condamnois au ſilence.

ORESTE.

Quoi ! vous m'aimez, & je vous perds !
O mortel déſeſpoir ! ô ſenſible revers !

Lorſque rien ne m'eſt plus contraire !

CASSANDRE.

Ne plaignez point mon triſte ſort ;
Ou ſi vous pleurez une mort,
Pleurez celle de votre pere.

ORESTE.

Juſte ciel !

CASSANDRE.

Ce héros voloit à mon ſecours ;
J'ai vu couler ſon ſang, & terminer ſes jours.
Les Dieux au travers du carnage,
Pour venir juſqu'à vous m'ont ouvert un paſſage :
Je vous vois, & je meurs.... Dans ce dernier ſoupir....
Cher prince... recevez mon ame,
Et croyez qu'aux enfers, d'une ſi belle flâme
Je vais... garder le ſouvenir.

SCENE DERNIERE.

ORESTE.

Elle meurt, & je vis encore !
Quand je crois posseder la beauté que j'adore,
La mort ferme ses yeux.
Je perds en même tems l'auteur de ma naissance.
O vous ! qui m'enlevez ce que j'aime le mieux,
Traîtres, craignez la violence
D'un fils & d'un amant armé pour vous punir ;
Je vais prendre de vous une horrible vengeance
Qui fera trembler l'avenir.

FIN.

ORPHÉE,

TRAGEDIE

EN MACHINES.

PRÉFACE.

LE feu Roi ayant réſolu de donner à toute ſa cour une de ces grandes fêtes dans leſquelles il aimoit à ſe délaſſer de ſes travaux, voulut prendre les avis de Racine, de Quinaut, & de Moliere, que parmi les grands génies de ſon ſiécle, il regardoit comme les plus capables de contribuer, par leurs talens, à la magnificence de ſes plaiſirs.

Pour cet effet, il leur demanda un ſujet où pût entrer une excellente décoration qui repréſentoit les enfers, & qui étoit ſoigneuſement conſervée dans ſes garde-meubles. Racine propoſa le ſujet d'Orphée ; Quinaut, l'enlevement de Proſerpine, dont il fit dans la ſuite un de ſes plus beaux opéra ; & Moliere, avec l'aide du grand Corneille, tint pour le ſujet de Pſyché, qui eut la préférence ſur les deux autres.

J'ai ſouvent entendu dire au fameux Racine, que le ſujet d'Orphée étoit le plus ſuſceptible de tous les ornemens qui peuvent former un grand ſpectacle. Le récit que ce grand poëte daignoit m'en faire dans les entretiens familiers que j'avois ſouvent avec lui, m'inſpira le deſſein de me ſervir de ſes idées pour une grande fête qui fut digne de l'auguſte mariage de notre Roi. Après avoir été ſoumis à l'examen de M. Hérault, lieutenant général de police, & de pluſieurs autres ſavans perſonnages qui aſſiſterent à la lecture que j'en fis, mon ouvrage fut accepté par le prince qui tenoit les rênes du gouvernement, ſous le titre de premier miniſtre : mais une commiſſion ſecrette qui m'obligea de retourner en Hollande, ne me permit pas de profiter des diſpoſitions où l'on étoit en faveur de ma tragédie.

La commiſſion qui m'avoit tenu éloigné de Paris, ne fut pas plutôt achevée, que j'y retournai au bout de deux ans. Le théâtre françois, que j'avois vu autrefois

autrefois si fréquenté, ne me parut plus qu'une solitude, soit par la mésintelligence des comédiens, que parce qu'ils manquoient de nouveautés capables de leur attirer le même concours. Je crus que dans ces circonstances, rien n'étoit plus propre à réveiller le goût du public, que ma tragédie d'Orphée, que je leur offris avec une autre qui portoit le titre de *Pigmalion*.

J'avoue que ma surprise ne fut pas médiocre, quand je vis le mauvais effet que cette derniere tragédie fit sur quelques-uns d'entr'eux, surtout dans la scene où Pigmalion s'exprime en ces termes :

Un prince de ce rang prend d'autres sûretés :
Par des ambassadeurs il conclud ses traités,
Et ne se commet point, sans quelque grand mystere,
A l'incertaine foi d'une cour étrangere.
Enfin, de mes trésors les récits éternels,
Font autant de jaloux qu'ils frappent de mortels.

Je ſai que l'on devore avec des yeux d'envie,
Ces ſolitaires tours où je paſſe ma vie:
Mais ſi l'on connoiſſoit quels vautours affamés,
Quels ſoucis avec moi s'y tiennent renfermés,
Dans l'abondance même on plaindroit ma miſere;
On verroit que ces biens, qu'adore le vulgaire,
De tous leurs poſſeſſeurs inviſibles bourreaux,
Ne traînent après eux qu'une foule de maux,
Dont le poiſon funeſte eſt d'autant plus à craindre,
Qu'il excite une ſoif qui ne peut plus s'éteindre.
C'eſt là, que du ſommeil ignorant les douceurs,
On me verroit craignant d'éternels raviſſeurs:
Toujours moins effrayé du ciel que de la terre,
Trembler plus d'un bruit ſourd que d'un bruit de tonnerre.
Car enfin, ne croi pas que mon cœur agité,
Sous cent portes d'airain ſe croye en ſûreté.
Au travers de ces murs, au travers de ces voûtes,

Je crois qu'on peut s'ouvrir d'imperceptibles routes,
Et qu'à tous les inſtans marqués pour mon trépas,
Des bataillons armés vont naître ſous mes pas.
Cependant ces captifs, dont la garde eſt ſi rude,
Mêlent un ſi grand charme à mon inquiétude,
Que moins propre à donner qu'à recevoir la loi,
Je ſuis plus à cet or, que cet or n'eſt à moi.
Juſques dans les tombeaux, mes recherches profanes
Des tributs des vivans font dépouiller les manes;
Et je ne vois les dons qu'on offre aux immortels,
Que comme des larcins que me font les autels.
Non, l'amour, dont partout on vante la puiſſance,
Ne porte point les cœurs à cette violence,
Et ne leur cauſe point des deſirs ſi preſſans,
Qu'ils puiſſent approcher de l'ardeur que je ſens.

GELON.

On peut guérir un mal dont la cauſe eſt connue;
Et m'expoſer ainſi votre ame toute nue,
C'eſt m'apprendre, Seigneur, les efforts éclatans....

PIGMALION.

Non, pour changer de cœur j'ai vécu trop longtems.

[*Avec tout le reſte du couplet.*]

La prévention des comédiens l'emporta ſur leurs intérêts, & ſur la juſtice qu'ils devoient à la bonté de cet ouvrage. Il eſt vrai qu'ils tâcherent de réparer le déſagrément de leurs refus par la réception de ma tragédie d'Orphée, dont ils firent de grands éloges. Mais quand il fut queſtion de la dépenſe des décorations, des machines, des habits pour les ballets, & de tous les autres ornemens que demandent de pareils ſpectacles; je les trouvai ſi peu d'accord avec eux-mêmes, que

rebuté de toutes les difficultés qu'il me falloit eſſuyer, je pris le parti d'emporter ma tragédie dans ma province, où mes affaires m'appelloient ; & elle y ſeroit encore dans l'oubli, ſi mon libraire ne m'eût demandé la permiſſion de l'inſérer dans une nouvelle édition de mes ouvrages, que le public lui demandoit. J'y conſentis d'autant plus volontiers, que je crus ne devoir pas refuſer aux jeunes gens qui ont du talent pour la poéſie, la connoiſſance d'un ouvrage qui peut leur ſervir de modele pour des ſpectacles plus dignes d'un grand Roi, qu'une * *Année galante*, ou une *Princeſſe de Navarre.*

* Deux ouvrages également mauvais, quoique la réputation de leurs auteurs ne ſoit pas égale.

ACTEURS
DU PROLOGUE.

UN GENIE.

CALLIOPE.

APOLLON.

PROLOGUE.

Calliope, Muſe qui préſide au Poëme-Epique; paroît au milieu d'une troupe de Génies ſur la pointe du Boſphore de Thrace, d'où l'on découvre la ville de Conſtantinople, avec les dômes des Moſquées, & le Serrail du Grand Seigneur.

SCENE PREMIERE.

UN GENIE, CALLIOPE.

UN GENIE.

VOus, ſans qui les grands noms, ni les faits éclatans
Ne ſauroient triompher des outrages du tems,
Calliope, ornement de la troupe ſacrée,
Qu'Apollon à vos ſœurs a toujours préférée,

Sur ces bords ennemis, que venez-vous chercher ?
Sans ceſſe ſur vos pas vous nous verrez marcher.
Mais ſi j'oſe à vos yeux expoſer notre peine,
Ne reverrons-nous plus les rives de la Seine ?
Le ſéjour des beaux arts, l'aſyle des vertus,
Auroit-il le malheur de ne vous plaire plus ?
Et la Thrace, où nos chants n'ont rien qu'on ne dédaigne,
Où la vertu gémit, où l'impiété regne,
Offre-t-elle à vos yeux de ſi charmans appas,
Qu'avec tant d'appareil vous y portiez vos pas ?
Ne vous ſouvient-il plus, qu'auteurs de vos allarmes,
Ces lieux vous ont couté tant de ruiſſeaux de larmes,
Et qu'Orphée, en mourant, pour leur noire fureur
A dû vous inſpirer une éternelle horreur ?

CALLIOPE.

D'un fils digne de moi, la déplorable hiſtoire
Ne ſauroit s'effacer de ma triſte mémoire.
C'eſt pour venger ſon ſang, objet de mes regrets,
Que les Dieux, ſur la Thrace, ont lancé tant de traits,

Et

Et qu'ils ont fait ſortir du fond de la Scithie
Les barbares vainqueurs qui l'ont aſſujettie.
Mais je vois que leurs fers ſe ſont trop étendus,
Et que ces flots vengeurs ſe ſont trop répandus.
Quel ſupplice pour moi, de chercher ſous les herbes
Tant de remparts fameux, & de temples ſuperbes;
De voir que le ſéjour des Dieux & des héros,
Athenes, Sparthe, Elis, Rhodes, Thebes, Argos,
N'ont pû de ce torrent ſuſpendre la furie,
Qui de Jupiter même a détruit la patrie;
Et par qui, dans la Crete, un déluge de maux
De cent nobles cités n'a fait que des hameaux!
Mais, ô bords du Penée! ô rives du Permeſſe!
Que votre état funeſte augmente ma triſteſſe!
C'eſt pour vous rétablir dans vos premiers appas,
Que cette illuſtre troupe accompagne mes pas.
C'eſt aux arts d'eſſayer ſur ces rudes Génies,
Ce que n'ont pû contr'eux cent ligues mal unies,
Et de voir à leur tour s'il leur ſera permis
De ſuivre heureuſement les traces de mon fils.

Mais pour exécuter ces nobles entrepriſes,
Il faut, divin ſoleil, que tu nous favoriſes;
Que du haut de ton char, ſur notre empreſſe-
ment,
Tes propices regards s'arrêtent un moment,
Et que de nos concerts ton oreille charmée,
T'oblige à prolonger ta courſe accoutumée.

Après le divertiſſement, Apollon paroît.

SCENE II.

APOLLON, CALLIOPE.

APOLLON.

MUſe, de tes concerts les ſons harmonieux
Ont arrêté ma courſe en pénétrant les cieux.
Mais au noble deſſein que ton cœur ſe propoſe,
Je t'annonce à regret que le deſtin s'oppoſe.
La Seine ſur ſes bords a le ſoleil naiſſant,
Qui doit par ſa lumiere obſcurcir le croiſſant :
Imitateur zelé des auteurs de ſa race,
C'eſt lui qui doit dompter les fureurs de la Thrace ;
Et dans tout l'orient, affranchi par les lys,
Montrer & les autels & les arts établis.
Juſqu'à ce jour heureux, par de brillans ſpectacles,
Tes ſœurs vont, pour lui plaire, enfanter des miracles ;
La paix, où ſes traités maintiennent l'univers,
N'y ſouffre de combats que ceux de leurs concerts ;

Et ramenant les tems de Rhée & de Saturne,
Laiſſe au ſeul brodequin attaquer le Cothurne.
Dans le champ du combat précipite tes pas ;
Va de l'un & de l'autre effacer les appas ;
Et des maux de la Thrace attendant le remede,
Va te ſaiſir d'un prix qu'il faut que l'on te céde.

CALLIOPE.

Brillant pere du jour ; que me propoſes-tu ?
Je n'ai plus ſur les cœurs ni pouvoir, ni vertu.
L'on porte juſqu'au ciel Melpomene & Thalie,
Tandis que dans l'oubli je ſuis enſévelie :
Elles ſeules ſans moi partagent les eſprits :
Elles ſeules ſans moi diſputent tous les prix.
L'une a plus d'un Menandre attentif à lui plaire ;
L'autre a plus d'un Sophocle, & je n'ai plus d'Homere.
Je vois comme à l'envi toutes mes autres ſœurs
Avoir leurs favoris & leurs adorateurs.
La ſatyre aujourd'hui, rivale du tonnerre,
Semble faire aux forfaits une plus rude guerre,
Et leur lancer des traits ſi vivement pouſſés,
Que ceux de Juvenal paroiſſent émouſſés :
Pindare ranimant ſes fougues héroïques,
Gagne ici plus de prix qu'aux combats olympiques.

L'eſclave de Xanthus, dans un éclat plus beau,
Perce après trois mille ans la nuit de ſon tombeau ;
Et juſques dans l'Eglogue, il faut que je l'avoue,
Les lys ont obſcurci la gloire de Mantoue.
Que dis-je ? Dans chaque art quels prodiges divers,
Des ſuccès de la France étonnent l'univers !
Combien ſon frein fertile a-t-il de Praxitelles,
D'Archimedes nouveaux, de modernes Apelles !
Et voi combien Euterpe a fait de nourriſſons,
Qui même de mon fils ſurpaſſeroïent les ſons.
Moi ſeule j'en rougis de dépit & de honte,
Je vois que de mon art on ne fait plus de compte :
Nul de tes favoris n'oſe ſuivre mes pas ;
L'éclat de ma carriere eſt pour eux ſans appas ;
Et ſans être touchés du prix que je leur garde,
La longueur de la courſe eſt tout ce qu'on regarde.

APOLLON.

Ceſſe de murmurer des changemens divers,
Dont les arrêts du ſort agitent l'univers.
Dans l'empire romain, au faîte parvenue,
L'on te vit triomphante, & ta ſœur inconnue.

D'autres lieux, d'autres mœurs; ſi long-tems recherchés,
Les ſecrets de ſon art ne ſont plus ſi cachés :
Et Paris, mieux inſtruit de ſes regles certaines,
Fait des tableaux parfaits, des ébauches d'Athenes.
Cependant, quelqu'éclat qui la ſuive aujourd'hui,
Je t'apprens qu'elle-même implore ton appui.
Elle ſait quelle borne, à ſon pouvoir preſcrite,
N'admet que les héros & les rois à ſa ſuite;
Qu'il n'appartient qu'à toi de faire agir les Dieux,
De deſcendre aux enfers, de pénétrer les cieux,
Et d'offrir aux regards ces brillantes merveilles,
Dont elle n'oſe même enchanter les oreilles.
Dans ces jours que la paix, rendue à nos deſirs,
Semble avoir conſacrés au regne des plaiſirs,
Ta ſœur veut que ton fils, triomphant de la Parque,
Paroiſſe avec éclat chez un jeune monarque :
Mais ce deſſein trop vaſte, & ſans toi périlleux,
Son vraiſemblable eſt vain s'il n'a ton merveilleux,
Et ſi dans ce tableau, le ſimple dramatique
N'eſt orné par tes ſoins des pompes de l'Epique.

CALLIOPE.

Après ce doux eſpoir, que je n'attendois pas,
Rien ne doit arrêter ni ton char, ni mes pas.
Ardente à ſeconder les vœux de Melpomene,
Je prétens avant toi voir les bords de la ſeine:
J'y cours. Adieu; je vais par les mêmes ſentiers
Sur les aîles des vents devancer tes courſiers.

Calliope monte ſur un nuage qui l'emporte avec rapidité: le ſoleil remonte ſur le ceintre. Le théâtre change, & repréſente le port & la ville de Biſance, telle que dans les anciens tems de ſon origine.

Fin du Prologue.

Acteurs de la Tragédie.

CALLIOPE, Muſe.

PLUTON.

PROSERPINE.

L'HYMEN.

ALECTON.

ORPHÉE, fils d'Apollon & de Calliope.

EURIDICE, amante d'Orphée.

PHILONICE, Reine de Thrace.

CELÆNO, magicienne.

NERINE, confidente de la Reine.

CHŒURS.

ORPHÉE,

TRAGEDIE

EN MACHINES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILONICE, CELÆNO.

NERINE.

PHILONICE.

PUissante Celæno, qui par
votre ſcience,
Soumettez la nature à votre obéiſ-
ſance,
Et qui des malheureux prenez les intérêts
Juſqu'à forcer le ſort de changer ſes arrêts.

BIBLIOTECA

Votre reine cédant au mal qui la poſſede,
Vous a mandée ici pour implorer votre aide;
Certaine d'obtenir de votre art précieux,
Plus qu'elle n'obtiendroit en s'adreſſant aux Dieux.

CELÆNO.

Oui, reine, vous verrez qu'à mon devoir fidele,
Ma puiſſance eſt encore au deſſus de mon zele.
Faut-il, pour obéir à vos commandemens,
Renverſer à vos yeux l'ordre des élémens?
Faut-il épouvanter Jupiter ou Neptune,
Faire fuir le ſoleil, ou deſcendre la lune,
Tranſporter chez les morts les céleſtes flambeaux;
Ou violant pour vous l'aſyle des tombeaux,
Contraindre le tyran de l'infernale rive,
De relâcher au jour quelque ombre fugitive?

PHILONICE.

Les maux qui de ma vie empoiſonnent le cours,
N'exigent pas de vous ces terribles ſecours.
Ecoutez, & jugez ſur cet aveu ſincere,
Ce que, pour mon repos, vous croirez néceſſaire.
A peine un ſort fatal m'eut ravi pour toujours,
Et Thérée & Progné, les auteurs de mes jours,

Que pour me dépouiller des droits de ma naiſſance,
Je vis mille ennemis s'élever dans Biſance;
Et j'allois eſſuyer les fers ou le trépas,
Sans un puiſſant ſecours, que je n'attendois pas.
Vous ſavez le deſſein, qui de toute la Grece,
Fit paſſer à Colchos l'héroïque jeuneſſe,
Et comment la toiſon fut le glorieux prix
Des travaux que pour elle ils avoient entrepris.
Ils revenoient vainqueurs, & fiers de leur conquête,
Lorſqu'aux pieds de ces murs pouſſés par la tempête,
Ces généreux guerriers, inſtruits de mon malheur,
Le crurent un objet digne de leur valeur:
Et du haut d'une tour, où j'étois aſſiégée,
Je me vis à la fois ſecourue & vengée.
Ciel! que ne peuvent point les hommes valeureux!
Un monde d'ennemis ne put tenir contr'eux;
Tout s'enfuit; & le chef de ce peuple rebelle,
Vomit, avec ſon ſang, ſon ame criminelle.
Mais durant le combat, parmi ces demi Dieux,
J'en ſuivis un ſans ceſſe, & du cœur & des yeux.
A voir tant de valeur jointe avec tant d'audace,
Je crus, je l'avouerai, que le Dieu de la Thrace,

Sous les traits de l'amour s'offroit à mes regards,
Ou que c'étoit l'amour ſous les armes de Mars.
Ce ne fut rien encor ; par combien de merveilles,
Ayant charmé mes yeux, charma-t-il mes oreilles,
Lorſque dans mon palais je le ſus attirer ;
Et que dans le feſtin que je fis préparer,
Sa main, ſa docte main fit ſortir de ſa lyre
Ces accords enchanteurs qu'Apollon même admire ;
Et que je l'entendis, pour la premiere fois,
Les faire encor céder aux charmes de ſa voix !

CELÆNO.

Reine, ne doutez point que de tant de merveilles,
Le récit quelquefois n'ait frappé mes oreilles.
Je ſai que cet Orphée eſt le fruit des ardeurs
Qu'eut jadis Apollon pour une des neuf ſœurs ;
Que rival de mon art il entraîne les arbres ;
Que ſes divins accords font treſſaillir les marbres,
Que du plus fier torrent ils arrêtent le cours,
Et rangent à ſes pieds les lions & les ours.
L'on dit même, & la Grece eſt portée à le croire,
Qu'Argos doit à ſa voix la moitié de ſa gloire ;

Et qu'à vaincre Medée, & gagner la toiſon,
Elle eut autant de part que le bras de Jaſon.

PHILONICE.

Vous connoiſſez trop bien le héros que j'adore,
Pour ne pas excuſer l'ardeur qui me dévore.
Cependant ces guerriers, qu'on ne peut arrêter,
N'ont pas briſé mes fers, qu'ils veulent me quitter :
J'ai beau leur remontrer qu'ils vont, par leur abſence,
Aux mutins raſſemblés me laiſſer ſans défenſe ;
Réſolus de ſe rendre à la merci des flots,
Je perds, à les fléchir, mes pleurs & mes ſanglots.
Enfin, ſoit que l'amour fût propice à ma flâme,
Ou ſoit que mes raiſons attendriſſent leur ame,
Ils réſolurent tous, d'une commune voix,
De laiſſer un d'entr'eux pour ſoutenir mes droits.
Le ſort en fut l'arbitre ; & mon ame ravie,
Lui vit faire ce choix au gré de mon envie ;
Et je les vis partir ſans trouble & ſans effroi,
Contente du tréſor qu'ils laiſſoient avec moi.
Je ne fus point déçue, & bientôt par Orphée
De la rebellion l'hydre fut étouffée ;
Bientôt il fit paſſer dans ces heureux remparts,
D'Athenes & de Sparte, & les loix & les arts.

La vertu commença de s'y faire connoître ;
Et nos peuples inſtruits par cet illuſtre maître,
De leurs ſauvages mœurs heureuſement purgés,
Releverent des Dieux les autels négligés.
A tant d'heureux ſuccès, dont l'univers s'étonne,
Je crus enfin devoir ma main & ma couronne :
Mais je trouvai l'ingrat, que mon offre ſurprit,
Plus dur que ces rochers que ſa voix attendrit.
Il fit pour ſon départ, malgré ma voix plaintive,
Préparer le vaiſſeau voiſin de cette rive ;
Et dans ce même jour il ſonge à me quitter,
Si par quelque ſecret je ne puis l'arrêter.
Eh ! ne pouvez-vous pas, ſi mon malheur vous touche,
Rendre mon cœur moins tendre, ou le ſien moins farouche,
Et faire ainſi paſſer, pour notre commun bien,
Ses froideurs dans mon ſein, ou mes feux dans le ſien ?

CÉLÆNO.

Reine, je le confeſſe, à l'abri de mes charmes,
L'amour eſt le ſeul Dieu qui ſe rit de mes armes.
Je puis venger vos maux, & non pas les guérir ;
J'en puis punir l'auteur, & non pas l'attendrir.
Mais ſi de ce départ vous craignez le ſpectacle,
Il n'eſt pas malaiſé d'y mettre un prompt obſtacle,

Ni de faire briſer en cent morceaux épars
Ce fragile vaiſſeau qui bleſſe vos regards.

PHILONICE.

Ah ! quand à ſon départ l'on mettroit cet obſtacle,
La nature à ſa voix produiroit un miracle,
Et lui préſenteroit par de nouveaux chemins,
Les aîles des zéphirs, ou le dos des dauphins.
Ainſi c'eſt vainement que par la violence
On voudroit l'arrêter dans les murs de Biſance:
Ainſi, pour l'empêcher de nous fuir pour toujours,
A des moyens plus doux il faut avoir recours.
Sur les bords enchantés qu'arroſe le Penée,
Je ſais qu'un jeune objet tient ſon ame enchaînée;
Pour elle dédaignant qui veut le couronner,
Ce n'eſt que pour l'avoir qu'il veut m'abandonner.
Ah ! dût-il en couter le jour à Philonice,
Faites-lui voir ici cette chere Euridice,
J'aurai plus de repos, & moins de déſeſpoir,
A voir qu'il aime ailleurs, qu'à ne le plus revoir.

CELÆNO.

Votre eſpérance en moi ne ſera point trahie,
Reine, & dans un moment vous ſerez obéie.

SCENE II.

PHILONICE, NERINE.

NERINE.

QUoi ! Madame, eſt-ce ainſi que ſans reſſentiment,
Vous verrez poſſeder le cœur de votre amant,
Et que vous ſouffrirez qu'une indigne rivale
Triomphe impunément de la grandeur royale?

PHILONICE.

Je ne ſais point encor où mes tranſports jaloux
A ce terrible objet porteront mon courroux.
Victimes d'un amour qu'ils ne purent contraindre,
Les auteurs de mes jours me forcent à le craindre;
Et je veux n'épargner ni faveurs, ni bienfaits,
Avant que d'en venir à de pareils effets.
Peut-être qu'aujourd'hui le héros qui m'engage,
Se fait de ma rivale une trop belle image,
Et qu'abſent de Tempé depuis près de cinq ans,
Les yeux qui le charmoient ne ſont plus ſi puiſſans.

Qui

Qui ſait, en nous voyant, ſi ſon ame incertaine
Sur le choix d'une nymphe, ou le choix d'une reine;
Une couronne offerte en cette égalité,
Ne fera point pencher ſon cœur de mon côté?
Enfin, quand mon amour n'aura plus d'eſpérance,
Il ſera tems alors d'en chercher la vengeance,
Et d'en laiſſer courir le torrent inconnu,
D'autant plus furieux qu'on l'aura retenu.
C'eſt à ce ſentiment que je me détermine.
Je vois venir Orphée: éloigne-toi, Nérine;
Raſſemble inceſſamment ceux d'entre mes ſujets,
Qui de ſon art divin ont appris les ſecrets,
Et qu'à ſon Euridice ils viennent rendre hommage
Auſſitôt que ſes pas toucheront le rivage.

SCENE III.

ORPHÉE, PHILONICE.

ORPHE'E.

JE vois, graces au ciel, que mon foible ſecours
Rend la paix à la Thrace, & le calme à vos jours,

Et que de vos ſujets ſouveraine tranquille,
Mon ſéjour en ces lieux ne vous eſt plus utile ;
Ainſi, quitte des ſoins qu'exigeoit mon emploi,
Permettez qu'à mon tour je faſſe auſſi pour moi.
Reine, ſi vous ſavez la ſainte idolâtrie
Qu'inſpire à tous les cœurs l'amour de la patrie,
Souffrez, après cinq ans que je me rende aux lieux
Où je vis en naiſſant la lumiere des cieux,
Et que de vos bontés, qui ſont toute ma gloire,
Juſqu'au dernier ſoupir j'y garde la mémoire.

PHILONICE.

Seigneur, il eſt donc vrai que repaſſant les eaux,
Vous voulez me priver du fruit de vos travaux,
Et par votre départ ébranler ma couronne,
Plutôt que de ſouffrir que ma main vous la donne ?

ORPHE'E.

Du prix de ce départ votre cœur mieux inſtruit,
Connoîtroit qu'il vous ſert bien plus qu'il ne vous nuit ;
Et que de la couronne accepter le partage,
Seroit ſur votre tête attirer quelqu'orage.
Des cœurs les plus zelés les ſuccès éclatans,
Toujours dans un état laiſſent des mécontens.

Jamais un favori, qui chérit la juſtice,
N'honore la vertu qu'il n'irrite le vice.
Ces honneurs criminels, qu'un ſacrilege abus
Fait rendre dans la Thrace aux fureurs de Bacchus,
Ont aigri contre moi des ames furieuſes,
Dont je n'ai pû ſouffrir les fêtes odieuſes,
Ni voir, ſans murmurer, que juſques à vos yeux
L'on faſſe des forfaits pour honorer les Dieux.

PHILONICE.

Que de fauſſes raiſons pour me cacher la flâme
Dont les yeux d'Euridice ont embraſé votre ame!
Je ſai tout; & s'il faut ne vous rien déguiſer,
La cauſe de mes maux vous en fait excuſer.
Oui, Seigneur, je ſai trop qu'un cœur comme le vôtre,
Rempli de ſon objet, eſt fermé pour tout autre;
Et j'oſe me flatter que ſans ces premiers traits,
J'aurois pû le gagner à force de bienfaits.
Je conſens donc, Seigneur, pour calmer vos allarmes,
Qu'Euridice à vos yeux étale tous ſes charmes.
Mais de votre départ choiſiſſez mieux le tems,
Et du moins attendez le retour du printems.

Quand nous verrons Eole au fond de ſes montagnes
Renfermer les tyrans des mobiles campagnes.

ORPHE'E.

Ah ! puiſque vous ſavez le ſecret de mon cœur ;
Puiſque vous connoiſſez quel en eſt le vainqueur ,
Voyez depuis quel tems, pour de lointains rivages ,
De l'heureuſe Tempé j'ai quitté les boccages ;
Qu'abſent du ſeul objet qui peut me rendre heureux ,
J'ai ſans ceſſe auprès d'elle un rival dangereux ,
Qui joint, pour l'obtenir , au ſang d'une Déeſſe
L'éclat & le pouvoir que donne la richeſſe.
Que deviendrois je, ô ciel ! ſi de force ou de gré ,
Du bien que j'abandonne il s'étoit emparé ?
Mille ſonges affreux, dont je crains les préſages,
M'offrent depuis deux nuits d'effroyables images ,
Plus capables cent fois de troubler mon repos,
Que la frayeur des vents , ni la crainte des flots.
De ce que peut mon art, contre leur violence
Nos Grecs plus d'une fois ont fait l'expérience.
Mais dussai-je eſſuyer un naufrage certain ,
Je veux être une fois maître de mon deſtin ,

Et réparer le tems qu'à l'amour qui m'anime,
Un chimérique honneur n'a pû voler ſans crime.

PHILONICE.

Que nos cœurs quelquefois ſe trompent dans leurs vœux !
Dans Tempé ſeulement vous croyez être heureux ;
Et Tempé, pour vos yeux, peut avoir telle face,
Que vous voudrez peut-être être encor dans la Thrace.
Mais quel nuage s'offre à mes regards ſurpris,
Et porte juſqu'à nous les lumieres d'Iris !
Peut-être un Dieu caché dans ce brillant nuage,
Pour retenir vos pas deſcend ſur ce rivage.

ORPHE'E.

Il n'eſt ni Dieux, ni rois qui puiſſent en ce jour
M'empêcher d'obéir aux ordres de l'amour.
J'atteſte devant vous l'auteur de la nature ....

PHILONICE.

N'achevez pas, Seigneur, de crainte d'un parjure.

SCENE IV.

ORPHÉE, PHILONICE, EURIDICE, CHŒUR *de peuples de la Thrace qui ſe rendent de tous côtés ſur la ſcene, & chantent les paroles ſuivantes pendant que le nuage deſcend.*

CHŒUR.

DEſcendez, objet plein de charmes,
Venez, par l'éclat de vos yeux,
Achever d'embellir ces lieux,
Où tout doit vous rendre les armes.

ORPHE'E.

De quel trouble inconnu mon ame eſt-elle atteinte !
Eſt-ce tranſport de joie, ou mouvement de crainte ?
Le nuage s'entr'ouvre, & je ſens.... Juſtes Dieux !
Eſt-ce une illuſion ? me trompez-vous mes yeux ?

O trop heureux Orphée ! ô fortune propice !
Eſt-ce vous que je vois ? Eſt-ce vous, Euridice ?

PHILONICE.

Oui, c'eſt elle ; & c'eſt moi qui vous rend ſes appas.
Voyez ce que j'ai fait pour ne vous perdre pas.

ORPHE'E.

Reine, par quels effets de ma reconnoiſſance....
Quoi ! charmante Euridice, après cinq ans d'abſence,
C'eſt vous qui me cherchez dans ce lointain ſéjour,
Avec le même éclat, avec le même amour ?
Ah ! que ce jour heureux, qui me rend à vos charmes....

EURIDICE.

Hélas ! il étoit tems qu'il mît fin à mes larmes.
Des auteurs de mes jours le pouvoir inhumain,
Au barbare Ariſtée avoit promis ma main ;
Et comme une victime à l'autel amenée,
Réſolue à la mort plutôt qu'à l'hyménée,
J'allois, pour vous garder & mon cœur & ma foi,
Tourner ſur moi la main qu'on exigeoit de moi.
L'amour, pour empêcher ce ſanglant ſacrifice,
M'a ſans doute envoyé ce nuage propice,

Rapide tourbillon plus prompt que les éclairs,
Qui du pied de l'autel m'éleve dans les airs.
Mais quoique juſqu'à vous heureuſement portée,
Par un ſonge trompeur je crains d'être enchantée,
Et de voir diſſiper tout cet enchantement,
Quand je vois un héros, encore mon amant,
Tout couvert de lauriers, & devant une reine,
Avouer ſans rougir qu'il porte encor ma chaîne.

PHILONICE.

Il a plus fait, Madame. Aſſuré d'être roi,
Il n'a tenu qu'à lui de regner avec moi;
Et quand vous réſiſtiez au fils d'une Déeſſe,
D'une reine pour vous il bravoit la tendreſſe.
Nymphe, de cet aveu ne vous allarmez pas:
J'ignorois que ſon cœur brûlât pour vos appas;
Auſſitôt que le mien a percé ce myſtere,
Il n'a point balancé ſur ce qu'il devoit faire.
C'eſt moi, qui de Borée implorant le ſecours,
Veux couronner ici de ſi tendres amours.
Tout ce que je prétens, pour prix de ce ſervice,
C'eſt qu'au lieu de l'amour, l'amitié nous uniſſe:
Auſſitôt mes ſujets tombant à vos genoux,
Partageront leur zele & leurs vœux entre nous;
Et leur reine jamais ne ſera plus contente,
Que lorſqu'elle verra leur troupe obéiſſante

Conſacrer

Conſacrer aux plaiſirs d'un objet ſi charmant,
Tout ce qu'ils ont appris de votre illuſtre amant.

PREMIERE ENTRÉE.

PHILONICE.

Vous voyez que ces lieux ont, malgré leur ru-
deſſe,
Des jeux qui ne ſont pas indignes de la Grece.
Il faut de mes jardins, il faut de mon palais
Que vous veniez auſſi contempler les attraits,
Y recevoir partout de plus brillans hommages,
Et partout admirer l'auteur de ces ouvrages.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre repréſente les jardins du palais.

SCENE PREMIERE.

ORPHÉE, EURIDICE.

ORPHÉE.

DAns ce vaſte jardin, qui doit plus ſa parure
Aux ſecours de mon art qu'à ceux de la nature,
Belle Euridice, enfin je puis en liberté
Vous parler d'un amour par l'abſence augmenté;
Et malgré le plaiſir de voir briller vos charmes,
Vous montrer de mon cœur les ſecrettes allarmes.
Vous n'êtes point ici dans nos ſombres forêts,
Où la vertu jouit d'une éternelle paix,
Qui des ſiecles heureux conſervant l'avantage,
Offrent les biens ſans trouble, & les jours ſans nuage,

Et qui, dans chaque cœur auſſi pur que le jour,
Font marcher l'innocence à côté de l'amour.
Je vous vois à regret dans une cour perfide,
Plus ſujette aux revers que la plaine liquide.
Vos charmes adorés en des climats plus doux,
N'exciteront ici que des tranſports jaloux.
Vous verrez contre vous un peuple de rivales
Recourir, pour vous perdre, à d'indignes cabales :
Vous verrez leurs regards bleſſés par vos attraits :
Vous verrez vos vertus irriter leurs forfaits.
Au lieu du pur encens, des fruits & des guirlandes
Dont nos Dieux, dans Tempé, recevoient les offrandes,
On n'épargnera rien, dans ces funeſtes lieux,
Pour vous initier à leur culte odieux :
Culte vraiment impie, & fêtes ſacrileges !
Dont je crains d'autant plus les écueils & les piéges,
Que les voiles ſacrés dont ils ſont revêtus,
Avec plus d'aſſurance accablent les vertus.

EURIDICE.

Amante d'un héros, vous ne devez pas croire
Que j'aime moins que lui la vertu ni la gloire ;
Et ſi de leur chemin je pouvois m'égarer,
Votre exemple ſuffit pour m'y faire rentrer.

Mais d'où vient qu'aſſuré des bontés de la reine,
Vous craignez de ſa cour, & l'envie & la haine ?
C'eſt par des bruits confus qu'on apprend dans nos bois
Comme l'on ſe gouverne à la ſuite des rois ;
Mais ſi j'en puis juger ſur ce que l'on dit être,
Tout ſe regle à la cour ſur l'exemple du maître.

ORPHE'E.

Hélas ! que ce ſéjour eſt pour vous étranger !
Votre vertu tranquille au milieu du danger,
Ne peut s'imaginer qu'elle ſoit menacée ;
Que jamais le diſcours démente la penſée ;
Ni que, pour vous trahir, ſous un dehors trompeur
Un viſage ſerein cache un perfide cœur.
Mais moi, qui d'un pays ſi fertile en naufrages,
Aſſez & trop long-tems éprouve les orages,
Je ne puis m'empêcher, ſongeant à l'avenir,
De répandre des pleurs que je veux retenir.
Je frémis des bontés dont m'honore la reine.
Quand le calme eſt trop grand, la tempête eſt prochaine.
J'ai refuſé pour vous ſa couronne & ſa main.
Elle a beau nous cacher ſa honte & ſon chagrin,
On n'éteint point un feu pour le vouloir éteindre.
Ses appas mépriſés la rendent plus à craindre ;

Il n'eſt point de complots en matiere d'état,
Qu'on ne pardonne mieux qu'un pareil attentat;
Et lorſqu'à ſa beauté je préfere la vôtre,
Une reine outragée eſt femme comme une autre.

EURIDICE.

S'il eſt ainſi, fuyons: pour marcher ſur vos pas,
Je braverai, Seigneur, les plus cruels trépas.
Conduite par l'amant ſans qui je ne puis vivre,
Au bout de l'univers je ſuis prête à le ſuivre.
Il n'eſt point de deſert, ni d'antre ténébreux,
Où je n'aie avec vous un deſtin plus heureux,
Que ſi loin de vos yeux, le maître du tonnerre
Me préſentoit ſans vous l'empire de la terre.

ORPHE'E.

Généreuſe beauté, le ſort n'a point de traits
Qu'avec tant de vertus ne parent tant d'attraits.
Mais avant qu'à ma crainte, ainſi qu'à ſa pourſuite,
Il nous faille oppoſer le ſecours de la fuite,
Souffrez que d'un hymen qui couronne mon feu,
A la reine aujourd'hui je demande l'aveu.
Si ſon cœur, ſans détour, m'accorde ſon ſuffrage,
De ſa ſincérité c'eſt un sûr témoignage.

Mais ſi par des raiſons, que j'entendrai trop bien,
Elle croit différer ou rompre ce lien,
Alors trop avertis du coup qui nous menace,
Il faudra ſans témoins abandonner la Thrace,
Et chercher à nos feux des lieux où le devoir
N'ait plus à redouter un injuſte pouvoir.

EURIDICE.

Ah ! que par ce diſcours, par ces mots pleins de charmes,
De mon cœur agité vous calmez les allarmes !
D'une fauſſe aſſurance il ſe paroit en vain.
La terreur malgré moi ſe gliſſoit dans mon ſein,
Quand, pour vous retenir, je comparois ma chaîne
Avec un ſceptre offert par les mains d'une reine.
Elle vient, profitez de cet heureux moment :
Je vais parmi ces fleurs rêver à mon amant ;
Et s'il veut à ſon tour me témoigner ſon zele,
Le moins que vous pourrez demeurez avec elle.

SCENE II.

ORPHÉE, PHILONICE, NERINE.

PHILONICE.

EUridice me fuit quand je lui tends les bras !
Quel ſujet loin de moi précipite ſes pas ?

ORPHE'E.

Prêt à vous demander l'aveu d'un hyménée
Qui peut fixer le cours de notre deſtinée ;
La vertu qui la porte à me laiſſer agir,
Préſente à ma priere, auroit peur de rougir.
Comme on ſait en tous lieux notre amour mutuelle,
On ſaura le ſéjour que je fais avec elle.
Concevez ſes frayeurs ; jugez de ſes ennuis,
Et ſi je dois manquer de prévenir des bruits,
Capables d'ajoûter, ſi l'on pouvoit les croire,
La perte de ſes jours à celle de ſa gloire.

PHILONICE.

Vous m'avez prévenue ; & je venois, Seigneur,
Sur cet heureux hymen vous découvrir mon cœur.

Vous pouvez dès ce jour en célébrer la fête :
Moi-même avec éclat j'aurai ſoin qu'on l'apprête ;
Et je prens tant de part à des liens ſi doux,
Que j'eſpere y trouver plus de plaiſir que vous.

ORPHE'E.

O bontés ! ô vertus qui n'ont point eu d'exemple !
C'eſt peu d'un diadême ; il leur faudroit un temple.
Reine, c'eſt aujourd'hui, qu'heureuſement ſurpris,
De ce que je vous dois je connois tout le prix.
Souffrez que d'un ſuccès qui paſſe mon attente,
J'aille vite informer la beauté qui m'enchante,
Et que nos tendres cœurs, touchés de vos bienfaits,
Se mettent pour toujours au rang de vos ſujets.

SCENE III.

PHILONICE, NERINE.

PHILONICE.

O Vengeance ! ô fureur trop long-tems retenue !
De votre liberté l'heure eſt enfin venue.
Envain juſqu'à ce jour j'ai ſu vous commander ;
Au torrent qui m'entraîne il eſt tems de céder ;
Et mon cœur fatigué d'une ſi longue feinte,
Ne ſauroit ſoutenir cette derniere atteinte.
Ce n'eſt donc pas aſſez, dans ce jour plein d'horreur,
D'avoir baiſé la main qui m'a percé le cœur,
Et de voir ſur mon trône, où tout me rend les armes,
A mes charmes vaincus préferer d'autres charmes ?
Il faut que d'un hymen qui va combler mes maux,
J'allume de ma main les barbares flambeaux,
Et que, par une horreur qui n'eut jamais d'égale,
Dans les bras d'un amant je mette une rivale.

Non, je ne verrai point ce ſpectacle odieux :
Tombe plutôt ſur moi la colere des Dieux :
Que tout meure avec nous. Dans la même contrée
Renouvellons plutôt les fureurs de Thérée ;
Et que le ſang fatal qui m'a donné le jour,
Se reconnoiſſe encore aux crimes de l'amour.
Ne perdons point de tems. Que rien ne te retienne :
Va dire à Celæno, Nerine, qu'elle vienne ;
Que ſa reine l'attend ; que je ſuis en ces lieux :
Qu'elle ſe hâte enfin de paroître à mes yeux.

SCENE IV.

PHILONICE.

AMour ! barbare auteur des malheurs de ma race ;
Toi qui veux qu'aujourd'hui ma fureur les ſurpaſſe ;
J'ai fait ce que j'ai pu pour te déſobéir,
En cherchant la vertu que tu me fais haïr.
Ah ! du moins, inſenſible au mal qui me poſſede,
Voi qu'à ton ſeul refus je me ſers d'une autre aide ;

Et que dans les enfers, ce n'eſt que malgré moi
Que je cherche des Dieux moins barbares que toi.

SCENE V.

PHILONICE, CELÆNO.

PHILONICE.

AH! venez ſeconder le courroux qui m'enflâme.

CELÆNO.

Nerine m'a tout dit : j'en ai frémi, Madame.
Mais la vengeance prête à ſuivre leurs deſirs,
Des rois comme des Dieux, doit faire les plaiſirs ;
Et l'amour qui jouit d'un bonheur ſans mélange,
A ſouvent moins d'appas que l'amour qui ſe venge.
Permettez ſeulement que mon bras irrité,
Contre vos ennemis agiſſe en liberté ;
Vous connoîtrez avant que ce jour ſeul finiſſe,
Si je ſais à l'offenſe égaler le ſupplice :

Vous verrez ſi je crains un vainqueur de Colchos ;
Ce que contre mon art, pourra l'art d'un héros ;
Et ſi contre l'enfer, animé par mes charmes,
Dans ſa lire & ſa voix il trouvera des armes.

PHILONICE.

Ah ! contre cet ingrat, je n'ai point de courroux
Qui ne me fît jetter au devant de vos coups :
Et quand j'implore ici la puiſſance infernale,
Ce n'eſt pas contre lui, c'eſt contre ma rivale.
Prenez garde ſurtout, en terminant ſon ſort,
Qu'on ne ſoupçonne point les auteurs de ſa mort.
Pour en cueillir le fruit après m'être vengée,
Il faut qu'avec tant d'art elle ſoit ménagée,
Que le coup imprévu qui la fera périr,
M'aide à gagner Orphée, & non pas à l'aigrir.
Il faut qu'à cet amant, trompé par l'apparence,
Elle ſemble un malheur plutôt qu'une vengeance,
Et paroiſſe à ſes yeux, comme à ceux de ma cour,
Un crime du deſtin, & non pas de l'amour.

CELÆNO.

Il ſemble qu'à vos vœux la fortune propice
S'accorde avec l'enfer pour la mort d'Euridice.

Tandis que de Tempé l'uſage ſolemnel,
Pour orner de l'hymen les flambeaux & l'autel,
Lui fait cueillir des fleurs, qu'une ſimple induſtrie
L'oblige d'ajuſter aux mœurs de ſa patrie,
Il faut prendre ce tems pour venger vos malheurs.
Je n'ai qu'à commander aux infernales Sœurs
De cacher ſous ces fleurs, dont la Nymphe eſt charmée,
Quelqu'un de ces ſerpens dont leur tête eſt armée,
Et dont la moindre atteinte eſt un mortel poiſon,
Plus sûr & plus puiſſant que tout l'art d'Apollon.

PHILONICE.

Ne différez donc plus l'effet de vos promeſſes;
Hâtez-vous d'appeller les terribles Déeſſes;
Et que l'heureux ſerpent qui doit combler mes vœux,
Se hâte de ſortir du ſéjour ténébreux.

CELÆNO.

Je vais donc commencer, pour remplir votre attente,
A ſemer dans ces lieux l'horreur & l'épouvante.
Je ſens déja l'enfer qui s'empare de moi.
Fui, reine; ces objets ne ſont pas faits pour toi;
Fui, te dis-je.

PHILONICE.

Non, non; ſouffrez que je les voie;
Plus ils auront d'horreur, plus j'en aurai de joie.
Les enfers à mes yeux ont beau ſe déployer;
Un bonheur que j'attens ne ſauroit m'effrayer.

CELÆNO.

Ame de l'univers, ſacré flambeau du monde,
Couvre-toi d'un nuage, ou recule dans l'onde:
Il ne t'eſt pas permis de venir éclairer
Les myſteres affreux que je vais célébrer.
Et toi, brillant jardin, qu'une fuite imprévue,
Pour ne la plus bleſſer, te dérobe à ma vue:
Que du ſein de la terre, au lieu de tes appas,
Un antre affreux s'éleve & naiſſe ſous mes pas.

On voit ſortir de la terre une grotte magique, au travers de laquelle on découvre une affreuſe & vaſte ſolitude.

Vous, à qui tant de fois j'ai livrai des victimes,
Qui puniſſez enſemble & protegez les crimes;
Noires filles du ſtyx, impitoyables ſœurs,
Du profond de l'Erebe écoutez mes clameurs.
Il ne faut point qu'ici tout l'enfer ſe déchaîne;
Un ſeul de vos ſerpens ſervira mieux ma haine:
Portez-le promptement; courez l'enſevelir
Dans les fleurs qu'une Nymphe acheve de cueillir,

Et ne préſentez point à mon impatience
D'eſpace entre mon ordre & votre obéiſſance.

Quoi donc! vous réſiſtez à mes enchantemens!
Quoi! je vous vois frémir de mes commandemens!
Il ſemble qu'oubliant le devoir des furies,
Pour celle que je hais vous êtes attendries.
Je bouleverſerai le ténébreux ſéjour;
J'y ferai pénétrer la lumiere du jour:
Je vous déſarmerai de vos torches oiſives;
De vos propres captifs je vous rendrai captives.
Réparez votre faute; hâtez-vous de ſortir,
Et ſervez mon courroux pour ne le pas ſentir.

Eſprits, dont ſur les airs la puiſſance royale,
Du ciel & de la terre occupe l'Intervalle,
Deſcendez; armez-vous pour ſoutenir mes droits,
Et pour forcer l'enfer de reſpecter mes loix.

Une troupe d'eſprits aëriens deſcend à l'entrée de la grotte en forme de tourbillon, & fait l'entrée du ſecond Acte.

CELÆNO.

Reine, le charme eſt fait. Pour venger ton outrage,
Voi ſortir Alecton du ténébreux rivage.

Sûre de ta vengeance, allons dans ton palais
De mon enchantement attendre le ſuccès.
Vous, à qui je le dois, troupes aëriennes,
Vous pouvez retourner dans vos mouvantes plaines.
Et vous, dont j'ai troublé le ſilence éternel,
Retournez, antre affreux, dans le ſein maternel.

Alecton ſort des enfers, & s'envole avec un ſerpent à la main. Les eſprits aëriens s'envolent un moment après. La grotte magique diſparoît, & fait place au temple de l'hymen, magnifiquement orné pour les nôces d'Orphée & d'Euridice.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORPHÉE, PHILONICE, NERINE.

PHILONICE.

CEs ſuperbes apprêts, ces pompeux ornemens,
Tous ces riches feſtons, tous ces vaſes fumans,
Que raſſemble en ces lieux ma puiſſance ſuprême;
Enfin, tous ces autels que j'ai parés moi-même,
Vous annoncent, Seigneur, les momens fortunés
Où vos feux par l'hymen vont être couronnés:
Quiconque en a tant fait, ſans vous faire d'outrage,
De ce qui reſte encor peut s'épargner l'image.

Ce n'eſt pas que mon cœur ait peur de reſſentir
D'un ſi noble deſſein un lâche repentir ;
Mais il eſt des périls que doit fuir la tendreſſe
Qui cherche à s'épargner quelqu'inſtant de foi-
bleſſe.
Vous pouvez donc ici, pour former ce lien,
Prendre un pouvoir, Seigneur, auſſi grand que
le mien.
Des prêtres de l'hymen la troupe toute prête,
Quand vous l'ordonnerez commencera la fête.
Je croirois toutefois, les Dieux m'en ſont té-
moins,
Recueillir tout le fruit que j'attens de mes ſoins,
Si, pour prix d'un amour qui s'immole lui-
même,
J'entendois ſeulement une bouche que j'aime
Me dire, en me portant les plus ſenſibles coups,
Que vous ſeriez à moi ſi vous étiez à vous :
Que même, ſi des Dieux la fatale colere
Vous enlevoit jamais une épouſe ſi chere,
Et que dans d'autres nœuds, après un tel mal-
heur,
Le tems pût adoucir votre juſte douleur,
Ma main pourroit prétendre à ces nœuds pleins
de charmes,
Et ſe donner à vous pour eſſuyer vos larmes.

ORPHE'E.

Madame, à ce malheur je ne ſurvivrois point,
Ius ſenſible au plaiſir d'être bientôt rejoint

A l'unique beauté dont mon ame eſt épriſe,
Qu'à l'immortalité qu'Apollon m'a promiſe.
J'avoûrai toutefois qu'en vertus, en appas,
Je n'ai trouvé que vous qui ne lui cédiez pas ;
Et que ſi, dans l'inſtant qui regle tous les autres,
L'amour, avant ſes yeux, m'avoit fait voir les vôtres,
Je ſens bien que ce cœur qui vous a réſiſté,
N'auroit pas eu pour vous moins de fidélité.

PHILONICE.

Pour prix de cet aveu, dont je ſuis ſatisfaite,
Puiſſiez-vous être heureux comme je le ſouhaite !
Et puiſſent tous les Dieux, en de ſi doux inſtans,
Donner à votre hymen le ſuccès que j'attens !

SCENE II.

ORPHÉE.

SEul objet digne de mon ame,
Les Dieux feignant d'être irrités,
Nous gardoient des félicités
Auſſi pures que notre flâme.
En proie à deux divinités
Plus inconſtantes que Neptune,

Par l'amour & par la fortune
Nous ne ſerons plus agités.

Dieu, que dans ce temple on adore,
C'eſt toi qui rends les cœurs contens :
Toi qui, favorable en tout tems,
Deſcends d'abord que l'on t'implore ;
Hymen, dont les feux éclatans,
Et dont les chaînes éternelles
Charment autant les cœurs fideles
Qu'ils étonnent les inconſtans :

Fais voir que l'on ſait mal connoître
L'auguſte prix d'un feu ſi beau,
Lorſqu'on te nomme le tombeau
D'un Dieu qui ſouvent te doit l'être :
Fais voir, exempt de ſon bandeau,
Que jamais dans les belles ames
l'Amour n'entretiendroit ſes flâmes
Sans le ſecours de ton flambeau.

Et toi, puiſſant fils de Cibelle,
Qui pour le plaiſir de changer,
As pris celui de te ranger
Sous les loix de plus d'une belle ;
Jamais un amour étranger
N'a ſur toi pris un long empire :
L'amour ſeul que Junon t'inſpire
Eſt à l'abri de ce danger.

Si le portrait que dans mon ame
Une chaſte ardeur a tracé,
En doit être un jour effacé
Par le crime d'une autre flâme ;
Sur ce cœur ingrat, terraſſé,
Et réduit tout à l'heure en poudre,
Préviens par le feu de la foudre
Celui dont je ſuis menacé.

Miniſtres de ce temple auguſte,
Commencez vos jeux innocens ;
Otez aux deſirs que je ſens
Ce qu'ils peuvent avoir d'injuſte ;
Et qu'à l'aide de vos accens,
Le digne feu qui me conſume,
Juſque vers le Dieu qui l'allume,
Monte auſſi pur que votre encens.

Une troupe de prêtres & de prêtreſſes de l'hymen font l'entrée du troiſieme acte.

ORPHE'E.

D'où vient, quand tout eſt prêt, que l'objet que j'adore
Auprès de ſon époux ne ſe rend point encore ?
Loin de moi ſi long-tems qui peut la retenir ?

SCENE III.

ORPHÉE, EURIDICE, CHŒUR *de prêtres de l'hymen.*

ORPHE'E.

HE quoi ! belle Euridice, eſt-il tems de venir ?
Que vous faites languir ma tendre impatience !
De vos retardemens que faut-il que je penſe ?
Craignez-vous un moment ſi long-tems ſouhaité,
Et vous repentez-vous de ma félicité ?
Lorſque ſur votre front doit briller l'allegreſſe,
Vous ne m'y laiſſez voir qu'une ſombre triſteſſe :
Vos yeux mêmes, vos yeux qui ſont preſque effacés,
Ne m'inſtruiſent que trop des pleurs qu'ils ont verſés.
Ah ! ſi dans ce moment un ſouvenir trop tendre,
Pour un rival peut-être eſt venu vous ſurprendre,

Vous n'avez point à craindre une injuſte rigueur.
Il en eſt tems encore, ouvrez moi votre cœur :
Duſſai-je voir ici ma derniere journée,
Et recevoir la mort où j'attens l'hyménée,
J'atteſte devant vous le pouvoir immortel....

EURIDICE.

Que l'on m'approche un ſiége auprès de cet autel.
Achevons un hymen, dont mon ame ravie
Trouvera le moment le plus doux de ſa vie.
Prenez ma main, Orphée ; & content d'être à moi,
Recevez avec elle & mon cœur & ma foi,
Qui, malgré vos rivaux poſſeſſeur d'Euridice,
De vos ſoupçons jaloux vous prouvent l'injuſtice.

ORPHE'E.

Ah ! Madame, excuſez l'effet de vos appas.
L'on craint de perdre un bien qu'on ne mérite pas ;
Surtout quand ce front pâle, & cette voix tremblante,
Quand vous me raſſurez, m'inſpirent l'épouvante.
Vous détournez les yeux. Que vois-je ? vous pleurez !
Ah ! ſi vos feux ſont tels que vous me l'aſſurez,

A quelqu'ennui ſecret montrez-vous moins ſenſible.

EURIDICE.

Je reſſens votre joie autant qu'il m'eſt poſſible.
Oui, j'atteſte les Dieux que ce cœur tout à vous,
En ce fatal moment ne craint plus leur courroux,
Puiſque, malgré le ſort & la Parque jalouſe,
J'emporte chez les morts le nom de votre épouſe.

ORPHE'E.

Dieux ! que me dites-vous ? quel criminel effort....

EURIDICE.

De l'état où je ſuis n'accuſez que le ſort,
Et ces fleurs dont pour vous ma main infortunée
Vouloit faire une offrande au Dieu de l'hyménée.
Un ſerpent homicide, & caché ſous ces fleurs,
Eſt l'ennemi fatal qui ſépare nos cœurs,
Et dont le prompt venin rend ma perte certaine,
Malgré tous les ſecours que m'a donné la reine.
Accourue à mes cris, je le dois avouer,
Mon cœur de tant de ſoins ne peut trop ſe louer ;

Ils

Ils étoient ſuffiſans pour me rendre à la vie,
Si le mal plus puiſſant n'eût trompé ſon envie;
Je le ſens qui déja par un froid rigoureux,
Couvre mes yeux mourans d'un voile téné-
breux.
Approchez, cher époux : gardez-vous de me
ſuivre;
Par des chants immortels, qui me faſſent re-
vivre,
Faites paſſer mon nom aux ſiecles à venir.
Et puiſque le ſaint nœud qui vient de nous unir
Me permet d'obtenir le ſeul bien où j'aſpire,
Ouvrez les bras, Orphée, & recevez.... J'ex-
pire.

ORPHE'E.

Ah! tu n'iras pas ſeule au ſéjour du trépas;
Deux cœurs ſi bien unis ne ſe quitteront pas;
Et dans ce même temple, & ſur cet autel mê-
me,
Où je viens d'obtenir & perdre ce que j'aime,
Il faut qu'un même inſtant uniſſe notre ſort
Par les nœuds de l'hymen, & par ceux de la
mort.

SCENE IV.

L'HYMEN, ORPHÉE, LE CHŒUR.

L'HYMEN.

ARrête, de tes maux je ne ſuis pas complice :
L'aſyle que je t'ai donné
Ne doit point être profané
Par cet indigne ſacrifice.
Je n'en ſouffrirai point les tranſports criminels :
Et ſi tu veux ſuivre Euridice,
Ce ſera loin de mes autels.

L'Hymen, en s'envolant, emporte l'épée d'Orphée : le temple diſparoît en même tems, & fait place à une campagne aride, remplie de bêtes féroces. Le Mont Rhodope paroît dans l'éloignement, au pied duquel l'on découvre une caverne d'où l'on voit ſortir des flammes parmi des torrens de fumée.

SCENE V.

ORPHÉE.

Dieu barbare ! eſt-ce ainſi que ton cruel ſecours
Des maux que je reſſens croit prolonger le cours ?
Mais du moins ta rigueur m'eſt encore propice,
Qui ne fait que changer le lieu de mon ſupplice,
Et qui ſur tes autels ne te ſauve de moi,
Que pour me réſerver aux monſtres que je voi.
Hé bien ! monſtres cruels, recevez votre proie,
Qui loin de reculer ſe préſente avec joie ;
Par votre promptitude à finir tant d'horreurs,
Marquez votre pitié plutôt que vos fureurs.
Je ne regarderai vos gueules entr'ouvertes
Que comme le moyen de réparer mes pertes,
L'aſyle où mon repos peut ſeul ſe rencontrer,
Et le port favorable où je brûle d'entrer.
Quoi donc ! à mes deſirs je trouverai contraires
Les tigres, les lions, les ours & les panthetes ?
Et mes cris furieux ſeront aſſez touchans
Pour exercer ſur eux le pouvoir de mes chants ?

Ah ! voyons ſi ces monts, pour rejoindre Euridice,
M'offriront de leur cime un heureux précipice,
Ou s'il faut que le ciel, pour me faire ſouffrir,
Ait fait naître un mortel qui ne puiſſe mourir.

SCENE VI.

CALLIOPE, ORPHÉE.

CALLIOPE *ſur un nuage.*

Est-ce ainſi qu'à des plaintes vaines
Mon fils devroit s'abandonner ?
Et le ſang d'Apollon qui coule dans ſes veines
N'a-t-il à ſon amour que des pleurs à donner ?

ORPHE'E.

O ſavante immortelle à qui je dois la vie !
Si mon épouſe, hélas ! m'avoit été ravie,
Ou par des ſouverains que je ne craindrois pas,
Ou par quelque Dieu même épris de ſes appas,
Vous verriez votre fils, pour courir après elle,
S'ouvrir par ſon courage une route nouvelle ;
Et des rois & des Dieux affrontant le courroux,
Montrer en expirant qu'il eſt digne de vous.

Mais contre le tyran du ténébreux empire ....

CALLIOPE.

Aux charmes de ta voix que le ciel même admire,
Pourquoi ne ſe rendroit-il pas ?
Va voir ce que tu peux : va forcer le trépas
De te rendre l'objet pour qui ton cœur ſoupire.
Au pied du Mont Rhodope il eſt un antre affreux
Qui préſente un paſſage au ſéjour ténébreux.
Tout garde un ſilence funeſte
Autour de ce fatal rocher :
Les mortels, les oiſeaux n'en oſent approcher,
Ni même la clarté céleſte.
Va chercher un bonheur certain
Où des autres mortels la perte eſt aſſurée,
Et rends-toi digne du deſtin
Que les Dieux t'ont marqué dans la voûte azurée.

ORPHE'E.

Quel encens peut jamais des tranſports que je ſens ....

CALLIOPE.

Va, je veux ton amour, & non pas ton encens.
Monte avec moi ſur ce nuage.
Juſqu'à ce dangereux paſſage

De conduire mon fils je veux prendre le ſoin ;
Et je hais mon rang de Déeſſe,
Qui ne me permet pas, en te ſuivant plus loin,
De ſatisfaire ma tendreſſe.

Orphée prend place à côté de ſa mere ; & à peine les a-t-on perdus de vue, que le théâtre change, & repréſente le palais de pluton, au travers duquel on découvre les champs éliſées.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PROSERPINE, EURIDICE.

Les ombres heureuſes danſent la quatrieme entrée.

PROSERPINE.

QUoi ! j'offre à tes regards, pour prévenir tes vœux,
Tout ce que nous avons de plaiſirs & de jeux ;
La reine des enfers te retient auprès d'elle,
Sans pouvoir adoucir ta triſteſſe mortelle !
Croi-moi, belle Euridice, au lieu de t'allarmer,
A l'air de ces climats ſonge à t'accoutumer.
Dès que l'on a quitté celui de l'autre vie,
Il faut en perdre encore & l'eſpoir & l'envie :
Et pour en regretter les frivoles appas,
Les regrets impuiſſans ne te la rendront pas.

La jeuneſſe, l'eſprit, la beauté, la fortune,
Rien ne peut s'exempter de cette loi commune.
Tout mortel qui la fuit a beau s'en effrayer,
La mort eſt un tribut que chacun doit payer.
Voir un peu plus long-tems la lumiere céleſte,
Ce n'eſt pas s'affranchir de ce devoir funeſte;
Et Pluton eſt un Dieu dont les droits aſſurés
Ne ſont jamais perdus pour être differés.

EURIDICE.

Auſſi ne croyez pas qu'Euridice, ô Déeſſe,
Regrette ni plaiſirs, ni beauté, ni jeuneſſe;
Mais elle ſent encore en ce ſombre ſéjour,
Qu'on peut quitter la vie, & garder ſon amour.
Ce que vous m'apprenez des fureurs d'une reine,
M'inſpire pour Orphée une mortelle peine.
Par de nouveaux refus s'il ſonge à l'irriter,
Quels orages ſur lui fera-t-elle éclater!
Et de quel déſeſpoir ſerai-je la victime,
Si j'apprens que ſa main couronne ce grand crime?

PROSERPINE.

Tu dois être à l'abri de ce dernier effroi:
Tu connois trop ſon cœur pour douter de ſa foi.

EURIDICE.

L'amante la plus chere, à ſon époux liée,
Dès qu'un tombeau l'enferme, eſt bientôt oubliée;

l'on voit rarement l'hymen le plus heureux,
)ur une cendre froide entretenir ſes feux.
: crains une rivale avec une couronne ;
(ais je crains encor plus les pleurs qu'elle me donne.
)e ſa fauſſe pitié le dehors apparent,
on courroux déguiſé qui retient un torrent,
:t ſon art à cacher la fureur qui l'anime,
'euvent ſurprendre un cœur qui ne ſait pas ſon crime.

PROSERPINE.

Hé ! pourquoi te gêner par des ſoins ſuperflus ?
Ce que font les mortels ne te regarde plus :
Te voici dans le port où tu n'as plus à craindre
Les orages fréquens qui les rendent à plaindre.
Si pour d'autres appas ton époux peut brûler,
C'eſt un ſort ſi commun, qu'il doit te conſoler :
Et s'il n'a que ces nœuds pour défendre ſa vie,
Te conviendroit-il mieux qu'elle lui fût ravie ?

EURIDICE.

Entre ces deux partis je ne balance pas :
Revoir ce que l'on aime offre bien des appas ;
Et le revoir encore avec toute ſa flâme,
Eſt ſans doute un plaiſir qui peut tenter un ame.
Mais la mienne, ô Déeſſe, a juſqu'au dernier jour
Regardé ſon amant plutôt que ſon amour ;

SCENE II.

PLUTON, PROSERPINE, EURIDICE.

PLUTON.

AH ! Déeſſe, apprenez
Un prodige qui rend tous mes ſens étonnés.
Un mortel, qui l'eût cru ? juſqu'au ſombre rivage,
Par ſes divins accens s'eſt ouvert un paſſage :
De tout ce qui l'entend il diſſipe l'horreur.
Cerbere, à ſon approche a perdu ſa fureur ;
Et Caron enchanté ſur la rive infernale,
L'a reçu ſans effort dans la barque fatale.

EURIDICE.

O ciel !

PLUTON.

Sur l'autre bord à peine il a paſſé,
Que de nos criminels les tourmens ont ceſſé.
J'ai vu de Danaüs les filles attentives
Laiſſer l'onde tranquille, & leurs urnes oiſives.

J'ai vu les fieres ſœurs oublier leur devoir ;
Juſqu'au fond de ſes eaux l'Acheron s'émouvoir ;
Ixion & Syſiphe, à cette heureuſe approche,
S'aſſeoir, l'un ſur ſa roue, & l'autre ſur ſa roche ;
Titie à ſon vautour ceſſer d'être livré,
Et Tantale abreuver ſon goſier altéré.

PROSERPINE.

Ces prodiges, grand roi, qui paſſent la croyance,
Ne ſont pas des effets de l'humaine puiſſance :
C'eſt quelque Dieu ſans doute ; & les divinités
Peuvent ſeules....

PLUTON.

Silence. Il approche : écoutez.

UNE VOIX *derriere le théâtre.*

Terrible ſéjour de l'horreur,
Celle qui regne dans mon cœur
Eſt bien au deſſus de la vôtre :
Touchés de mes cruels tourmens,
Ne ſéparez pas deux amans
Que l'amour a fait l'un pour l'autre.

PLUTON.

Non, mon cœur enchanté par ſes divins accens,
N'a point encor ſenti le plaiſir que je ſens.

Pour n'aller point à lui, je me fais violence.

EURIDICE.

Dieux !

PLUTON.

Ecoutons encor, ſa plainte recommence.

LA VOIX.

Pour ſoulager mon déſeſpoir,
Hâtez-vous de me faire voir
L'objet d'une flamme ſi belle.
Touchés de mes tourmens affreux,
Vous devez la rendre à mes vœux,
Ou me retenir avec elle.

PLUTON.

Je ne puis réſiſter à des charmes ſi doux.
Qu'on le laiſſe avancer : qu'il vienne juſqu'à nous.
Que l'enfer à ſes pas ne ferme aucun paſſage.

EURIDICE.

Amour, qui le conduis, acheve ton ouvrage.

SCENE III.

PLUTON, PROSERPINE, ORPHÉE, EURIDICE.

ORPHE'E.

O Toi ! dont la puiſſance embraſſe l'univers,
Grand Dieu, qui pour peupler l'empire des enfers,
Aux dépens du trident, aux dépens du tonnerre,
Dépeuples tous les jours & la mer & la terre;
Je ne viens point ici les armes à la main
Ebranler ta couronne, ou t'ôter ton butin;
Ni, pour deshonorer ta couche fortunée,
Prétendre à la beauté que l'hymen t'a donnée.
Un plus noble deſſein m'amene à tes genoux;
Et tu ne vois en moi qu'un malheureux époux,
Dont les humbles ſoupirs à ton ame attendrie
Ne viennent demander qu'une épouſe chérie.
Si jamais de l'amour tu reſſentis les feux;
Si jamais de l'hymen tu reſpectas les nœuds;
Soit en me permettant de ramener cette ombre,
Soit en me retenant ſur le rivage ſombre,

Rejoins, malgré les nœuds que la Parque a bri-
ſés,
Deux cœurs trop bien unis pour être diviſés.

PROSERPINE.

Votre épouſe, grand roi, dût-elle vous déplaire,
Oſe à cette demande ajouter ſa priere :
Une ſi véritable & ſi rare amitié....

PLUTON.

Vous n'avez pas beſoin d'exciter ma pitié ;
Et ſans votre ſecours, ſi j'en étois le maître,
A cet heureux mortel je la ferois paroître :
Mais le deſtin par qui mes droits ſont limités,
Suſpend par ſon pouvoir l'effet de mes bontés.
Laiſſer revivre une ombre aux enfers deſcendue,
Eſt une nouveauté qu'on n'a point encor vue ;
Et je n'y puis porter de jugement certain,
Sans avoir conſulté les decrets du deſtin :
C'eſt ce que je vais faire. Et durant mon ab-
ſence,
Tu peux dans tous les lieux ſoumis à ma puiſ-
ſance,
Chercher le digne objet d'un ſi parfait amour,
Et tranquille auprès d'elle attendre mon retour.

ORPHE'E.

Je n'irai pas bien loin, divinité propice,
Pour jouir du plaiſir de voir mon Euridice.

Admire ſes appas, & juge ſi mon cœur . . . .

PLUTON.

Elle eſt digne en effet d'une ſi belle ardeur.
Adieu. Si le deſtin répond à mon envie,
Il te ſera permis de la rendre à la vie;
Et par ce grand prodige, apprendre à l'univers
Qu'on aime la vertu juſques dans les enfers.

EURIDICE.

Grands Dieux!

PROSERPINE.

Ton intérêt m'oblige de le ſuivre.
Jamais, ſi de nos mains le deſtin te délivre,
Vos feux par Celæno ne ſeront traverſés;
Mes ordres ſouverains lui vont être annoncés.
Je vous mets l'un & l'autre à l'abri de ſes charmes:
Adieu. Puiſſe le ſort, attendri par mes larmes,
Ne te point retenir dans ce funeſte lieu:
Puiſſai-je de long-tems ne t'y revoir! Adieu.

SCENE

SCENE IV.

ORPHÉE, EURIDICE.

ORPHE'E.

L'Auriez-vous jamais crû, qu'aux enfers descendue,
Je jouirois encor d'une ſi chere vue ;
Que reſpirant encore après votre trépas,
Par ce nouveau chemin j'aurois ſuivi vos pas ;
Et qûe de notre amour ſur le rivage ſombre,
J'aurois eu le plaiſir d'entretenir votre ombre ?
Ah ! j'appréhende bien que dans quelques momens
On ne me vende cher des plaiſirs ſi charmans,
Et que mes maux flattés d'un rayon d'eſperance,
N'auront, en la perdant, que plus de violence.
N'importe, je vous vois, & cet heureux inſtant
Doit détourner mes yeux de celui qui m'attend.
Je vois avec tranſport, que malgré mes allarmes,
La mort qui détruit tout n'a point détruit vos charmes :
Mais pour nos tendres feux, ne me le cachez pas,
A-t-elle eu le reſpect qu'elle a pour vos appas ?

Notre amour ſur votre ombre a-t-il le même empire,
Et vos yeux diſent-ils tout ce qu'ils ſemblent dire ?

EURIDICE.

Ah ! ſi dans un amour ſi pur & ſi conſtant
La mort a rien changé, ce n'eſt qu'en l'augmentant ;
Et de ce ſouvenir uniquement charmée,
Ce n'eſt plus que par lui que je ſuis animée ;
C'eſt par lui qu'à vos yeux, me laiſſant attendrir,
Je frémis des périls où je vous vois courir,
Et que vous entendez Euridice éperdue
Soupirer du bonheur qui vous rend à ſa vue.
Ainſi, mon cher époux, ſi ſourd à vos ſoupirs,
Vous voyez le deſtin traverſer vos deſirs,
Ne vous obſtinez point dans un deſſein funeſte,
Et revoyez ſans moi la lumiere céleſte,
Glorieux & content de voir que nul époux,
Pour un objet aimé n'ait fait autant que vous.
Mais ſi vous regrettez la perte d'Euridice,
Eloignez-vous des lieux où regne Philonice.

ORPHE'E.

La reine ! dont tantôt à votre inſtant fatal
Vous vantiez les ſecours !

EURIDICE.

Je la connoiſſois mal ;

Et ce n'eſt qu'en ces lieux que je ſuis éclaircie
D'un excès de fureur qui me coûte la vie.
Celæno complaiſante à ſa barbare loi,
A contraint les enfers de s'armer contre moi;
Et du ſerpent fatal, auteur de tant de larmes,
L'atteinte empoiſonnée eſt l'effet de ſes charmes.

ORPHE'E.

Ce deſſein monſtrueux, je frémis d'y penſer,
Dans le cœur d'une reine a-t-il pû ſe gliſſer?
Et lorſqu'elle me doit & ſceptre & diadême,
Pour m'en récompenſer elle perd ce que j'aime!
Ah! ſi le ciel plus doux vous rend à mon amour;
Si je puis avec vous revoir encor le jour,
Il faut que de ce trône, où ma main l'a placée,
Par cette même main elle ſoit renverſée,
Et que de ſa complice, envoyée aux enfers,
Plus juſte que les Dieux, je purge l'univers.

EURIDICE.

Ah! quittez ce deſſein. L'ombre la mieux vengée
Dans l'éternelle nuit n'en eſt pas moins plongée;
Et lorſqu'un aſſaſſin nous donne le trépas,
Tout ſon ſang répandu ne nous ranime pas.
Si le Dieu des enfers vous rend votre Euridice;
C'eſt pour notre ennemie un aſſez grand ſupplice;

Ou ſi dans ſon empire il veut me retenir,
Ne la revoir jamais ſuffit pour la punir ;
Et vous devez, Seigneur, pour votre renommée,
Marquer plus noblement que vous m'avez aimée.
Allez dans l'univers, répandant vos bienfaits,
Y faire reſpecter la juſtice & la paix ;
Et lorſque dans le ciel, occupant votre place,
Vous rejoindrez les Dieux, auteurs de votre race,
Songez dans ce haut rang que vous êtes l'époux
D'une ombre dont les vœux iront tous juſqu'à vous ;
Et que toute la terre, & tout le ciel enſemble,
Ne vous offriront pas un cœur qui lui reſſemble.

ORPHE'E.

Ah ! ne préſumez pas, j'en atteſte les Dieux,
Que je ſorte ſans vous de ces funeſtes lieux.
Qu'ils ſoient ſourds à nos vœux, qu'ils nous ſoient favorables,
Nos deſtins aujourd'hui ſeront inſéparables ;
Et jamais... Mais on vient : c'eſt Pluton que je vois.
O Dieux !

SCENE V.

PLUTON, PROSERPINE, ORPHÉE, EURIDICE.

PLUTON.

SOyez tous deux attentifs à ma voix.
Vous pouvez de ces lieux ſortir en diligence :
Mais avant de revoir la lumiere des cieux,

A Euridice.

Il ne t'eſt plus permis de rompre le ſilence.

A Orphée.

Il ne t'eſt plus permis de détourner les yeux.
Marche. Et toi, ſui ſes pas. Tenez-vous ſur vos gardes ;
C'eſt l'unique ſecret de ſortir des enfers.

A Orphée.

Tu la perds ſi tu la regardes.

A Euridice.

Si tu lui parles, tu le perds.

Le palais de Pluton diſparoît, & l'on ne voit plus que des ruines enflammées, & des ſpectres dans toutes les ailes du théâtre.

SCENE VI.

ORPHÉE, EURIDICE.

ORPHE'E.

QUel arrêt ! quel oracle ! & de ces lieux funebres,
Quel ſurcroît d'infortune augmente les ténebres !
Quels ſpectres menaçans, pour nous épouvanter,
Au devant de nos pas viennent ſe préſenter !
Prend garde à t'écarter du chemin qu'il faut prendre.
Si je ne puis te voir, je puis me faire entendre.
Sui ma voix, chere épouſe ; & malgré ma terreur ....
Dieux ! quels ſoupçons affreux s'élevent dans mon cœur ?
Si le Dieu des enfers retenant Euridice,
Se faiſoit un plaiſir d'un barbare artifice ?
Quand je crois lui parler en ce fatal moment,
Si cet objet ailleurs m'imploroit vainement ?
Pour un cœur amoureux, quel ſupplice eſt plus rude
Que l'étonnante horreur de mon incertitude !

O ſilence ! ô décret plus cruel que la mort !
Quand pourrez vous, mes yeux, m'éclaircir de mon ſort ?
Je tremble, & tout mon ſang dans mes veines ſe glace....
Grace au ciel, de mes pas je reconnois la trace,
Et la foible lueur qui vient frapper mes yeux,
M'annonce que le jour n'eſt pas loin de ces lieux.
Redouble tes efforts pour ſurmonter ta crainte,
Nymphe, nous n'avons plus qu'un moment de contrainte;
Bientôt... Où ſuis-je ? O ciel ! quelle inviſible main,
Quels torrens enflammés m'en ferment le chemin ?
Euridice... Ah ! grands Dieux ! que devient ce que j'aime ?

EURIDICE.

Qu'as-tu fait, malheureux ? tu t'en prives toi-même.
On te l'enleve : Adieu.

ORPHE'E.

Non, ne le croyez pas ;
Je retourne à Pluton, je riviens ſur mes pas.

Des feux ſoûterrains dont Orphée eſt enveloppé, l'obligent de ſe tourner du côté d'Euridice.

Alecton qui ſe met auſſitôt entr'eux, porte une main ſur la Nymphe, & préſente à Orphée le flambeau qu'elle tient de l'autre, pour l'empêcher d'avancer.

SCENE VII.

ALECTON, ORPHÉE, EURIDICE.

ALECTON.

ARrête, malheureux ; ne prend plus cette audace
Sors des enfers ; revoi la Thrace ;
Pluton ne veut plus t'écouter.
On eſt indigne d'une grace
Dont on ne ſait pas profiter.

Alecton s'abîme avec Euridice. Quatre ſpectres enlevent Orphée pour le rapporter dans la Thrace. Les enfers diſparoiſſent en même tems, & font place à l'avant-cour du palais de Philonice, où une troupe de Bacchantes danſe la cinquiéme & derniere entrée.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHILONICE, CELÆNO, NERINE, CHŒUR *de Bacchantes.*

NERINE.

A L'honneur de Bacchus la fête préparée
N'attend que vos regards pour être célebrée ;
Et notre troupe prête à marcher ſur vos pas . . .

PHILONICE.

Non, je ne puis. Allez, qu'on ne me ſuive pas.
Qu'on me laiſſe, & ſans moi que la fête commence.
Je croirois de Bacchus outrager la puiſſance,
Si me voyant en proie à des troubles mortels,
Je courois les porter aux pieds de ſes autels.

SCENE II.

PHILONICE, CÆLÆNO.

PHILONICE.

Dieux ! que m'avez-vous dit ? Le deſtin qui m'opprime
Va publier ma honte en révélant mon crime.
J'ai perdu ma rivale, & l'ai vue expirer,
Sans que même la mort ait pû m'en délivrer.
Je n'ai fait qu'augmenter ſon triomphe & ma peine.
De la nuit du tombeau ſon amant la ramene :
Calliope & ſes ſœurs, du bruit de leur retour
Font déja par leurs chants retentir ce ſéjour.
Déja cette nouvelle en ces lieux répandue,
A jetté la terreur dans mon ame éperdue.
Conduit par ſon amour, ſecondé par ſa voix,
Ce mortel fortuné, pour la premiere fois
Fléchiſſant des enfers l'inflexible monarque,
A repris le préſent que j'ai fait à la Parque.
Ah ! ne permettons pas, ſans hazarder plus rien,
Que l'on détruiſe ainſi votre ouvrage & le mien.
Faiſons, en réparant leurs foibleſſes honteuſes,
Rougir les pâles Dieux des rives ténébreuſes.

Avec le raviſſeur qui vient de les braver,
Rendons-leur le butin qu'ils n'ont pû conſerver ;
Et pour multiplier & leur grace & mon crime,
S'ils refuſent encor cette double victime,
Voyons qui de nous deux, ſe laiſſant effrayer,
Se laſſera plutôt de ſe les renvoyer.

CELÆNO.

Oui, Madame, l'affront que l'on fait à vos charmes,
Se lave dans le ſang bien mieux que dans les larmes.
Qui brave ainſi le jour, eſt digne du trépas :
Qui le laiſſe braver, ne le mérite pas.
Mais contre ces amans, je veux bien vous l'apprendre,
Au ſecours des enfers ceſſez de vous attendre.
Par ces mêmes eſprits, qui de ce noir ſéjour
Sont venus ſur le champ m'annoncer leur retour,
J'ai ſu que contre un art, qui ne peut rien ſans elle,
L'épouſe de Pluton les prend ſous ſa tutelle.
S'il ne faut toutefois que les lui renvoyer,
Il eſt d'autres ſecours que je puis employer,
Qui, forçant le ciel même à vous être propice,
Feront, au lieu d'un crime, un juſte ſacrifice.

Sacrilege cenſeur du culte de ces lieux,
Votre cauſe, Madame, eſt la cauſe des Dieux:
Si nos guerriers, ſéduits par je ne ſai quels charmes,
Contre leur général n'oſent tourner leurs armes,
Nous vengerons ſans eux le mépris de nos loix;
Avec ceux de Bacchus nous défendrons vos droits.
Notre ſexe en fureur pour cette double offenſe,
Du trône & des autels confondra la vengeance.
J'en veux donner l'exemple à leurs ſanglantes mains,
Montrer à vos ſujets ce qu'ont vu les Thébains,
Et punir par les coups d'une troupe irritée,
L'impie imitateur des crimes de Penthée.

PHILONICE.

Ah! de quel doux eſpoir flattez-vous mes deſirs!
Que cet objet ſanglant me promet de plaiſirs!
Allez armer ces mains, miniſtres de ma haine;
Qu'elles vengent leur Dieu, qu'elles vengent leur reine;
Que du Thirſe & du ſceptre également frappé,
Par leur troupe homicide il ſoit enveloppé;
Et que dans ſon ſupplice on doute s'il expie
Le crime d'être ingrat, ou celui d'être impie.

CELÆNO.

Je vais les animer à faire leur devoir:
Mais j'aurois, je l'avoue, un mortel déſeſpoir

Si je vous trahiſſois par mon obéiſſance,
Et ſi je vous voyois, pour toute récompenſe,
Pleurant un ennemi de mille coups percé,
Me demander ſon ſang quand je l'aurois verſé.

PHILONICE.

Ne craignez rien : allez, par une mort ſanglante,
M'immoler tout enſemble & l'amant & l'amante ;
Et que ce que j'aimois joint à ce que je hais,
Me laiſſe moins ſentir la perte que je fais.

SCENE III.

PHILONICE.

QU'ai-je dit ? Se peut-il, amante trop farouche,
Qu'un ſi barbare arrêt ſoit ſorti de ta bouche ?
De mon trône penchant perdrai-je le ſupport ?
A qui je dois le jour, donnerai-je la mort ?
Irai-je à la nature enlever ſes délices ?
Rendrai-je, en l'immolant pour prix de ſes ſervices,
Cet empire exécrable aux autres nations ?
Aurai-je la fureur qu'il fait perdre aux lions ?

Et le Dieu des enfers, pour celui qui m'enchante,
Sera-t-il moins cruel que le cœur d'une amante?
Reine, rentre en toi-même, & voi ce que tu fais.
De tes ordres ſanglans détourne les effets;
Songe qu'avant le coup la vengeance a des charmes;
Songe qu'après le coup elle coûte des larmes,
Et qu'en amour le crime a de ſi prompts remords,
Que ceux qu'on hait vivans, on les regrette morts.
Arrête, Celæno, modere ta furie;
Reſpecte ce que j'aime, ou tremble pour ta vie:
Je te commande autant de veiller ſur ſes jours,
Que je t'ai commandé d'en terminer le cours.
Qu'il vive: ſon trépas entraîneroit le nôtre.
Mais quoi! je ſouffrirai qu'il vive pour une autre,
Et qu'inſtruit des forfaits que j'ai cru lui cacher,
Il goûte le plaiſir de me les reprocher,
D'étaler à mes yeux la gloire d'Euridice?
Ah! que plutôt cent fois l'un & l'autre périſſe.
Acheve, Celæno; ſui mes premieres loix:
Si je t'arrête encor, n'écoute plus ma voix;
Et malgré moi, fidele à ta reine outragée,
Ne reviens plus vers moi que je ne ſois vengée.

SCENE IV.

PHILONICE, NERINE.

PHILONICE.

EN eſt-ce fait, Nérine, & viens-tu m'annoncer....

NERINE.

Je frémis de le dire, & même d'y penſer.
Déja pleines d'ardeurs pour nos cérémonies,
Nous avions de Bacchus commencé les orgies,
Et déja par nos cris, les plaines & les monts
Retentiſſoient au loin de ſes différens noms;
Quand, par une fureur qui n'eut jamais d'exemple,
Orphée en blaſphémant eſt entré dans ſon temple.
Mais à peine ſes yeux, errans de toutes parts,
Sur Celæno, Madame, ont fixé leurs regards;
» De ce monſtre, dit-il, au défaut du tonnerre,
» Je vais, Dieux immortels, je vais purger la terre;
» Et de ſon ſang impur, trop long-tems épargné,
» Il faut que par mon bras cet autel ſoit baigné.

Il dit; & tel qu'Alcide, ou le Dieu de la Thrace,
Il court à Celæno, qui brave ſa menace,
Et qui, pour s'oppoſer au fer étincelant,
Du bucher allumé tire un chêne brûlant.
Par ſon exemple alors puiſſamment animées,
Des reſtes du bucher nous nous ſommes armées.
Mais en vain, ô prodige! en vain de toutes parts
On fait voler ſur lui des flambeaux & des dards;
Ils demeurent en l'air où ſa voix les arrête,
Et n'oſent, ſuſpendus, retomber ſur ſa tête.
Celæno s'en indigne, & d'un ton ſouverain
Appelle à ſon ſecours le bruit de notre airain,
Par qui de l'ennemi les plaintes étouffées,
Aux dépens de ſes jours aſſurent nos trophées.

PHILONICE.

Ah! pour rendre à mon cœur ce ſpectacle plus doux,
Tandis que le perfide eſt en butte à leurs coups,
Et que de ſes forfaits il reçoit le ſupplice,
Etales à mes yeux la douleur d'Euridice.

NERINE.

Euridice, Madame! ignorez vous ſon ſort?

PHILONICE.

N'eſt-ce pas à ſes yeux qu'on lui donne la mort?

NERINE.

En vain à ſon époux Pluton l'avoit rendue ;
Une ſeconde fois cet époux l'a perdue.
Sur le point de la rendre à la clarté du jour...

PHILONICE.

Euridice avec lui n'eſt donc pas de retour ?
Qu'on épargne les jours d'un héros que j'adore.
Allons le ſecourir, s'il en eſt tems encore.
Que dis-je ? il n'eſt plus tems. Nérine ſoutien-moi.

SCENE V.

ORPHÉE, PHILONICE, NERINE.

PHILONICE.

Vien, malheureux Orphée ; approche, & venge-toi ;
Mêle mon ſang au tien. Dans mon ſein homicide,
A ta mourante main je ſervirai de guide.

ORPHE'E.

De ta rage plutôt vien admirer l'effet,
Barbare, & t'applaudir de ton double forfait.

J'en ſuis aſſez vengé, ſi mon pere propice
Me permet de revoir les manes d'Euridice.
Sacré flambeau des cieux que je ne veux plus voir,
Signale ton amour plutôt que ton pouvoir:
Dans ce corps expirant ne retiens plus une ame
Dont la Parque ſans toi n'oſe couper la trame.
Je te quitte du rang que tu m'avois promis;
Ce n'eſt plus dans le ciel que je veux être admis;
Et la mort que j'implore autant qu'on l'appréhende,
Eſt l'unique faveur que ton fils te demande.

PHILONICE.

Ah! ne vous privez pas des honneurs immortels.
Souffrez que mes ſujets vous dreſſent des autels;
Et dans un rang ſi haut, permettez que j'adore
Qui dans un rang plus bas j'adorerois encore.

ORPHE'E.

Perfide, il te ſied bien, & j'aime ce tranſport,
De m'offrir des autels en me donnant la mort.
Souhaite-moi plutôt ſur le rivage ſombre.
Croi que des immortels, ſi j'augmentois le nombre,
Du tonnerre vengeur les feux étincelans
Ne feroient qu'un bucher de tes états brûlans;

Et tu ſerois enfin la derniere victime....

PHILONICE.

Il n'importe ; vivez, & puniſſez mon crime :
J'aime mieux par la foudre expirer ſous vos coups,
Que par un déſeſpoir que je crains plus que vous.
Mais, où ſuis-je ? grands Dieux ! ces images ſacrées
D'une ſoudaine horreur paroiſſent pénétrées ;
Et de ces monumens, qui ſemblent s'ébranler,
J'entens ſortir des cris, je vois des pleurs couler.
De quel nuage épais le ſoleil s'enveloppe !
Quel Dieu pour me punir....

SCENE VI.

CALLIOPE, ORPHÉE, PHILONICE.

ORPHE'E.

Divine Calliope,
O ma mere ! eſt ce vous qui venez m'exaucer ?

CALLIOPE.

Pour la derniere fois je te viens embraſſer.

Juſques ſur le tombeau de ma chere Euridice,
Où je veux célébrer mon dernier ſacrifice.

PHILONICE.

Arrête, Calliope : où porte-tu tes pas ?
Eſt-ce ainſi que d'un fils tu venge le trépas ?
Commence de punir les crimes de la Thrace :
Frappe, voilà mon ſein.

CALLIOPE.

N'attends pas cette grace ;
A l'amour en fureur j'abandonne ton ſort.
Ton crime eſt trop affreux pour mériter la mort.

SCENE VII.

PHILONICE.

TU me refuſes donc la mort que je demande !
Pour un crime ſi grand, cette grace eſt trop grande.
Mais à force d'horreur, je prétens te forcer
De me ravir le jour que tu me veux laiſſer.
Oui, dans le déſeſpoir où mon ame ſe livre,
Impitoyables Dieux, ſi vous me laiſſez vivre,
Contre votre pouvoir craignez ce que je puis ;
Tremblez pour vos autels qui vont être détruits.

Plus vous balancerez à me réduire en poudre,
Plus je vous braverai pour m'attirer la foudre,
Et pour donner la honte à vos bras ſuſpendus,
Ou de vaincre une femme, ou d'en être vaincus.

SCENE DERNIERE.

APOLLON, PHILONICE.

APOLLON.

CRiminel rejetton d'une coupable race,
Tes blaſphêmes forcent mes traits
D'éteindre dans ton ſang ta ſacrilege audace.
Que ne puis-je avec elle enſevelir la Thrace
Sous les débris de ton palais.

Apollon lance des traits enflammés ſur Philonice, qui après l'avoir précipitée dans les enfers, s'attachent au palais, & le conſument entiérement.

FIN.

PIRAME
ET
THISBÉ,
TRAGEDIE.

AVERTISSEMENT

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

J'Ai cru que les beautés qui ſont contenues dans les trois Opéra ſuivans, ſeroient favorablement reçues du public, quoiqu'ils n'aient point été repréſentés ſur le théâtre de l'Académie royale de muſique, par le peu de mouvemens que l'Auteur s'eſt donné auprès de ceux qui en étoient les directeurs.

ACTEURS.

SEMIRAMIS, Reine de Babylone.

ZOROASTRE, Roi des Bactres, & inventeur de la magie.

PIRAME, amant de Thisbé.

THISBÉ, amante de Pirame.

MANDANE, mere de Pirame.

CHŒUR de peuples élémentaires.

CHŒUR de Prêtres & de Prêtresses de Mars.

Troupe de Bergers & de Bergeres.

Troupe d'habitans de Babylone.

Troupe de Magiciens.

Troupe de Faunes & de Sylvains.

PIRAME, ET THISBÉ,

TRAGEDIE.

Le théâtre repréſente une vaſte plaine, avec les camps de Semiramis & de Zoroaſtre, ſous les remparts de Babylone.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SEMIRAMIS.

AUTEUR des premieres allarmes
Dont mon ame agitée ait ſenti la rigueur ;
Impitoyable amour, quand tout céde à mes armes,
Eſt-ce à toi d'être mon vainqueur ?

Au moment que j'éteins le flambeau de la guerre,
Se peut-il que tes feux rallument leur ardeur ?
Et ne puis-je rendre à mon cœur
La paix que je rends à la terre ?

SCENE II.

SEMIRAMIS, MANDANE.

MANDANE.

ENfin, ce puiſſant roi, qui fier de ſes ſecrets,
A ſoumis la nature à ſon obéiſſance,
Qui, le premier mortel, par ſa noire ſcience
Dans tous les élémens s'eſt acquis des ſujets,
Zoroaſtre contraint de demander la paix,
A fléchi ſous votre puiſſance.

C'eſt peu d'être abſolu ſur cent peuples divers,
Il ſoumet à ſes loix le ciel & les enfers :
Et votre bras comblé de gloire,
N'a point encor ſur lui remporté la victoire,
Qu'il n'ait vaincu tout l'univers.

SEMIRAMIS.

Je dois à votre fils & mon ſceptre & ma vie ;

Dans le dernier combat, où j'allois ſuccomber,
L'un & l'autre ſans lui m'auroit été ravie ;
Sous le fer ennemi j'étois prête à tomber.
Pour venir juſqu'à moi, ſa valeur & ſon zele
Animerent ſon bras d'une force nouvelle ;
Bientôt de ſes exploits le redoutable cours,
Sous mes drapeaux vaincus ramene la victoire :
Et j'allois élever des autels à ſa gloire,
Comme à ces immortels qui veillent ſur nos jours,
Si le ſang qu'il perdoit au travers de ſes armes
N'eût réduit mes juſtes allarmes
A ne ſonger qu'à ſon ſecours.

MANDANE.

Comblé des bontés de ſa reine,
Au bonheur de Pirame il ne manqueroit rien,
S'il vouloit partager ma haine
Pour Thiſbé, dont le pere a fait périr le ſien.
Mais en vain, dès leur tendre enfance,
On a combattu leurs deſirs ;
Rien n'a pû de leurs cœurs troubler l'intelligence :
Et l'on a vu des murs s'ouvrir en leur préſence
Pour donner un paſſage à leurs brûlans ſoupirs.

Ah ! ne permettez pas que le ſang que j'abhorre
S'uniſſe jamais à ſon ſort.
Vous ne ſauriez flatter l'ardeur qui les devore
Sans me condamner à la mort.

SEMIRAMIS.

J'abhorre autant que vous cette funeſte flâme.
Tandis que j'occupe Piramie
A ranger ſous mes loix un reſte de mutins,
En faveur de la paix qu'un grand roi me demande,
Je veux qu'à ſes deſirs la princeſſe ſe rende,
Et qu'un heureux hymen uniſſe leurs deſtins.

MANDANE.

On a beau ſe jurer des ardeurs éternelles;
La grandeur vient à bout du cœur le mieux épris.
Que d'amans ſeroient infidelles,
S'ils pouvoient l'être au même prix!

SEMIRAMIS.

Elle vient: laiſſe-moi la diſpoſer moi-même
A ces illuſtres nœuds où je veux l'engager.
Puiſſe l'éclat d'un diadême
Donner à ſon amant l'exemple de changer.

SCENE III.

SEMIRAMIS, THISBÉ.

SEMIRAMIS.

LA paix qui finit nos allarmes,
Deſtine votre main au plus puiſſant des rois ;
Et de la gloire de mes armes,
Jamais un plus illuſtre choix
Ne pouvoit augmenter les charmes.

THISBE'.

Reine, à tant de bontés je ſai ce que je dois :
Mais ne preſcrivez point à mon obéiſſance
Ce qui me couteroit le jour,
Puiſqu'il n'eſt plus en ma puiſſance
De ſervir d'autres loix que celles de l'amour.

SEMIRAMIS.

Rien n'eſt ſi beau que la conſtance,
Lorſque deux cœurs d'intelligence
Sont également amoureux ;
Mais quand l'un a briſé ſa chaîne,
La honte de l'autre eſt certaine
S'il brûle encor des mêmes feux.

THISBE'.

L'objet qui regne dans mon ame
Répond à l'ardeur qui m'enflâme ;
Nos cœurs ſont unis pour toujours.
Ah ! vous feriez aux Dieux une mortelle offenſe ,
Si vous armiez votre puiſſance
Contre de ſi tendres amours.

SEMIRAMIS.

J'ai pitié de l'erreur où votre amour vous livre.
Par les mains d'un grand roi laiſſez-vous couronner :
Pirame eſt prêt à vous donner
L'exemple que vous devez ſuivre.

THISBE'.

Qu'entens-je ? ô ciel !

SEMIRAMIS.

Ce jour va l'offrir à vos yeux
Dans le brillant éclat que mon amour lui donne.
S'il vous préſente une couronne ,
Faites , pour l'imiter , un effort glorieux ,
Et ſongez que le rang où ce jour vous éleve ,
Vaut bien ce cœur ambitieux
Que Semiramis vous enleve.

SCENE

SCENE IV.

THISBÉ.

SErmens de ne jamais changer,
Qu'il eſt dangereux de vous croire !
Un amant ſe fait une gloire
De ſe ſervir de vous pour nous mieux engager ;
Mais vous ſortez de ſa mémoire
Quand ſous les loix d'amour il a ſu nous ranger ;
Et ſon cœur trompeur & léger,
Vole après une autre victoire.
Sermens de ne jamais changer,
Qu'il eſt dangereux de vous croire !

Prévenons un ingrat ; ôtons-lui la douceur
De m'annoncer ſon inconſtance.
Zoroaſtre en ces lieux s'avance ;
Je veux répondre à ſon ardeur,
Et punir, par cette vengeance,
La crédulité de mon cœur.

SCENE V.

ZOROASTRE, THISBÉ, CHŒUR *de peuples & de génies élémentaires.*

ZOROASTRE.

QUand par les mains de la victoire
J'aurois joint cet empire à mes vaſtes états,
J'eſtimerois moins cette gloire
Que celle de jouir de vos divins appas.

Je ſais qu'il eſt pour vous des chaînes plus aimables ;
Mais ne confondez mon eſpoir
Qu'après que vos yeux adorables
Auront vu briller mon pouvoir.

Vous qui portez mes loix du couchant à l'aurore,
Immortels habitans & des feux & des airs ;
Et vous, qui n'êtes point encore
Sortis du vaſte ſein de la terre & des mers,
Portez à l'objet que j'adore
L'hommage de tout l'univers.

Montrez-lui des jardins ſuſpendus ſur nos têtes ;
Formez-y de nouvelles fêtes ;
Et par des monumens, dont le ciel ſoit jaloux,
De mon amour & de ſa gloire,
Faites que la mémoire
Soit auſſi durable que vous.

CHŒUR.

Célebrons les appas d'une reine ſi belle
Par des monumens immortels :
Ceux des temples, ceux des autels,
Ne ſont pas aſſez dignes d'elle.

DEUX GENIES *élémentaires.*

Redoutable enfant de Vénus,
De quels cœurs n'es-tu pas le maître ?
Où ton pouvoir s'eſt fait connoître,
Les autres Dieux ſont inconnus.
Dans les airs,
Dans les mers
Tu nous fais la guerre :
Le ſein de la terre
Ne peut nous cacher ;
Et tes traits funeſtes,
Dans les feux céleſtes
Viennent nous chercher.

ZOROASTRE.

Vous voyez un eſſai de ma vaſte puiſſance ;

Vous pouvez ſans contrainte expliquer vos deſirs,
Sûre de m'inſpirer un éternel ſilence
Si vous condamnez mes ſoupirs.

THISBÉ.

Seigneur, ne doutez pas que Thiſbé ne réponde
A ces marques de votre ardeur :
D'un reproche éternel je craindrois la rigueur,
Si je me refuſois au plus grand roi du monde,
Quand je puis faire ſon bonheur.

ZOROASTRE.

Je vais hâter la pompe ſolemnelle
Qui doit ſuivre à l'autel un aveu ſi charmant :
Heureux ſi mon empreſſement
Eſt pour vous, de mes feux, une preuve nouvelle !

CHŒUR.

Célébrons les appas, &c.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre repréſente le temple de Mars.

SCENE PREMIERE.

ZOROASTRE,

SEMIRAMIS.

SEMIRAMIS.

CEs autels conſacrés à la fureur des armes,
Ce brillant amas d'étendarts,
Ces terribles faiſceaux, pompe pleine d'allarmes,
N'effrayeront plus les regards.
Dans ce temple d'airain, l'impitoyable Mars
Ne verra plus couler de larmes;
Je vais le fermer pour toujours,
Après qu'un hymen plein de charmes
Aura couronné vos amours.

ZOROASTRE.

L'hymen peut-il me ſatisfaire
Avec une beauté qu'un autre a ſu toucher ?
J'entendrai des ſoupirs que l'on voudra me taire,
Et je verrai des pleurs qu'on voudra me cacher.
Quel ſupplice ſera le nôtre,
Quand je ſerai témoin d'un partage inhumain
Qui me rend maître de ſa main,
Et retient ſon cœur pour un autre ?

SEMIRAMIS.

Faut-il ſe faire des tourmens
Par de fauſſes délicateſſes ?
Eſt-ce aux rois d'avoir des foibleſſes
Dignes des vulgaires amans ?

ZOROASTRE & SEMIRAMIS.

Ne ſouffrons pas que l'amour nous confonde
Dans la foule des cœurs qu'il enchaîne à la fois
D'une atteinte profonde ;
Il ne doit point bleſſer les rois,
Ni les ſoumettre aux mêmes loix
Que ſubit le reſte du monde.

SCENE II.

ZOROASTRE, SEMIRAMIS, THISBÉ, LES PRÊTRES *de Mars.*

ZOROASTRE.

VEnez, belle Thiſbé, l'on n'attend plus que vous ;
Achevez de répondre à mon amour extrême ;
Et montrez que les Dieux, dans leur grandeur ſuprême,
Du bonheur d'un mortel peuvent être jaloux.

ZOROASTRE & SEMIRAMIS.

Le Dieu de la guerre
Prête ſes autels à la paix ;
Formons-y des nœuds pleins d'attraits
Qui rendent le calme à la terre.
Le Dieu de la guerre
Prête ſes autels à la paix.

CHŒUR.

Le Dieu de la guerre, &c.

Une troupe de bergers & de bergeres vient prendre part à la réjouiſſance publique.

UNE BERGERE.

Nous avons dans nos champs d'une guerre inhumaine
Senti les premieres fureurs,
Nous venons avec vous partager les douceurs
Qu'une heureuſe paix nous ramene.

CHŒUR *de bergers.*

Que le bruit affreux des tambours
N'effarouche plus les amours.

LA BERGERE.

Que l'airain bruyant des trompettes
Ne réſonne plus dans nos bois,
Que pour s'y mêler quelquefois
Au tendre ſon de nos muſettes.

CHŒUR *de bergers.*

Que le bruit affreux des tambours
N'effarouche plus les amours.

LA BERGERE.

Dans nos demeures ſolitaires,
Qu'on n'entende plus de ſoupirs
Que ceux qu'emportent les zéphirs
Quand on s'y pl[illegible] de nos bergeres.

CHŒUR.

Que le bruit affreux des tambours
N'effarouche plus les amours.

LE GRAND CHŒUR.

Le Dieu de la guerre
Prête ſes autels à la Paix ;
Formons-y des nœuds pleins d'attraits
Qui rendent le calme à la terre.
Le Dieu de la guerre
Prête ſes autels à la paix.

SCENE III.

SEMIRAMIS, ZOROASTRE, PIRAME, THISBÉ, MANDANE, LE CHŒUR.

MANDANE *courant après Pirame qui entre ſur le théâtre l'épée à la main.*

TEmeraire, où vas-tu ? quelle fureur te guide ?

PIRAME.

Je veux confondre une perfide,

Et renverſer des apprêts odieux.

ZOROASTRE & SEMIRAMIS.

O ciel ! quels tranſports furieux !

ZOROASTRE.

C'en eſt trop ; il eſt tems de punir une offenſe
Qui bleſſe également & les rois & les Dieux.

SEMIRAMIS.

Seigneur, laiſſez-m'en la vengeance ;
N'augmentez point l'horreur qui regne dans ces lieux.

MANDANE & LE CHŒUR.

Arrête, malheureux, arrête ;
La foudre gronde dans les cieux :
Par tes efforts audacieux
Tu vas l'attirer ſur ta tête ;
Tu vas expirer à nos yeux
Sous les coups de cette tempête.
Arrête, malheureux, arrête ;
La foudre gronde dans les cieux.

PIRAME.

O vous ! ſacrileges mortels,
Vous, qui par un hymen profanez des autels
Conſacrés au Dieu de la guerre ;
Fuyez, évitez mon courroux,

Ou mon bras irrité vous portera des coups
Plus sûrs que ceux de ce tonnerre,
Qui me menace moins que vous.

SEMIRAMIS *à Zoroaſtre.*

Seigneur, n'ecoutez point une juſte vengeance:
Vous pouvez ramener Thiſbé dans mon palais,
Et nous allons, en votre abſence,
De votre hymen troublé relever les apprêts.

ZOROASTRE.

Sans vous, ce mortel téméraire
Auroit ſervi d'exemple au reſte des humains:
Mais vos bontés pour lui déſarment ma colere,
Et me font reſpecter l'ouvrage de vos mains.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, PIRAME, MANDANE.

PIRAME.

NOn, non, ne croyez pas que mon ame s'étonne
Par les menaces du trépas.

SEMIRAMIS.

Pirame, arrêtez, je l'ordonne ;
Ou je vais commander qu'on arrête vos pas.

PIRAME.

Quoi ! tandis qu'un ſujet fidelle
D'un peuple révolté ſurmonte les fureurs,
Il reçoit par vos mains une mort plus cruelle
Que celle dont pour vous il bravoit les horreurs ?
Je viens à votre diadême
De joindre deux ſceptres nouveaux ;
Et pour le prix de mes travaux,
Vous me raviſſez ce que j'aime ?

SEMIRAMIS.

Si Thiſbé ſe laiſſe tenter
Par une fortune éclatante,
Puis-je l'empêcher d'accepter
Celle que l'amour lui préſente ?

MANDANE.

Un cœur qui veut ſe dégager
Ne prend de loi que de lui-même :
Il n'eſt point de pouvoir ſuprême
Qui puiſſe empêcher de changer
Un cœur qui veut ſe dégager.

PIRAME.

Qui l'auroit cru ? grands Dieux ! Infortuné Pirame,
Thiſbé brûle à tes yeux pour un autre que toi !
Ah ! puiſqu'elle trahit une ſi belle flâme,
Il ne faut plus chercher ni d'amour, ni de foi.
Mais à l'hymen d'un roi c'eſt en vain qu'elle aſpire ;
Je ne ſouffrirai point ce ſpectacle fatal,
Et je la priverai de l'eſpoir d'un empire
Par le trépas de mon rival.

SEMIRAMIS.

Pour mieux braver une infidelle,
Voyez s'il n'eſt point en ce jour
Quelque ſceptre auſſi beau, que vous puiſſiez comme elle
Recevoir des mains de l'amour.

PIRAME.

Ah ! qu'il me ſeroit doux, dans ma juſte colere....

SEMIRAMIS.

Si cet eſpoir peut vous flatter,
Vous apprendrez de votre mere,
Que par un hommage ſincere,
Il n'eſt rien qu'un héros ne puiſſe mériter.

SCENE V.

MANDANE, PIRAME.

MANDANE.

Pirame, ouvre les yeux; voi ta gloire certaine:
L'empire de ces lieux ne dépend que de toi.

PIRAME.

Oserois-je aspirer à l'hymen de la reine?

MANDANE.

Si tu peux t'affranchir d'une honteuse chaîne,
Je t'obtiens son sceptre & sa foi.

PIRAME.

Ah! que vous me charmez! que cet espoir me flatte!
Quel triomphe pour moi de braver une ingrate,
Qui de mon tendre cœur n'a pas connu le prix!
Quel plaisir de me venger d'elle,
En offrant à ses yeux l'objet de ses mépris,
Dans l'éclat des grandeurs où la reine m'appelle!

Des plaiſirs qui charment mon cœur
J'ignorois la douceur extrême ;
Je croyois autrefois qu'une fidelle ardeur
Peut faire le bonheur ſuprême ;
Mais à l'éclat d'un diadême
Je ſens diſſiper mon erreur.

MANDANE.

Il faut qu'à ces tranſports votre zele réponde.
Allez, mon fils, allez, la reine vous attend. ;
Hâtez-vous de lui rendre un hommage éclatant ;
Qui vous rend le maître du monde.

MANDANE & PIRAME.

Courez / Courons { à la grandeur, { triomphez / triomphons } de l'amour.

Qu'il eſt beau d'être ſur la terre
Ce que le maître du tonnerre
Eſt dans le céleſte ſéjour.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le théâtre repréſente le palais de Semiramis.

SCENE PREMIERE.

SEMIRAMIS, THISBÉ.

SEMIRAMIS.

NE craignez rien, Thiſbé. La haine de Pirame,
Ni le pouvoir qu'il a ſur moi,
N'empêcheront point que le roi
Par de nouveaux apprêts ne couronne ſa flâme.

THISBÉ.

Où ſerois-je ſans votre appui ?
Des fureurs d'un ingrat, qui pourroit me défendre ?
A ces mêmes honneurs qu'il reçoit aujourd'hui,
Eſt-ce un crime à Thiſbé d'avoir oſé prétendre ?
Ah !

Ah ! l'infidele ſait trop bien
Qu'un ſceptre ne me ſeroit rien
S'il ne m'eût forcée à le prendre.

SEMIRAMIS.

Le voici. C'eſt à moi de montrer à vos yeux
Si je ſoutiens une injuſtice.

THISBE'.

Souffrez que je quitte ces lieux ;
Je lui veux, par ma fuite, épargner le ſupplice
De voir un objet odieux.

SCENE II.

SEMIRAMIS, PIRAME, THISBÉ.

PIRAME *à Thisbé.*

CEſſez de craindre ma préſence.
Je rougis de la violence
Que j'ai fait paroître en ce jour.
Mon cœur par un juſte retour,
Vient aux pieds de la reine expier cette offenſe ;
Et la conjurer à mon tour
De ſouverainer votre inconſtance.

THISBE'.

Je vais apprendre au roi ce retour généreux;
Et délivrés de nos allarmes,
Nous allons profiter d'un aveu plein de charmes
Qui nous manquoit pour être heureux.

SCENE III.

SEMIRAMIS, PIRAME.

PIRAME.

AH! reine, à cet hymen gardez-vous de
souscrire;
Craignez qu'armé des droits qu'elle a sur votre
empire,
Un grand roi n'y formât de funestes projets:
Vous n'en préviendrez les effets
Qu'en l'arrêtant sur cette rive,
Où votre sûreté demande qu'elle vive
Pour le dernier de vos sujets.

SEMIRAMIS.

Vous haïssez Thisbé! cette fureur extrême
N'a rien qui puisse m'éblouir.
Ah! si vous croyez la haïr,
Comment croyez-vous que l'on aime?

PIRAME.

Moi ! j'aimerois encore ſes volages appas !
Non, fut-elle cent fois plus belle :
Elle a ſu m'inſpirer une haine éternelle.
Non, elle ne mérite pas
L'amour dont j'ai brûlé pour elle.

SEMIRAMIS.

Vous aimez trop à rappeller
Le ſouvenir d'une inhumaine.
Ce n'eſt point d'un objet de haine
Que l'on ſe plaît tant à parler.
Si vous voulez me faire croire
Qu'il n'a plus ſur vous de pouvoir,
Commencez par me faire voir
Qu'il n'eſt plus dans votre mémoire.

PIRAME.

Ce que vous demandez ne dépend que de vous.
Confirmez un bonheur dont l'eſpoir m'eſt ſi doux ;
Et je n'aurai plus d'autre envie
Que de vous conſacrer le reſte de ma vie.

SEMIRAMIS & PIRAME.

Puiſſent tous les Dieux me punir,
Si je ſuis jamais d'autre empire.
Puiſſent tous les Dieux me punir,
Si l'eſpoir de vous obtenir
N'eſt pas le ſeul bien où j'aſpire.

SEMIRAMIS.

Je ſai que vous m'allez frapper
Du coup mortel dont je ſoupire ;
Mais un cœur amoureux croit trop ce qu'il deſire
Pour n'aimer pas à ſe tromper.

Venez, peuples, venez : du roi que je vous donne
Hâtez-vous de ſuivre les loix :
Tout autre prix que ma couronne
Eſt indigne de ſes exploits.

SCENE IV.

SEMIRAMIS, PIRAME, MANDANE, CHŒUR *de peuples.*

CHŒUR.

D'Un roi qu'une reine nous donne,
Hâtons-nous de ſuivre les loix :
Tout autre prix que ſa couronne
Eſt indigne de ſes exploits.

On danſe.

MANDANE.

Deux cœurs dont l'amour eſt extrême,
Ne ſéparent plus leurs plaiſirs;
On ſe transforme en ce qu'on aime,
Quand on ſent les mêmes deſirs:
C'eſt par-là que tant d'immortelles
Ont éprouvé dans ces bas lieux,
Que ce n'eſt point parmi les Dieux
Qu'on voit des ardeurs éternelles,
Et qu'il eſt plus d'amans fideles
Dans nos forêts que dans les cieux.

Où ſeroient les douceurs parfaites
Que l'amour attache à ſon choix,
Si les ſceptres & les houlettes
Ne s'uniſſoient pas quelquefois?
C'eſt par-là, &c.

SEMIRAMIS *prenant le bandeau royal.*

Recevez de ma main ces gages précieux.
Superbes ornemens que l'univers revere,
Venez faire briller une tête ſi chere
D'un éclat réſervé pour les rois & les Dieux.

PIRAME.

Non, laiſſez-moi jouir d'une entiere victoire.
Je ne ſuis point encore au comble de la gloire
Puiſque Thiſbé ne la voit pas.

Souffrez que dans ces lieux je ramene ſes pas ;
Je reviens à ſes yeux prendre le diadême,
Si je l'ai pour témoin de ma grandeur ſuprême ;
J'en goûterai mieux les appas.

SCENE V.

SEMIRAMIS.

TRompeur eſpoir ! funeſte flâme !
J'ai trop cru votre douce erreur.
Ceſſez de regner dans mon ame ;
Laiſſez-y regner la fureur.

Je voulois qu'un ſujet partageât ma puiſſance ;
Je faiſois mon bonheur de le rendre content :
Et pour toute reconnoiſſance,
Je ne reçois de lui qu'un outrage éclatant.
Ne tardons plus, briſons une fatale chaîne ;
Rendons-nous à la gloire, ou plutôt à la haine :
Aux yeux de l'univers réparons notre erreur.

Trompeur eſpoir ! funeſte flâme !
Ceſſez de regner dans mon ame ;
Laiſſez-y regner la fureur.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

Le théâtre repréſente une ſolitude ſur les bords de l'Euphrate.

SCENE PREMIERE.

MANDANE, PIRAME.

MANDANE.

QU'avez-vous fait, mon fils ? votre perte eſt certaine :
Vous avez outragé la reine.
Je craindrois moins pour vous la colere des Dieux.
Je tremble à tous momens qu'on ne vienne à mes yeux
Faire tomber ſur vous les effets de ſa haine.

PIRAME.

Je rougis des excès où je me ſuis porté
Pour une ingrate qui l'ignore.

Mais par votre ſecours, ne puis-je pas encore
Eſperer de la reine un reſte de bonté ?
Allez la diſpoſer à ſouffrir ma préſence,
Et j'irai bientôt après vous
Chercher la mort à ſes genoux,
Où le pardon de mon offenſe.

SCENE II.

PIRAME.

O Liberté de ſoupirer !
Qu'il eſt doux de goûter vos charmes,
Et de laiſſer couler des larmes
Qu'on ne ſauroit plus dévorer ?

Avant que d'être la victime
De l'ingrate beauté qui ſe cache à mes yeux,
Je veux lui reprocher ſon crime ;
Je veux la chercher en tous lieux.
Je prévois tous les maux où ce deſſein me livre ;
Mais je m'apprête à les ſouffrir.
Je ne puis la voir ſans mourir ;
Mais ſi je ne la voi, je ne ſaurois plus vivre.

O liberté de ſoupirer !
Qu'il eſt doux de goûter vos charmes,

Et

Et de laiſſer couler des larmes
Qu'on ne ſauroit plus dévorer !

L'ingrate vient ſur ce rivage,
Et mon cœur vole encore au devant de ſes pas.
Ah ! les Dieux ne dévroient-ils pas
Ceſſer d'en faire leur image,
Dès que ſes volages appas
Ne méritent plus notre hommage ?

SCENE III.

PIRAME, THISBÉ.

PIRAME.

DAns ce ſolitaire ſéjour
Vous ne croyiez pas voir l'objet de votre haine.

THISBE'.

Je croyois qu'occupé des charmes de la reine,
Vous receviez les vœux d'une pompeuſe cour.

PIRAME.

Avez-vous cru que pour mon ame
Un trône eût des charmes ſi doux ?
S'il n'en avoit pas plus pour vous,
Vous ſeriez encore à Pirame.

THISBE'.

Tant que Pirame étoit à moi,
J'étois contente de ma chaîne;
Et Thiſbé ne ſe donne un roi,
Que lorſqu'il ſe donne une reine.

PIRAME & THISBE'.

Non, non; je n'ai voulu monter
Sur le trône qu'on me préſente,
Que lorſque votre ame inconſtante
M'a contraint de vous imiter.

PIRAME.

Après tant de ſermens, infidelle princeſſe,
Avez vous cru mon cœur capable de changer?

THISBE'.

Pouviez-vous croire, ingrat, après tant de tendreſſe,
Qu'un cœur comme le mien pût ailleurs s'engager?

PIRAME.

Si mon ame à vos loix fut toujours aſſervie...

THISBE'.

Si Thiſbé n'eut pour vous qu'une feinte rigueur...

PIRAME.

Pouviez-vous conſentir à m'arracher le cœur?

THISBE'.

Pouviez-vous conſentir à m'arracher la vie?

PIRAME & THISBE'.

Ne ſongeons plus qu'à nous aimer.
Fuyez, ſoupçons jaloux, n'entrez plus dans nos ames :
Plus on veut éteindre nos flâmes,
Plus nous devons les rallumer.

PIRAME.

De nos perſécuteurs fuyons la violence.
L'Egypte nous préſente un aſyle aſſuré ;
Cette nuit ſur les flots un vaiſſeau préparé,
Peut nous ſouſtraire à leur vengeance.
Dès qu'elle aura chaſſé le jour,
Au tombeau de Ninus hâtons-nous de nous rendre,
Où l'hymen prêt à nous attendre,
N'aura d'autre flambeau que celui de l'amour.
Dans cette obſcurité profonde,
Il fera ſon autel de ce ſacré tombeau ;
Et les mânes heureux du plus grand roi du monde,
Seront témoins d'un nœud ſi beau.

THISBE'.

Décidez de mon ſort, vous en êtes le maître :
Loin des climats qui m'ont vu naître,
Du deſtin avec vous je brave la rigueur.
Thiſbé ſuivra vos pas ſur la terre & ſur l'onde,
Plus contente de votre cœur
Que de tous les trônes du monde.

PIRAME & THISBE'.

Non, je ne veux plus de grandeur ;
Je ne veux plus que votre cœur.

PIRAME.

Je vais tout disposer au gré de notre envie ;
Je vous rejoins incessamment.
Mais loin de la beauté dont mon ame est ravie
Je ressens le même tourment
Que s'il falloit quitter un objet si charmant
Pour ne le revoir de ma vie.

SCENE IV.

THISBÉ.

AMour, dissipe notre effroi ;
Vole, couvre-nous de tes aîles :
Qui voudroit compter sur ta foi,
Si tu manquois d'égard pour deux amans fideles
Qui n'ont d'autre guide que toi ?
Amour, dissipe notre effroi ;
Vole, couvre-nous de tes aîles.

SCENE V.

ZOROASTRE, THISBÉ.

ZOROASTRE.

ON ne s'empreſſe point à réparer l'outrage
Que l'on a fait à mon amour.
Princeſſe, éloignons-nous de ce fatal ſéjour ;
Je puis, ſans tarder davantage,
Par la route des airs vous porter dans ma cour.

THISBE'.

De ce départ furtif que penſeroit la reine ?
Devons-nous, ſans beſoin, nous attirer ſa haine ?
Demain quand le ſoleil brillera dans les cieux,
Allez lui demander l'effet de ſa promeſſe ;
Si l'on ne répond pas à l'ardeur qui vous preſſe,
Rien ne m'arrête dans ces lieux.

SCENE VI.

ZOROASTRE.

SI tu crois me tromper, tu te trompes toi-même.
Caché dans un nuage épais,
Téméraires amans, je ſais tous vos ſecrets.
Redoutez ma fureur extrême.

Mon pouvoir ſouverain ſur tous les élémens
M'a fait preſque des Dieux égaler la puiſſance;
Mais je n'ai point encor, dans mes enchantemens,
Eſſayé des plaiſirs charmans
Que leur fait goûter la vengeance;
J'en veux faire l'expérience
Sur deux téméraires amans.

Je me fais par avance une charmante image,
Quand ils auront perdu le jour,
De pouvoir dans leur ſang fumant ſur ce rivage,
Eteindre en même tems ma haine & mon amour.

Vous, à qui je rends tout poſſible;

Vous, qui portez mes loix juſques aux ſombres bords,
Miniſtres de mon art terrible,
Venez ſeconder mes tranſports.

SCENE VII.

ZOROASTRE, *Troupe de Magiciens.*

ZOROASTRE.

Pour ſervir votre roi, dans ces lieux ſolitaires
Tranſportez l'infernal ſéjour,
Et que l'horreur de vos myſteres
Epouvante le Dieu du jour.

CHŒUR.

Flambeau du monde,
Hâte-toi de rentrer dans l'onde;
Les ſecrets des enfers
Veulent être couverts
Des voiles d'une nuit profonde.

On fait des danſes & des cérémonies magiques, après leſquelles Zoroaſtre monte ſur un char tiré par deux dragons ailés.

ZOROASTRE.

Le charme eſt achevé, ma vengeance eſt certaine ;
Allons-en ſur mon trône attendre les effets.
Que ces dragons aîlés, d'une courſe ſoudaine,
De ces funeſtes lieux m'enlevent pour jamais.
Amour, ſi tu m'as mis au rang de tes ſujets,
Voi comme je briſe ta chaîne.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

Le théâtre repréſente le tombeau de Ninus, la fontaine & le meurier, tels qu'Ovide les repréſente

SCENE PREMIERE.

THISBÉ.

ENfin, malgré leur vigilance
Ce voile bienfaiſant m'a caché à leurs yeux;
Et l'amour ſans obſtacle a conduit dans ces lieux
Mes pas favoriſés de l'ombre & du ſilence.
J'apperçois de Ninus le célebre tombeau :
Que cette retraite m'enchante !
Jamais nuit ne fut ſi brillante;
A peine le ſoleil fait-il un jour plus beau.

Grand roi, ſi de ton ſang l'hommage peut te plaire,
Reçois, au lieu d'encens, ce voile fortuné;

L'offrande doit t'en être chere
Par le ſecours qu'il m'a donné.

Mon amant en ces lieux eſt long-tems à ſe rendre ;
Qui peut l'arrêter ſi long-tems ?
C'eſt lui qui me devoit attendre,
Et c'eſt moi qui l'attens.

Qui frappe les échos de ce ſéjour champêtre
Par des concerts harmonieux ?
Qui peut attirer dans ces lieux
La fête que je vois paroître ?

SCENE II.

THISBÉ, *Troupe de Divinités champêtres.*

UN FAUNE.

NE fuyez point nos jeux : en faveur de l'amour,
A qui tous les cœurs ſe ſoumettent,
Ces Faunes, ces Sylvains, ces Nymphes vous permettent
De ne pas quitter leur ſéjour.

Sitôt qu'une nuit agréable
Etend ſes voiles dans les airs,
Aux myſteres d'amour cet arbre favorable.
Elt célebré par nos concerts.

Cœurs inſenſibles,
Fuyez loin de nous;
Ces lieux paiſibles
Ne ſont pas pour vous.

CHŒUR.

Cœurs inſenſibles,
Fuyez loin de nous;
Ces lieux paiſibles
Ne ſont pas pour vous.

LE FAUNE.

Oiſeaux, tandis que le jour dure,
On vous entend ſous ces rameaux
Célebrer par des chants nouveaux
Ce nouveau don de la nature:
Nous voyons vos plaiſirs ſans en être jaloux,
En attendant la nuit obſcure
Qui nous en promet de plus doux.

Beautés ſéveres,
Fuyez loin de nous;
Nos doux myſteres
Ne ſont pas pour vous.

CHŒUR.

Beautés ſéveres,
Fuyez loin de nous;
Nos doux myſteres
Ne ſont pas pour vous.

UNE DRIADE.

Nuit confidente, fidelle,
De tant d'amoureux deſirs,
Il n'eſt de parfaits plaiſirs
Que ceux que l'on vous révele.
Sitôt que du jour jaloux
L'on voit la lumiere éteinte,
Nous pouvons céder ſans crainte
A ce qu'amour a de doux:
La pudeur ni la contrainte
Ne tiennent point contre vous.

Par le ſecours de vos ombres,
Que de jaloux endormis!
Que de regards ennemis
Couverts de vos voiles ſombres!
Et de votre heureux retour,
Que l'on voit d'amans avides,
Par des entretiens ſolides
Dédommager leur amour
Du peu que leurs yeux timides
Se ſont dit pendant le jour!

CHŒUR.

Quel prompt orage,
Quel ſoudain ravage
Trouble la paix
De ces forêts !

Les vents ſe déchaînent,
Les torrens entraînent
L'eſpoir des guerets.
Le Dieu du tonnerre
Veut-il ſur la terre
Epuiſer ſes traits ?

Quel prompt orage,
Quel ſoudain ravage
Trouble la paix.
Dans ces forêts !

Cherchons dans nos antres ſecrets
Quelqu'aſyle contre ſa rage.

SCENE III.

THISBÉ.

Tout fuit, tout ſe diſperſe, & l'orage s'augmente,
Et je ſuis ſeule en ces deſerts !
Où fuirai-je ? Que vois-je au travers des éclairs !

Quel monſtre furieux à mes yeux ſe préſente,
Et trace tous ſes pas d'une écume ſanglante !
Je tremble, je frémis d'horreur.
O ciel ! où me vois-je réduite !
Mais tandis que ſéduit par une heureuſe erreur,
Mon voile qu'il déchire arrête ſa pourſuite,
Tâchons, par une prompte fuite,
D'éviter ſa noire fureur.

SCENE IV.

PIRAME.

QUe cet orage m'épouvante
Pour celle dont mon cœur adore les appas !
Peut-être en ce moment, fugitive & tremblante,
Ne ſait-elle où porter ſes pas.

Grace au ciel, mes frayeurs ceſſent avec l'orage ;
Les céleſtes flambeaux reprennent leur clarté
Comme pour prendre part à ma félicité,
Et tracer le chemin de ce charmant bocage
Aux yeux dont je ſuis enchanté.

Rien ne traverſe plus notre ardeur mutuelle :
Le vaiſſeau que je viens moi-même d'apprêter,
Semble impatient de porter
Deux cœurs unis d'une chaîne ſi belle ;
Et juſqu'au vent qui nous appelle !
De l'eſpoir le plus doux, tout ſemble nous flatter.

Claires eaux qui coulez d'une ſource ſi pure,
Vous ſerez une fois témoins de mes plaiſirs,
Et votre agréable murmure
Ne ſe mêlera plus au bruit de mes ſoupirs.

Thiſbé ne paroît point, que faut-il que j'augure....
Ciel ! quel objet ſanglant ſe préſente à mes yeux !
Thiſbé m'a prévenu dans ces funeſtes lieux ;
Thiſbé durant la nuit obſcure,
Aux monſtres des forêts a ſervi de pature :
Son voile encor fumant d'un ſang ſi précieux,
M'apprend ſa funeſte aventure.

Beaux yeux plus brillans que le jour,
La lumiere vous eſt ravie,
Et c'eſt l'objet de votre amour
Qui vous a fait perdre la vie.

Ne devois-je pas prévenir
Tous les maux que je devois craindre ?
Ah ! lorſque je puis m'en punir,
Dois-je m'arrêter à m'en plaindre ?

Unique objet de mon amour,
Après que vous m'êtes ravie,
Voyez du céleſte ſéjour
L'état que je fais de la vie.

(Il ſe tue.)

SCENE DERNIERE.

THISBÉ, PIRAME *mourant.*

THISBE'.

L'Amour plus fort que mes frayeurs,
Me rappelle dans ce bocage.
Mais que vois-je ? Grands Dieux ! quelle ſanglante image !

PIRAME.

Je vous revois... vivez, chere Thiſbé... je meurs.

THISBE'.

Non, je ne puis me rendre à ta cruelle envie ;
Le dernier inſtant de ta vie

Doit

Doit être celui de mes jours.
Ce fer inhumain & barbare,
Ce même fer qui nous ſépare,
Nous réunira pour toujours.
C'en eſt fait, je ſuccombe. O ſiecles! ô mémoire!
Conſervez à jamais l'hiſtoire
De nos déplorables amours.

FIN.

LA MORT D'ULYSSE,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

NAUPLIUS, Roi d'Eubée.

ERIPHILE, fille de Nauplius.

CIRCÉ, célebre magicienne.

TÉLÉMAQUE, fils d'Ulyſſe.

TÉLÉGONE, fils d'Ulyſſe & de Circé.

CHŒUR de Prêtres.

CHŒUR de Peuples.

CHŒUR de Fées.

Troupe de Matelots.

Troupe de Guerriers.

La Scene eſt dans l'Iſle d'Eubée.

LA MORT D'ULYSSE,

TRAGEDIE.

Le théâtre repréſente les Monts Capharées, dont les ſommets ont pluſieurs flambeaux allumés. La mer qui eſt au pied de ces rochers, eſt dans une agitation continuelle.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE.

VOus qui trompez l'eſpoir de tant d'infortunés,
Homicides rochers, écueils impitoyables,
Trompeurs flambeaux, flots mutinés,
N'offrirez vous ſans ceſſe à mes yeux étonnés
Que des images effroyables ?

Avez-vous pû, par tant d'horreurs,
Faire entrer l'amour dans mon ame ?
Faut-il qu'une ſi douce flâme
Soit l'ouvrage de vos fureurs !

Homicides rochers, écueils impitoyables,
Trompeurs flambeaux, flots mutinés,
N'offrirez-vous ſans ceſſe à mes yeux étonnés
Que des images effroyables ?

SCENE II.

NAUPLIUS, ERIPHILE.

NAUPLIUS.

MA fille, à ces débris dont mon ame eſt ravie,
Reconnoiſſez Neptune ardent à nous venger.
Voyez de quels effets ma priere ſuivie
Fait voler ſur ces flots la mort & le danger !
Mais vous a-t-on appris quel eſt cet étranger
Dont vous avez ſauvé la vie ?

ERIPHILE.

Je ſais que la vague en furie
Le jetta ſur la rive où je portois mes pas ;

Auſſitôt mon ame attendrie
Courut le garantir des horreurs du trépas.
Son rang, ſon nom, & ſa patrie
Sont encor des ſecrets que je ne connois pas.

NAUPLIUS.

Qu'à mes vœux aujourd'hui la fortune eſt propice !
Je viens de découvrir ſon ſort.
Palamede mon fils, je vais venger ta mort
Sur ce fils du perfide Ulyſſe.

ERIPHILE.

Juſte ciel !

NAUPLIUS.

Le barbare, au rivage Troyen
Fit périr ce héros par un lâche artifice ;
Et par un juſte ſacrifice,
Aux mânes de mon fils je vais donner le ſien.

ERIPHILE.

Télégone eſt parti pour aſſervir l'Ithaque :
Le ſort peut tromper vos projets ;
Mais en vous livrant Télémaque,
Il vous rend maître de la paix.

NAUPLIUS.

Non, non, par une paix contraire à mes ſermens,

Je ne vendrai jamais le ſang de votre frère.
Télémaque, l'objet de mon reſſentiment,
Expîra par ſa mort les crimes de ſon pere.

Puiſſe le Dieu des mers, qui m'a donné le jour,
Si jamais je deviens parjure,
Sous ſes flots irrités engloutir ce ſéjour:
Que je ſois en horreur a toute la nature,
Et que d'un immortel vautour
Mon cœur ſoit aux enfers l'éternelle pature.

Mais un plus doux eſpoir doit flatter ma douleur.
Télégone, par ſa valeur,
Calmera les maux que j'endure.

Epris de vos attraits, que ne fera-t-il pas
Pour achever une vengeance,
Dont votre main & mes états
Doivent être la récompenſe?

ERIPHILE.

Quoi! juſqu'à cet excès lui marquer votre amour,
Sans ſavoir de quel ſang il a reçu le jour?

NAUPLIUS.

Le reſpect que les flots ont eu pour ſon enfance
Lorſqu'ils nous ont remis ce dépôt précieux,
Nous

Nous dit qu'il eſt du ſang des Dieux;
Et mille exploits victorieux
N'ont que trop confirmé cette illuſtre naiſſance.

Mais à l'honneur du Dieu des eaux,
Le peuple vient ſur le rivage
Elever un autel des débris des vaiſſeaux
Victimes du dernier orage.

SCENE III.

NAUPLIUS, ERIPHILE,

Troupe de Matelots qui portent des armes, des proues, des mats, & des cordages de vaiſſeaux, dont ils dreſſent une eſpece de pyramide.

NAUPLIUS.

TOi, dont les mobiles campagnes
Font tantôt des vallons, & tantôt des montagnes,
Dieu des mers, reçoi ces débris
Avec l'offrande de nos cris.

Les Grecs m'ont enlevé mon unique eſpérance ;
Ton ſang dont il étoit ſorti,
D'un indigne trépas ne l'a point garanti.
Ne ceſſe point de ſervir ma vengeance ;
Qu'aux pieds de ces rochers, ces lugubres flambeaux
Attirent toujours des victimes ;
Et que ton ſang répandu par leurs crimes
Soit toujours vengé par tes eaux.

Toi, dont les mobiles campagnes
Font tantôt des vallons, & tantôt des montagnes,
Dieu des mers, reçoi ces débris
Avec l'offrande de nos cris.

Le Chœur répete ces quatre derniers vers. On danſe autour de la pyramide.

DEUX MATELOTS.

Heureux qui comme nous regarde
Les flots orageux !
Plus heureux
Celui qui ſe garde
D'un embarquement amoureux !
Les vents en fureur
Font moins de ravages,
Que l'amour trompeur

N'excite d'orages
Dans un tendre cœur.
Heureux, &c.

NAUPLIUS.

Les vents redoublent leurs efforts;
Je vois qu'à ma douleur Neptune s'intéreſſe:
Puiſſe ſon onde vengereſſe,
Sur ces inacceſſibles bords,
Pouſſer tous les rois de la Grece.
Priam, avec moins d'allegreſſe,
Les eût vus tomber chez les morts.

Elevez juſqu'au ciel ces vagues formidables,
Tyrans des airs, fiers Aquilons,
Pour précipiter les coupables
Dans des abîmes plus profonds.

Après que le Chœur a répeté ces quatre vers, la tempête ceſſe; & pendant une ſymphonie vive & agréable, on voit une montagne lumineuſe s'avancer lentement vers le rivage.

NAUPLIUS & ERIPHILE.

De quels concerts harmonieux
Retentit la plaine liquide?
Quelle montagne humide
S'avance vers ces lieux?
Quel miracle,
Quel ſpectacle
Va-t-elle offrir à nos yeux!

SCENE IV.

CIRCÉ, NAUPLIUS, ERIPHILE, *Suite de Circé.*

CIRCÉ.

REconnoiſſez Circé, qui vient dans votre cour
Joindre ſa vengeance à la vôtre.
Qui verſa votre ſang, a trahi mon amour;
Et la même fureur de lui ravir le jour
Nous doit animer l'un & l'autre.

Hâtons-nous, hâtons-nous
De tarir dans ſon ſang la ſource de nos larmes.
Qui pourra tenir contre vous,
Lorſqu'à vos combattans, à l'effort de vos armes,
J'aurai joint l'appui de mes charmes
Et de tout l'enfer en courroux?
Hâtons-nous, hâtons-nous
De tarir dans ſon ſang la ſource de nos larmes.

NAUPLIUS.

A vos commandemens je ſuis prêt d'obéir;
Circé dans mes états peut commander en reine:

Mais puis-je me flatter que ſervir votre haine,
Ce ne ſera point vous trahir ?

Connoiſſez-vous aſſez votre âme
Pour en développer les confus mouvemens ?
Rien ne differe moins d'une amoureuſe flâme
Que la colere des amans.

ERIPHILE.

On a beau ſe croire intrépide
Quand la haine vient de l'amour ;
Souvent un funeſte retour
Ne laiſſe voir en nous qu'une amante timide ;
Et l'on pleure un amant perfide
Après qu'on l'a privé du jour.

CIRCE'.

Que vous connoiſſez mal la fureur qui me guide !
Lorſque de notre hymen, par ſa fuite rapide,
Ulyſſe eut rompu tous les nœuds,
Il laiſſa dans mes mains un gage de nos feux :
Je méconnus mon ſang, & ma main homicide
Eteignit a la fois, dans la plaine liquide,
Et ma flamme trompée, & ſes jours malheureux.

NAUPLIUS.

Sur une victime nouvelle
Votre juſte fureur peut encor s'exercer ;

Un autre fils de l'infidele
Vous offre du ſang à verſer.

CIRCE'.

Quoi ! pour moi juſques là le deſtin ſe déclare !
Il offre Télémaque à mon reſſentiment !
Venez le livrer promptement
A la mort que je lui prépare :
Un trépas ordinaire eſt indigne de moi ;
Je rendrai le ſien ſi barbare,
Que vous en aurez de l'effroi.

CIRCE' & NAUPLIUS.

N'épargnons point qui nous offenſe ;
Verſons du ſang au lieu de pleurs ;
Le ſeul plaiſir de la vengeance
Soulage les vives douleurs.

SCENE V.

ERIPHILE.

CE n'eſt donc pas aſſez que le ciel & la terre
Contre un malheureux prince uniſſent leurs efforts,
De nouveaux ennemis, pour lui faire la guerre,
Déchaînent l'empire des morts !
Mais, Amour, ſi tu me ſecondes,
Cette main briſera ſes fers ;
Et je vais le ſauver du pouvoir des enfers,
Comme je l'ai ſauvé de la fureur des ondes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre repréſente un bocage.

SCENE PREMIERE.

CIRCÉ.

TRanſports de haine & de vengeance,
Cédez à des tranſports plus doux ;
Abandonnez ſans réſiſtance
Un cœur qui n'eſt plus fait pour vous.

Je croyois me livrer à votre violence,
Et d'un ſang infidele aſſouvir ma fureur :
Une fatale reſſemblance,
L'éclat de ſa jeuneſſe, & ſa noble aſſurance,
M'ont fait connoître mon erreur.
Je n'ai pû ſans rougir ſoutenir ſa préſence.
Autant que pour ſa mort j'avois d'impatience,
Autant j'en ai pâli d'horreur ;

Et jamais l'amour ſur un cœur
Ne reprit ſitôt ſa puiſſance.

Tranſports de haine & de vengeance,
Cédez à des tranſports plus doux;
Abandonnez ſans réſiſtance
Un cœur qui n'eſt plus fait pour vous.

SCENE II.

NAUPLIUS, CIRCÉ.

NAUPLIUS.

LEs Dieux nous ont vengés : votre époux infidele
N'a pû ſoutenir mon effort.
Mes vaiſſeaux triomphans ſont rentrés dans le port,
Et j'ai cru vous devoir la premiere nouvelle
De ſa défaite & de ſa mort.

CIRCE'.

Ciel !

NAUPLIUS.

Je dois au vainqueur la main de la princeſſe;
Un roi ne doit point differer
A s'acquitter de ſa promeſſe.

Dans le temple prochain je vais tout préparer.
De vos divins regards, à qui tout doit ſe rendre,
Eclairez ce nœud ſolemnel,
Et nous verſerons ſur l'autel
Le ſang qui nous reſte à répandre.

SCENE III.

CIRCÉ.

QU'entens-je ! Ulyſſe eſt mort ! Un jeune audacieux
A plongé ſur le noir rivage
Celui qui n'a pas craint la rage
Des monſtres les plus furieux !
Héros dont la prudence égaloit le courage,
Et que mille vertus, mille exploits glorieux
Rendroient digne du rang des Dieux
S'il avoit été moins volage.

Ah ! ne refuſons pas à ſes mânes ſacrés
Le ſang dont ils ſont altérés.
Que ſon vainqueur expire au milieu des ſupplices ;
Que le peuple & le roi, ſes malheureux complices,
Soient également maſſacrés ;

Et que par tant d'horreurs, de ſang & de carnage,
Télémaque ſoit aſſuré
Qu'Ulyſſe après ſa mort, dans ſa vivante image,
Eſt mille fois plus adoré.

SCENE IV.

CIRCÉ, ERIPHILE.

ERIPHILE.

REine, je mets en vous mon unique eſpérance.
Sauvez-moi par votre puiſſance
D'un ſupplice pour moi plus cruel que la mort;
Confondez l'objet de ma haine,
Et ne permettez pas qu'une éternelle chaîne
Le rende maître de mon ſort.

CIRCE'.

Ne craignez point ſa violence;
Je partage l'horreur que vous avez pour lui.
On ne ſe flatte point d'une vaine eſpérance
Quand on implore mon appui.

ERIPHILE.

Cet excès de bontés me donne l'aſſurance

D'implorer le même ſecours
Pour un malheureux dont les jours
Sont ſoumis à votre puiſſance.

CIRCE'.

Hé ! de quel malheureux prenez-vous la défenſe ?

ERIPHILE.

Haïſſez-vous Ulyſſe avec tant de tranſport,
Qu'après qu'il a ceſſé de vivre,
Votre haine aux enfers veuille encor le pourſuivre
En livrant ſon fils à la mort ?

CIRCE'.

O ciel ! quel intérêt prenez-vous à ſon ſort ?

ERIPHILE.

J'ai garanti ſes jours des fureurs de Neptune,
Ma gloire eſt de pourſuivre un deſſein généreux ;
Et j'apprens de mon infortune
A plaindre tous les malheureux.

CIRCE'.

Une pitié ſi tendre
Me fait connoître votre cœur :
Ces concerts éclatans annoncent le vainqueur ;
Je vais ſonger à vous défendre.

SCENE V.

TÉLÉGONE, ERIPHILE,

Suite de Télégone, Troupe de Bergers.

TE'LE'GONE.

LA crainte de votre colere
A contraint juſqu'ici mon amour à ſe taire ;
Mais quand vos ennemis ſont tombés ſous mes coups,
J'eſtimerois peu cette gloire,
Si mes tendres ſoupirs ne voloient juſqu'à vous
Sur les aîles de la victoire.

Vous qui ſuivez ſes loix dans ces aimables lieux,
Célebrez ſa beauté charmante ;
Et par vos chants harmonieux,
Faites que ſon cœur ſe reſſente
Des feux qu'allument ſes beaux yeux.

CHŒUR.

Célebrons, &c.

On danſe.

ERIPHILE.

Invincible guerrier, votre gloire nouvelle
Vous rend digne du rang où le roi vous appelle :
Mais je répondrois mal à ce que je vous dois,
Si je vous expoſois aux maux que je prévois.
Quoique votre valeur ait dû faire connoître
Que vous ſortez du ſang ou des Dieux ou des rois,
Le peuple eſt jaloux de ſes loix ;
Et tant qu'il doutera du ſang qui vous fit naître,
Il périra plutôt cent fois,
Que de vous accepter pour maître.

TE'LE'GONE.

Inhumaine, je vois où tendent vos projets ;
Par ces feintes raiſons vous croyez me confondre :
Ah ! ſi de votre cœur vous voulez me répondre,
Je vous répons de vos ſujets.
Sans devoir leur ſuffrage au ſang qui me fit naître,
J'aime mieux leur offrir mille exploits glorieux,
Que ſi, pour m'en faire connoître,
Il falloit dans le ciel me chercher des ayeux.

Mais j'eſpere éclaircir un ſoupçon qui m'outrage.
Quand, pour vous mériter, je quittai ce rivage,

Vous n'aviez point pour moi cet excès de rigueur :
S'eſt-on ſervi de mon abſence
Pour s'emparer de votre cœur ?
Ah ! ſi je découvrois quel en eſt le vainqueur,
Je ne mourrois pas ſans vengeance.

ERIPHILE.

Quel peut être l'objet de ces tranſports jaloux ?

Mon cœur à l'amour inſenſible
Voudroit être en état de ſe donner à vous ;
Mais les noms de maître & d'époux
Me font une image terrible
De l'engagement le plus doux.

TE'LE'GONE & ERIPHILE.

Pourquoi prolonger une peine.
Dont vous pouvez finir le cours ?
Partagez une douce } chaîne
Briſez une fatale }
Qui fait le bonheur } de mes jours.
Qui fait le malheur }

ERIPHILE.

Ceſſez de faire agir l'autorité ſuprême
Pour me réduire au déſeſpoir,
Ou je vous avertis qu'il eſt en mon pouvoir

D'obtenir malgré vous, malgré le roi lui-même,
Ce que je veux bien vous devoir.

SCENE VI.

TÉLÉGONE.

AH! je n'en doute plus, ma disgrace est certaine.
Cherchons à pénétrer ce mystere odieux.
Mais quel trouble nouveau fait servir à ma peine
Tout ce qui vient frapper mes yeux
Depuis ma derniere victoire!
Une mourante voix crie au fond de mon cœur,
Et je me sens saisir d'horreur
Quand j'en rappelle la mémoire.

Ulysse à tous momens semble m'ouvrir son flanc.
O majesté des rois, dont je suis la victime,
Doit-on tant de respect à votre auguste rang,
Que dans un combat légitime
On ne verse point votre sang
Que les Dieux n'en fassent un crime?

Mais

Mais allons dans le temple où tout eſt préparé,
Parmi la publique allegreſſe
M'affranchir des remords dont je ſuis déchiré,
Et punir les mépris d'une ingrate princeſſe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le théâtre repréſente le Temple de l'Hymen.

SCENE PREMIERE.

TÉLÉMAQUE.

N'Entendrai-je partout retentir ce rivage
Que de la cauſe de mes pleurs ?
Et faut-il que mon bras, réduit à l'eſclavage,
Ne puiſſe venger ſes malheurs ?

Lorſque de mers en mers je vais chercher mon pere,
Ce héros en Ithaque a terminé ſon ſort ;
Je n'ai pû ſecourir une tête ſi chere,
Et je ne puis donner que des pleurs à ſa mort.
Favorable Pallas, ta profonde ſageſſe
Qui de tant de périls a ſauvé ma jeuneſſe,
M'abandonne donc aujourd'hui ?
Un cœur qui te préfere une indigne tendreſſe
Ne mérite plus ton appui.

N'entendrai-je partout retentir ce rivage
Que de la cauſe de mes pleurs ?
Et faut il que mon bras, réduit à l'eſclavage,
Ne puiſſe venger ſes malheurs ?

SCENE II.

TÉLÉMAQUE, ERIPHILE.

ERIPHILE.

PLus ſenſible que vous, au ſort qui vous menace,
J'ai tout fait préparer pour vous en garantir.
Ne me demandez point d'où me vient cette audace ;
Les momens ſont trop chers : hâtez-vous de partir.

TE'LE'MAQUE.

Quels que ſoient mes malheurs, j'aurois tort de m'en plaindre,
Puiſqu'ils m'ont attiré vos généreux ſecours :
Mais un départ honteux eſt pour moi plus à craindre
Que la fin de mes triſtes jours.
La mort qu'on me prépare eſt ſi digne d'envie,
Qu'elle eſt mon eſpoir le plus doux :

Trop heureux à vos yeux de quitter une vie
Que des maux plus cruels m'auroient bientôt ravie,
Si je la traînois loin de vous.

ERIPHILE.

Les Dieux joignent en vous l'éclat d'un diadême
Avec celui des plus beaux jours;
Faut-il que vous ſoyez ſi cruel à vous même,
Avec tant de ſujets d'en prolonger le cours?

TE'LE'MAQUE.

Votre hymen eſt le prix de la mort de mon pere;
Sans exciter votre colere
Je ne puis venger ſes malheurs:
Ne me réduiſez pas à cette violence;
Laiſſez couler mon ſang; il ne vaut pas les pleurs
Que vous couteroit ma vengeance.

ERIPHILE.

Quel hymen! Dieux cruels! qu'il m'inſpire d'horreur!
Depuis l'inſtant fatal que le ſort en fureur
A menacé vos jours d'une mort inhumaine,
Plus la pitié pour vous s'empara de mon cœur;
Et plus votre ennemi fut digne de ma haine.

TE'LE'MAQUE.

Quoi ! vous le haïſſez ? & toutefois, hélas !
Il ſera votre époux.

ERIPHILE.

Non, ne le croyez pas :
C'eſt en vain que le roi l'ordonne ;
Je ſaurai réſiſter à cette injuſte loi,
Ou je tournerai contre moi
La main qu'on veut que je lui donne.

TE'LE'MAQUE.

Ah ! ne préſumez pas que je vous abandonne
Dans le péril où je vous voi.
Si par un malheur que j'ignore,
Minerve en ma faveur refuſe de s'armer,
Tout captif que je ſuis, je puis compter encore
Sur un Dieu plus puiſſant que je n'oſe nommer :
J'arracherai le fer de la main du grand prêtre ;
De vos maux & des miens j'immolerai l'auteur ;
Et par un beau trépas, je vous ferai connoître
A qui vous deviez votre cœur.

SCENE III.

NAUPLIUS, ERIPHILE, TÉLÉGONE, CHŒUR *de peuples & de prêtres de l'hymen.*

NAUPLIUS.

PEuples, voici le roi que l'hymen de ma fille
Deſtine à régner après moi :
Qui des crimes d'Ulyſſe a vengé ma famille,
Eſt digne d'être votre roi.

Par des chants de réjouiſſance,
Célebrez des nœuds éclatans,
Qui ſont formés en même tems
Par l'amour & par la vengeance.

CHŒUR.

Par des chants de réjouiſſance,
Célebrons, &c.

On danſe.

LE GRAND-PRESTRE.

Amenez la victime : & vous, amans fideles,
Il eſt tems de vous rendre heureux.

Dieu d'hymen, exauce nos vœux;
Forme, pour les unir, tes chaînes les plus belles;
Tes fêtes les plus ſolemnelles
N'ont jamais vu couler de plus illuſtre ſang:
Une victime de ce rang
Doit attirer ſur eux des faveurs éternelles.

Mais quelle épaiſſe nuit enveloppe ces lieux?
L'autel eſt englouti dans le ſein de la terre!
Non, jamais tant d'horreurs, tant d'éclats de tonnerre
N'ont marqué le courroux des Dieux.

CHŒUR.

Dieux terribles! Dieux immortels!
Nos cris, pour vous fléchir, ſeront-ils inutiles?
Où trouverons-nous des aſyles,
Si vous détruiſez vos autels?

SCENE IV.

CIRCÉ, *& les mêmes Acteurs de la ſcene précédente.*

NAUPLIUS.

APprochez, grande reine, & par votre préſence,
Faites ceſſer l'horreur qui regne dans ces lieux.

CIRCE'.

Eſt-ce à vous de donner aux Dieux
Un ſang promis à ma vengeance ?
C'eſt à moi ſeule à diſpoſer
De cet auguſte ſang que vous oſiez répandre ;
Et les Dieux irrités ne peuvent s'appaiſer
Que par celui de votre gendre.

NAUPLIUS.

De Télégone ! ô ciel !

ERIPHILE.

Dieux ! que viens-je d'entendre !

TE'LE'GONE.

Eſt-ce à vous d'expliquer les volontés des Dieux,
Et de leur choiſir des victimes ?

CIRCE'.

CIRCE'.

C'eſt à moi de venger les crimes,
Et punir les audacieux.

Terribles vengeurs des outrages,
Volez, démons, volez, paroiſſez dans les airs;
Enlevez ce mortel; portez-le dans mes fers;
Et par d'effroyables ravages,
Signalez en ces lieux le pouvoir des enfers.

Les démons enlevent Télégone, & brûlent une partie du temple.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

Le théâtre représente une caverne.

SCENE PREMIERE.

CIRCÉ, TÉLÉMAQUE.

CIRCÉ.

Vous voyez les effets de mon pouvoir ſuprême ;
Dans ces lieux écartés ils ont conduit vos pas :
Je ferai plus encor. Juſques dans vos états
Je veux vous ramener moi-même ;
J'y rendrai vos jours pleins d'appas.
Mais avant de quitter ces criminels rivages,
Je veux vous faire voir par combien de ravages
Je ſai punir les attentats.

TÉLÉMAQUE.

Ah ! laiſſez-moi le ſoin de venger mon outrage.
Le vainqueur de mon pere eſt digne du trépas ;

Mais de ma ſeule main il doit être l'ouvrage ;
Et ſon ſang ne me venge pas,
S'il n'eſt verſé par mon courage.

CIRCE'.

Dois-je au prix de mille frayeurs,
Vous acheter une victoire ?
J'aime mieux vous voir moins de gloire,
Et ne verſer pas tant de pleurs.

TE'LE'MAQUE.

Reine, épargnez du moins la princeſſe & ſon pere,
Ou pour les ſecourir je braverai la mort.

CIRCE'.

Je voi par ce ſoudain tranſport,
Que la princeſſe a ſu vous plaire.
Il ne tiendra qu'à vous qu'elle ne me ſoit chere;
Vous êtes maître de ſon ſort.

TE'LE'MAQUE.

Ah ! pour tant de bontés, que ne puis-je moi-même....

CIRCE'.

Je veux les épuiſer pour vous ;
Je veux de votre ſort rendre les Dieux jaloux:
Mais je hais les ingrats autant que je vous aime.

De l'état de mon cœur il faut vous informer.
Fils d'Ulyſſe, avec vous je ne ſaurois plus feindre.
Mes bontés, mes bienfaits doivent me faire aimer ;
Mon pouvoir doit me faire craindre.
Entre ces deux partis c'eſt à vous de choiſir ;
Vous pouvez ou ſauver, ou perdre la princeſſe.
Allez y penſer à loiſir :
Avec ce criminel il eſt tems qu'on me laiſſe.

SCENE II.

CIRCÉ, TÉLÉGONE.

CIRCÉ.

Approche, malheureux, dont l'orgueil inſenſé
A cru réſiſter à Circé ;
Vien, par une vengeance auſſi juſte que prompte,
Expier la mort d'un grand roi
Qui ne méritoit pas la honte
D'avoir un vainqueur tel que toi.

TÉLÉGONE.

A ma ſeule valeur je dois cette victoire.
Plus il étoit couvert de gloire,

Plus l'ardeur de le vaincre excitoit mes efforts.
Cependant, ſans changer de face,
Je ne pus voir tomber ce héros chez les morts:
Et loin que mon ſupplice étonne mon audace,
Je le reçois comme une grace
Qui m'affranchit de mes remords.

CIRCE'.

Son courage m'étonne, & ſon malheur me touche.
Je croyois que l'amour pouvoit ſeul m'attendrir.
L'ordre de le faire périr
N'oſe s'échapper de ma bouche.

Quel es-tu, malheureux? de quel ſang es-tu né?

TE'LE'GONE.

Je n'ai pû percer ce nuage:
Et ce n'eſt qu'à mon bras, conduit par mon courage,
Que je dois les lauriers dont je ſuis couronné.

CIRCE'.

Ce n'eſt donc point ici le lieu de ta naiſſance?

TE'LE'GONE.

Mon berceau par les flots fut porté dans ces lieux;
Le roi, touché de mon enfance,
Me reçut dans ſes bras comme un préſent des Dieux.

CIRCE'.

Di-moi depuis quel tems de la faveur céleſte
Tu reçus ce rare ſecours.

TE'LE'GONE.

Vingt ans, depuis ce jour funeſte,
Ont à peine achevé leur cours.

CIRCE'.

Juſte ciel ! tout mon ſang ſe glace dans mes veines.
Que tous mes ſens ſont interdits !
Plus je l'entens parler..... De ce que tu me dis
As-tu quelques preuves certaines ?

TE'L'EGONE.

Mon berceau, dont l'éclat éblouiſſoit les yeux ;
Quelqu'ornement joint à ce gage ;
Enſemble, cet anneau....

CIRCE'.

Que vois-je ! ô juſtes Dieux !
Je n'en veux pas voir davantage.
Trop déteſtable fruit d'un malheureux amour,
Que je plains votre erreur extrême !
Vous avez immolé vous même
Celui qui vous donna le jour.

TE'LE'GONE.

Quoi ! je ſuis fils d'Ulyſſe ! ô diſgrace mortelle !
J'ai plongé ce héros dans la nuit éternelle !
De ſon ſang par ma mort faites ceſſer les cris.

CIRCE'.

Hé ! ſur qui le venger ? ſur mon ſang, ſur mon fils ?

TE'LE'GONE.

Moi, votre fils !

CIRCE'.

C'eſt vous dont ma douleur profonde
Abandonna la vie à la fureur de l'onde,
Quand la fuite d'Ulyſſe eut trompé mon eſpoir.
J'ai cherché la mort d'un perfide ;
Mais à l'horreur d'un parricide
Je ne voulois point la devoir.

TE'LE'GONE.

Où ſuis-je ! O ciel ! je ſens que ma raiſon s'égare.
Mon forfait épouvante & la terre & les cieux.
Le ſoleil indigné ſe refuſe à mes yeux.
Où ſera le climat barbare
Qui voudra me permettre ou ſes feux ou ſes eaux ?
Je voi les fieres Eumenides,
Contre mes fureurs parricides,

Exciter leurs ſerpens, allumer leurs flambeaux.
Quels reproches ſanglans, quels cris viens-je d'entendre ?
Contre tant d'ennemis je ne puis me défendre,
Ni réſiſter à tant de maux.

[*Il tombe évanoui.*]

CIRCE'.

Eſprits, dont les divins accords
Charment les douleurs les plus vives,
Venez, accourez ſur ces rives ;
En faveur de mon fils redoublez vos efforts.

SCENE III.

CIRCÉ, TÉLÉGONE *évanoui*, CHŒUR *de Fées.*

LE CHŒUR.

DEs cœurs à jamais
Calmons les allarmes,
Rendons-leur les charmes
D'une douce paix.

Le pouvoir ſuprême
D'affoiblir les coups

Du ſort en courroux,
Et de l'Amour même,
N'eſt donné qu'à nous.

Une troupe d'Amours vient ſe mêler aux danſes des Fées, dont les cérémonies magiques ſont interrompues par un bruit de guerre.

CHŒUR *derriere le théâtre.*

Courons, courons tout entreprendre
Pour venger nos rois & nos Dieux.

SCENE IV.

CIRCÉ, UNE NYMPHE *de ſa ſuite, & les mêmes Acteurs de la ſcene précédente.*

LA NYMPHE.

REine, ſongez à vous défendre.
Suivi d'un peuple furieux,
Le roi s'avance vers ces lieux
Pour vous redemander ſa victime & ſon gendre.

CIRCE'.

Allons confondre ſes deſſeins,
Et repouſſer ſa violence.

Vous, veillez ſur mon fils que je laiſſe en vos mains.
Vous, démons, hâtez-vous de prendre ma défenſe ;
Et que le ſang du roi ſur ſon trône verſé,
Y laiſſe d'éternelles marques
De la foibleſſe des monarques
Contre le pouvoir de Circé.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

Le théâtre repréſente les ruines d'un palais embraſé, où l'on voit des colonnes & des ſtatues briſées.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE.

QUels ſpectacles affreux pour mes triſtes regards !
Parmi des flammes devorantes,
Je n'entens que des voix mourantes.
Je voi des flots de ſang couler de toutes parts.
Mon pere ne vit plus. Le malheur de ſes armes
Dans la profonde mer l'a fait précipiter.
Malheureuſe ! & je vis ; & malgré tant d'allarmes,
Un mouvement jaloux qui me vient agiter,
Redouble mes tourmens, & partage mes larmes.

SCENE II.

TÉLÉMAQUE, ERIPHILE.

TE'LE'MAQUE.

JUgez de ma douleur mortelle,
Par l'ordre impitoyable où je me vois forcé.
Votre amant reconnu pour le fils de Circé,
Veut montrer qu'il eſt digne d'elle;
Et je ſuis menacé du ſpectacle inhumain
De voir vos yeux couverts d'une nuit éternelle,
Si je ne vous diſpoſe à lui donner la main.

ERIPHILE.

Je n'ai pû l'accepter quand ſon bras intrépide
L'élevoit au deſſus des plus fameux guerriers;
M'unirai-je à ſon ſort, lorſque tous ſes lauriers
Sont flétris par un parricide?

TE'LE'MAQUE.

Pour tout autre que lui, ce coup infortuné
Seroit une illuſtre victoire;
Et ſans le ſang dont il eſt né,
Ce qui fait ſon forfait, feroit toute ſa gloire.

ERIPHILE.

Eſt-ce à vous d'excuſer ce qu'un juſte courroux
Vous feroit punir dans un autre ?
On ſait de quelle ardeur Circé brûle pour vous.
Vous voulez que ſon fils devienne mon époux,
Et que par mon hymen j'autoriſe le vôtre.

TE'LE'MAQUE.

Dieux ! que m'oſez vous dire, & qu'eſt-ce que j'entens ?

ERIPHILE.

Ah ! vous deviez du moins balancer plus longtems
A prendre de nouvelles chaînes ;
L'attente de quelques inſtans
Me pouvoit épargner des peines
Plus terribles pour moi que la mort que j'attens.

TE'LE'MAQUE.

Si je n'ai point encor d'une reine en furie
Bravé le barbare pouvoir,
Le ſoin de votre vie
A retenu mon déſeſpoir ;
Mais puiſque vos ſoupçons .... Je la vois qui s'approche,
Et vos yeux vont ſe deſſiller ;
Vous verrez ſi mon cœur mérite le reproche
Dont vous venez de m'accabler.

SCENE III.

CIRCÉ, TÉLÉMAQUE, ERIPHILE.

TE'LE'MAQUE.

REine, ne croyez pas que je puiſſe moi-même
Travailler, par votre ordre, au bonheur d'un rival.
Non, non; tout l'empire infernal
Ne ſauroit me réduire à cet effort extrême.
Levez-lui par ma mort un obſtacle fatal;
Il ne peut qu'à ce prix obtenir ce qu'il aime.

ERIPHILE.

Ah! pour l'unir à vous par un nœud ſolemnel,
Reine, prenez-moi pour victime:
Quand vous ferez ceſſer la cauſe de ſon crime,
Il ne ſera plus criminel.

TE'LE'MAQUE & ERIPHILE.

Epargnez l'objet qui m'enflâme;
Eſſayez, par ma mort, de remplir votre eſpoir:
On efface aiſément d'une ame,
Ce que l'on ne doit plus revoir.

CIRCE'.

Ah ! je contenterai votre amour & ma haine,
Puiſqu'on oſe la mépriſer ;
Je vais unir vos cœurs d'une ſi forte chaîne,
Qu'on ne pourra plus la briſer.

SCENE IV.

CIRCÉ, TÉLÉGONE, TÉLÉMAQUE, ERIPHILE.

CIRCE'.

VEnez ordonner la vengeance
Qu'exigent nos feux outragés.
Les maux ſont moins grands qu'on ne penſe
Quand ils peuvent être vengés.

TE'LE'GONE.

Prêt à porter mes pas ſur l'infernale rive,
Vos ſoins m'ont conſervé le jour ;
Mais ſi vous voulez que je vive,
J'exige encor de vous une preuve d'amour.

CIRCE'.

A mon amour pour vous il n'eſt rien d'impoſſible ;

Et ſi je puis vous rendre heureux,
Je veux bien par le fleuve, aux Dieux mêmes terrible,
Vous aſſurer, mon fils, le ſuccès de vos vœux.

TE'LE'GONE.

Après cette ſainte promeſſe,
Je n'ai plus rien à deſirer.
Soyez heureux, mon frere, épouſez la princeſſe:
J'ai cauſé vos malheurs, je veux les réparer.

CIRCE', TE'LE'MAQUE, & ERIPHILE.

Par cet effort ſur votre ame,
Vous ſurpaſſez tous les vainqueurs.
Quel triomphe eſt plus beau que celui d'une flâme
Qui triomphe de tous les cœurs?

CIRCE'.

A ſeconder mon fils ſon exemple m'engage.
Venez, eſprits ſoumis à mes commandemens;
Effacez pour jamais ces marques de ma rage,
Et rendez à ces lieux leurs premiers ornemens.

Le théâtre change, & repréſente une place entourée de magnifiques palais.

CIRCE',

CIRCE' & TE'LE'GONE.

Pour achever notre victoire,
Hâtons-nous de partir;
Nous pourrions en ternir la gloire
Par quelqu'indigne repentir.

CIRCE'.

Ce char répond à notre envie:
De ce climat, fatal au repos de ma vie,
Je ne puis trop tôt m'éloigner.
Allons, mon fils, venez prendre mon diadême;
Quand on peut regner sur soi-même,
On eſt trop digne de regner.

SCENE DERNIERE.

CIRCÉ, TÉLÉGONE, TÉLÉMAQUE, ERIPHILE, CHŒUR *de peuples.*

CIRCE' *dans ſon char.*

PEuples, de votre roine pleurez plus la perte;
Les honneurs immortels ſont le prix de ſa mort.
De Glaucus & de Mélicerte,
Dans la cour de ſon pere il partage le ſort.

Vivez déſormais ſans allarmes ;
Chantez, célebrez ce grand jour
Par des concerts & des jeux pleins de charmes.
Il eſt beau de vaincre l'Amour ;
Mais il eſt doux de lui rendre les armes.

CHŒUR.

Chantons, célebrons ce grand jour
Par des concerts & des jeux pleins de charmes.
Il eſt beau de vaincre l'Amour ;
Mais il eſt doux de lui rendre les armes.

FIN.

LE CRIME PUNI,

TRAGEDIE.

LYRICKÉ BÁSNĚ

PROLOGUE.

Le théâtre repréſente les préparatifs d'un grand ſpectacle.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE.

DOux plaiſirs, jeux charmans qui marchez ſur mes pas,
Venez prendre part à ma peine.
Le maître de ces lieux dédaigne les appas
Que vous étalez ſur la ſcene.
En vain, pour mériter ſes auguſtes regards,
J'épuiſe le ſecours des arts;
Mes ſoins ſont ſuperflus, mon eſperance eſt vaine;
Et je ne ſaurois voir, ſans honte & ſans courroux,
Qu'entre Thalie & Melpomene
Il partage un bonheur qui n'eſt pas fait pour nous.

Redoublons la magnificence
De nos ſpectacles les plus beaux ;
Inventons des plaiſirs nouveaux
Qui ſoient dignes de ſa préſence.

CHŒUR.

Redoublons la magnificence
De nos ſpectacles les plus beaux ;
Inventons des plaiſirs nouveaux
Qui ſoient dignes de ſa préſence.

On danſe.

L'ACADEMIE.

De ces nouveaux concerts l'éclatante harmonie,
De cet empire heureux m'annoncent le Génie.

LE GENIE DE LA FRANCE.

Ne croi pas éblouir par des fêtes pompeuſes
Le héros que tu veux charmer ;
Son cœur trop généreux ne peut s'accoutumer
A tes maximes dangereuſes.
Il n'aime point à voir un héros, abattu
Sous le joug honteux qui l'accable,
Ravaler autant la vertu
Que tes ſœurs la rendent aimable.

L'ACADEMIE.

S'il faut lui préſenter de plus nobles objets ;
Je veux lui faire voir l'image des forfaits

Dont ſon bras doit purger la terre.
L'Eſpagne & l'Italie ont inſtruit les mortels,
En donnant ſur la ſcene aux fameux criminels
Un exemple éclatant du pouvoir du tonnerre;
Je veux, dans l'art de plaire & d'inſtruire les cœurs,
Faire voir mon double avantage;
Et qu'à tenter le même ouvrage,
Je n'en céde point à mes ſœurs.

LE GENIE.

Ah! muſe, ſi tu veux que je te favoriſe,
Pourſui ce deſſein glorieux,
Et je te ferai voir qu'une noble entrepriſe
Mérite le ſecours des cieux.

L'ACADEMIE & LE GENIE.

Uniſſons nos efforts, tout nous ſera facile.
Pour plaire au digne objet de notre empreſſement,
Ne lui montrons rien de charmant,
Qui ne ſoit joint avec l'utile.

CHŒUR.

Uniſſons nos efforts pour plaire à ſes deſirs.
Fuyez, dangereuſe tendreſſe;
Que la vertu, que la ſageſſe
Soient l'ame de tous nos plaiſirs.

L'ACADEMIE.

Porte ailleurs, enfant de Vénus,
Tes entrepriſes téméraires;
Nos jeux, où tu ne regnes plus,
Vont ſuivre des loix plus ſéveres.

Tu n'as que trop ſéduit de cœurs
Par l'éclat trompeur de tes charmes;
Il eſt tems qu'à tes traits vainqueurs
J'oppoſe de plus fortes armes.

CHŒUR *de Nymphes.*

Porte ailleurs, enfant de Vénus,
Tes entrepriſes téméraires.

LE GRAND CHŒUR.

Nos jeux, où tu ne regnes plus,
Vont ſuivre des loix plus ſéveres.

CHŒUR *de Nymphes.*

Souvien-toi qu'autrefois nos mains
Ont brûlé tes traits inhumains,
Et coupé tes aîles légeres.

CHŒUR.

Porte ailleurs, enfant de Vénus,
Tes entrepriſes téméraires;
Nos jeux, où tu ne regnes plus,
Vont ſuivre des loix plus ſéveres.

LE GENIE & L'ACADEMIE.

Plus on voit triompher les crimes,
Plus les revers ſont éclatans :
La foudre ne dort quelque tems
Que pour mieux frapper ſes victimes.

CHŒUR.

Plus on voit triompher les crimes,
Plus les revers ſont éclatans :
La foudre ne dort quelque tems
Que pour mieux frapper ſes victimes.

Fin du Prologue.

Acteurs de la Tragédie.

RODERIC, le dernier de la race des Gots qui ont regné dans les Eſpagnes.

L'INFANTE, fille du Roi.

D. JUAN, Grand d'Eſpagne.

ISABELLE, femme de D. Juan.

TROUPE de Courtiſans.

CHŒUR de peuples d'Eſpagne.

D. CARLOS, ami de D. Juan.

FLORINDE, fille du Comte Julien.

LE COMMANDEUR D. PEDRE, gouverneur de Gibraltar.

TROUPE de Matelots.

ENNARAMITA, reine de Fès.

ZAÏRE, bergere.

TROUPE de Bergers & de Bergeres.

LE COMTE JULIEN.

ALMANZOR, favori du Comte Julien.

CHŒUR de peuples d'Afrique.

D. GARCIE.

ELVIRE, fille de D. Garcie.

TROUPE de Muſiciens & de Danſeurs.

LE CRIME PUNI;

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre repréſente une ſalle du palais, magnifiquement ornée pour la fête qui doit préceder les nôces de D. Juan & de l'Infante.

SCENE PREMIERE.

L'INFANTE.

SACRÉS flambeaux, qui dans ce jour
Devez éclairer ma victoire,
L'hymen, pour mon malheur plutôt que pour ma gloire,
Vous a-t-il allumés ſans l'aveu de l'Amour?

De l'hymen d'un ſujet j'ai préféré les charmes
Aux trônes les plus éclatans ;
Mais tous les récits que j'entens
Excitent dans mon cœur de mortelles allarmes.
Il n'eſt pas moins connu par ſes feux inconſtans,
Que par les ſuccès de ſes armes.

Sacrés flambeaux, qui dans ce jour
Devez éclairer ma victoire,
L'hymen, pour mon malheur plutôt que pour ma gloire,
Vous a-t-il allumés ſans l'aveu de l'Amour ?

SCENE II.

D. JUAN, L'INFANTE.

D. JUAN.

ME fuyez-vous, belle princeſſe,
Quand l'hymen va combler mes vœux ?
Craignez-vous le moment heureux
Qui doit couronner ma tendreſſe ?
Ah ! lorſqu'à des nœuds ſi charmans
Vous m'avez permis de prétendre,
Vous repentez-vous de me rendre
Le plus fortuné des amans ?

L'INFANTE.

Je ne puis vous cacher mes ſecrettes allarmes.
Vous ne m'avez offert des vœux
Qu'après que mille objets vous ont coûté des larmes ;
Mais vous ont-ils rendu les armes,
Vous avez cherché d'autres nœuds.
Mes yeux, vous avez moins de charmes,
Aurez-vous un ſort plus heureux ?

D. JUAN.

Parmi tant de beautés, pour qui mon cœur volage
A cru ſentir des feux dont il ne brûloit pas,
Je n'ai trouvé que vos appas
Dignes de fixer mon hommage.
L'amour, dont je reſſens les coups,
M'a forgé par dégrés une chaîne éternelle,
Et n'a conduit mon cœur de plus belle en plus belle,
Que pour l'élever juſqu'à vous.

L'INFANTE.

Il n'eſt point d'amant qui ne jure
Qu'il n'éteindra jamais ſes feux,
Et qui, pour devenir heureux,
Ne riſque aiſément un parjure.
Mais ſur cet eſpoir dangereux,

Malheureux un cœur qui s'engage ;
Jamais les ſermens amoureux
N'ont empêché d'être volage.

L'INFANTE & D. JUAN.

Que l'amour auroit de douceurs,
Si l'on craignoit moins quand on aime !
Mais la crainte entre dans les cœurs
Preſque auſſitôt que l'amour même.

SCENE III.

LE ROI, L'INFANTE, D. JUAN.

D. JUAN.

SEigneur, ſans votre appui, ma foi ni ma tendreſſe
Ne peuvent rien ſur la princeſſe ;
De ſon cœur vainement je veux calmer l'effroi.

LE ROI.

Je ſerois encor plus timide
Si j'en croyois les bruits qui viennent juſqu'à moi.
On veut qu'un autre hymen engageant votre foi,

Ne laiſſe offrir en vous que la main d'un perfide
A la fille de votre roi.

D. JUAN.

Ah ! j'atteſte le ciel que de cette impoſture
Dans mille flots de ſang je laverois l'injure,
Si j'en connoiſſois les auteurs.

LE ROI.

Vous vous êtes acquis, par plus d'une victoire,
Le droit de bannir mes frayeurs
Contre une lâcheté qui dément votre gloire.
Depuis long tems, de mes états
Les cruels Africains méditent la conquête ;
C'eſt à vous de porter dans leurs brûlans climats
Les maux que leur fureur m'apprête.
Lorſque mes combattans vous verront à leur tête,
Sous un chef tel que vous, que ne feront-ils pas ?

Venez, peuples, venez par des chants d'allegreſſe
Célebrer des nœuds pleins d'attraits :
Les peines, les plaiſirs, la joie & la triſteſſe,
Doivent ſe partager ſans ceſſe
Entre les rois & les ſujets.

SCENE IV.

LE ROI, L'INFANTE, D. JUAN, *Troupe de Courtiſans*, CHŒUR *de Peuples.*

CHŒUR.

CElebrons des nœuds pleins d'attraits;
Qu'aux vœux de notre roi notre zèle réponde.
Le bonheur des maîtres du monde
Doit faire celui des ſujets.

SCENE V.

LE ROI, L'INFANTE, D. JUAN, ISABELLE, CHŒUR *de Peuples.*

ISABELLE *au roi.*

VOus qui protegez l'innocence,
Pere de vos ſujets, monarque généreux,

Ne vous offenſez pas de mes cris douloureux
Dans un jour de réjouiſſance :
Je viens implorer l'aſſurance
Que vous devez aux malheureux.

D. JUAN *à part.*

Iſabelle en ces lieux ! ô fatale préſence !

LE ROI *à Iſabelle.*

Qui demande juſtice a droit de l'obtenir.
Quels ſont vos ennemis ? quel crime ai-je à punir ?
Contre qui voulez-vous qu'éclate ma puiſſance ?

ISABELLE.

Contre un perfide époux qui veut m'abandonner ;
Et qui, ſans reſpecter les droits du diadême,
Oſe outrager ici la princeſſe, & vous-même,
Par l'offre d'une main qui n'eſt plus à donner.

LE ROI.

Ah ! quelle trahiſon !

L'INFANTE.

O déſeſpoir extrême !

D. JUAN *à Iſabelle.*

Croyez-vous abuſer un roi
Par une plainte imaginaire ?

Faut-il que le don de ma foi
Confirme un eſpoir téméraire
Que vous avez pris malgré moi ?

ISABELLE *au roi.*

Seigneur, ne ſouffrez pas que par cet artifice
Il échappe à votre juſtice :
Ce malheureux hymen n'eſt que trop avéré,
Ma plainte autoriſée, & ſon crime aſſuré.
Je vous laiſſe le ſoin de punir une offenſe
Dont l'affront rejaillit ſur vous :
Et ſi je perds toute eſpérance,
Perfide, ne croi pas que l'amour en courroux
Me laiſſe mourir ſans vengeance.

LE ROI.

Es-tu digne de vivre, après ce que je voi ?
Fui, perfide ; fui, téméraire ;
Et que l'aſtre qui nous éclaire
Ne te retrouve pas dans la cour de ton roi.

SCENE VI.

D. JUAN.

TRanſports de vengeance & de rage,
Je ne ſuis plus que votre loi.
Eſt-ce à toi de punir, impitoyable roi,
Les excès où l'amour porte un jeune courage ?
Toi que dans le penchant de l'âge
Il tyranniſe autant que moi ?
Tranſports de vengeance & de rage,
Je ne ſuis plus que votre loi.

Loin des yeux de ta cour, je ſai ſur quel rivage
Ton cœur furieux & jaloux
Retient un jeune objet dans un dur eſclavage :
Ah ! je vais t'y porter des coups
Dignes de venger mon outrage.
Tranſports de vengeance & de rage,
Mon cœur déſeſperé n'écoute plus que vous.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre repréſente le port de Gibraltar.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, D. CARLOS.

D. JUAN.

HÉ bien ! du vieil argus qui commande en ces lieux,
Tromperons-nous la vigilance ?
De la jeune beauté qu'il cache à tous les yeux,
M'accordera-t-il la préſence ?

D. CARLOS.

Prévenu par mes ſoins que de ſon alliance
Le roi vient de vous honorer,
Il n'eſt aucune déférence
Que vous n'en puiſſiez eſperer.

D. JUAN.

Mais n'a-t-il point de défiance
Des jeux que je fais prépaier ?

D. CARLOS.

Sur les ſoins d'un ami prenez plus d'aſſurance.
Il croit que dans ces lieux vous devancez le roi
Pour diſpoſer Florinde à lui donner ſa foi.

Par les périls où je m'engage,
Je veux vous montrer en ce jour
Que l'on doit compter davantage
Sur l'amitié que ſur l'amour.

Mais où conduirons-nous une beauté ſi rare,
Quand nous l'aurons entre nos mains ?

D. JUAN.

Tu vois que des bords Africains,
Un foible trajet nous ſépare;
C'eſt là que nos amours contens
Pourront braver dans peu de tems
La pourſuite d'un roi barbare.

D. CARLOS.

La princeſſe ſur vous n'a donc plus de pouvoir ?

D. JUAN.

Mon cœur ennemi de l'abſence,

A ceſſé d'être en ſa puiſſance
Dès qu'il a ceſſé de la voir.

L'Amour avec des traits de flâme
Ne ceſſe point de me bleſſer.
Dès qu'un objet ſort de mon ame,
Un autre vient le remplacer.

D. CARLOS.

Dans cet aimable précipice
J'aimerois à ſuivre vos pas,
Si le ciel ne nous donnoit pas
Des exemples de ſa juſtice.

D. JUAN & D. CARLOS.

Il faut donner à ſes deſirs
Le tems de l'aimable jeuneſſe;
Celui de quitter les plaiſirs
Ne vient qu'avec trop de viteſſe.

D. JUAN.

Florinde vient à nous. Fai donner le ſignal
Quand il faudra quitter ce rivage fatal.

SCENE II.

D. JUAN, FLORINDE.

FLORINDE.

VEnez-vous augmenter mes peines
De la part du tyran qui fait couler mes pleurs ?
Et pour quelques momens n'a-t-on briſé mes chaînes
Que pour me préparer à de plus grands malheurs ?
Après le déſeſpoir où m'a réduit ſa flâme,
Quand il m'éleveroit au faîte des grandeurs,
Rien n'effaceroit de mon ame
Le ſouvenir de ſes fureurs.

D. JUAN.

J'abhorre autant que vous l'auteur de vos allarmes.
C'eſt pour briſer des fers indignes de vos charmes,
Que de vos ſurveillans je trompe ici les yeux :
Et ſes jeux où je vous engage,
Sont les ſecours heureux que je mets en uſage
Pour vous éloigner de ces lieux.

FLORINDE.

Seigneur, que faut-il que je penſe,
Et de ce que j'entens, & de ce que je voi?
Eſt-ce à l'auteur de ma naiſſance
Que je dois les bontés que vous avez pour moi?

D. JUAN.

On ne ſait en quels lieux ce déplorable Comte
Eſt allé pleurer votre honte.
Mais j'ai la même ardeur de combattre pour vous;
Laiſſez-moi le plaiſir de venger votre injure,
Et ſouffrez que l'amour, au lieu de la nature,
Répare vos malheurs par la main d'un époux.

FLORINDE.

En ſortant d'un péril, dois-je entrer dans un autre?

D. JUAN.

L'amour qui veut unir ma vengeance à la vôtre,
Pour toucher votre cœur, n'a-t-il rien d'aſſez doux?

FLORINDE.

Perdez le tyran qui m'offenſe,
Vous ferez naître dans mon cœur
Des ſentimens plus doux que ceux de la vengeance.

Perdez

Perdez le tyran qui m'offenſe,
Vous ferez ſuccéder à ma juſte fureur
L'eſtime & la reconnoiſſance
Qu'on doit avoir pour un vengeur.

D. JUAN & FLORINDE.

Le même tyran nous outrage,
Uniſſons-nous pour l'opprimer.
Amour, acheve de former
Des nœuds commencés par la rage.
Voyons qui de nous deux aura mieux l'avantage
De ſe venger & de s'aimer.

CHŒUR *derriere le théâtre.*

Embarquons-nous malgré l'orage,
Sous la conduite des plaiſirs.

D. JUAN.

Pour commencer les jeux on vient ſur ce rivage ;
Ils finiront bientôt au gré de nos deſirs.

SCENE III.

D. JUAN, FLORINDE,

Troupe de Matelots.

CHŒUR.

EMbarquons-nous malgré l'orage,
Sous la conduite des plaiſirs.
Quand notre eſpoir feroit naufrage,
Le vent de nos tendres ſoupirs
Nous porteroit ſur le rivage
Mieux que le ſouffle des zéphirs.
Embarquons-nous malgré l'orage,
Sous la conduite des plaiſirs.

SCENE IV.

LE COMMANDEUR, D. JUAN, FLORINDE, D. CARLOS, *Suite du Commandeur, Suite de D. Juan.*

D. CARLOS.

MOntez ſur ce vaiſſeau : que rien ne vous arrête.

LE COMMANDEUR.

Arrêtez, Dom Juan. Vous, Florinde, rentrez.

FLORINDE.

Ciel !

D. JUAN.

Pourquoi l'empêcher de voir finir la fête ?

LE COMMANDEUR.

Non, non ; vos attentats ne ſont plus ignorés.
Vous avez outragé le plus grand roi du monde,
Dans ſon ſang & dans ſes amours ;

D'un rebelle ſujet il veut que je réponde.
Rendez-moi votre épée, ou tremblez pour vos jours.

D. JUAN.

Mon épée ! Ah ! plutôt je ceſſerai de vivre.

LE COMMANDEUR.

Soldats, exécutez l'ordre de votre roi.

D. JUAN *à ſa ſuite.*

Amis, vous n'avez qu'à me ſuivre
Pour vous montrer dignes de moi.

CHŒUR *derriere le théâtre.*

Que cet ennemi de nos loix
Soit l'objet de notre vengeance ;
Nous avons tous part à l'offenſe
Qu'il a faite au ſang de nos rois.

SCENE V.

D. JUAN, D. CARLOS,

Suite de D. Juan.

D. JUAN.

ALlons, amis, quittons ce dangereux rivage,
Où tout un peuple plein de rage,
Bientôt du Commandeur viendroit venger la mort.
Partons.

D. CARLOS.

Des aquilons l'impétueux effort
Menace ce vaiſſeau d'un aſſuré naufrage.

D. JUAN.

N'importe, éloignons-nous de ce funeſte bord.
Pour nous, en ce moment, le plus cruel orage
Eſt moins à craindre que ce port.

D. CARLOS.

Malheureux Dom Juan, quel eſt ton triſte ſort!

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le théâtre repréſente un hameau ſur la côte d'Afrique.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, D. CARLOS.

D. CARLOS.

N'En doutez point, Seigneur, ce naufrage funeſte
Eſt l'effet du courroux céleſte.
Voyez comme ſur nous ſon bras appeſanti
Veut nous donner le tems de réparer nos crimes,
Lorſqu'il nous tire ſeuls de ces vaſtes abîmes,
Où tout le reſte eſt englouti.

D. JUAN.

A tes raiſons, ami, je commence à me rendre.

Amour, ne croi plus me ſurprendre,
Mes yeux ſe ſont enfin ouverts :
Tu ne fais gémir dans tes fers
Que ceux qui n'oſent ſe défendre.

D. JUAN & D. CARLOS.

Il faut commencer en ce jour
A braver ſes traits & ſes flâmes.
C'eſt la foibleſſe de nos ames
Qui fait le pouvoir de l'Amour.

D. JUAN.

O ciel ! quelle beauté charmante
Dans ces ſauvages lieux porte vers nous ſes pas !

D. CARLOS.

Etouffez par la fuite une flamme naiſſante.

D. JUAN.

Je ne vis jamais tant d'appas.

D. CARLOS.

Eſt-ce ainſi qu'un grand cœur....

D. JUAN.

Voi le long du rivage
Si de nos compagnons, victimes de l'orage,
Quelqu'un s'eſt ſauvé du trépas.

SCENE II.

D. JUAN, ZAÏRE.

D. JUAN.

SE peut-il qu'en des lieux ſauvages
Tant de charmes ſoient renfermés,
Et que tous les mortels charmés
Ne vous rendent pas leurs hommages?

ZAÏRE.

Par ces diſcours doux & flatteurs,
Vous pourriez m'arrêter ſans peine;
Mais mon devoir m'appelle ailleurs
Pour cueillir les fruits & les fleurs
Que je dois offrir à la reine.

D. JUAN.

A la reine!

ZAÏRE.

Elle vient viſiter nos hameaux;
Et c'eſt par un honneur qui n'eſt pas ordinaire
Qu'elle aſſiſte à ma nôce, en faveur de mon pere
Chargé du ſoin de ſes troupeaux.

D. JUAN.

D. JUAN.

Sous les loix de l'hymen déja l'on vous engage !
Qui vous deſtine-t-on ?

ZAÏRE.

Un jeune berger de mon âge.

D. JUAN.

Votre pere, ou l'amour vous donne-t-il à lui ?

ZAÏRE.

Il me demanda hier ; il m'épouſe aujourd'hui.

D. JUAN.

Non, je ne puis ſouffrir cet excès d'injuſtice.
S'il faut que l'hymen vous uniſſe,
L'amour vous doit un autre époux ;
Et je vais conjurer la reine
De briſer cette indigne chaîne,
Pour me mettre en état de me donner à vous.

L'hommage que j'offre à vos charmes
N'eſt que l'ouvrage d'un inſtant ;
Mais dix ans de ſoins & de larmes,
Ne le rendroient pas plus conſtant.

ZAÏRE.

Vous me flattez d'une victoire
Qu'une bergere ne peut croire.

Nos cœurs contens de s'engager
Avec un fidèle berger,
N'aſpirent point a d'autre gloire.

D. JUAN.

L'amour a joint cent fois, par un accord heureux,
La houlette & le diadême.
On n'a, dans l'empire amoureux,
Qu'a reſſentir les mêmes feux
Pour être égal à ce qu'on aime.

ZAÏRE.

Veillai-je ! Suis je encor dans les bras du ſommeil !
Plus j'entens vos diſcours, plus je crois faire un ſonge,
Dont je crains que le doux menſonge
Ne s'envole par mon réveil.

D. JUAN & ZAÏRE.

Lorſqu'un doux penchant nous attire
Vers un eſpoir doux & charmant,
Peut-on ſe défendre } aiſément
Qu'on ſe défend mal }
De croire ce que l'on deſire.

SCENE III.

D. JUAN, D. CARLOS, ZAÏRE.

D. CARLOS.

SEigneur, près de ces lieux mon habit étranger
M'a procuré l'honneur d'entretenir la reine :
Elle ſait votre nom, & ce qui vous amene.
Quel éclat ! que d'attraits ! Vous en allez juger ;
Je l'apperçois.

ZAÏRE.

Je cours où mon devoir m'appelle.
Si vous m'aimez de bonne foi,
Vous n'avez qu'à m'obtenir d'elle ;
Vous n'aurez pas de peine à m'obtenir de moi.

SCENE IV.

LA REINE, D. JUAN, D. CARLOS, *Suite de la reine.*

D. JUAN.

GRande reine, un tyran de mon ſang trop avide,
M'a contraint de franchir les colonnes d'Alcide
Pour chercher un aſyle à mes jours malheureux;
Mais de mon triſte ſort, ſi votre ame attendrie
Ne s'oppoſe point à mes vœux,
Je ne reconnois plus mon ingrate patrie.
Vous n'aurez point ſous votre loi
De ſujet plus zélé pour l'honneur de vos armes,
Ni qui connoiſſe mieux que moi
Le prix de vos vertus, & celui de vos charmes.

LA REINE.

Chez des peuples qu'il a vaincus
Dom Juan peut goûter les fruits de ſa victoire.
Je n'ai point de ſujet, qui charmé de ſa gloire,
Autant qu'il craint ſon bras, n'adore ſes vertus,
Et qui ne ſe croie invincible
D'abord qu'il ne combattra plus
Contre un ennemi ſi terrible.

CHŒUR *derriere le théâtre.*

Veut-on trouver des cœurs ſinceres,
Il faut ici porter ſes pas.

LA REINE.

Prenons part aux plaiſirs de ces lieux ſolitaires,
Leurs jeux pour un moment ne me déplaiſent pas.

SCENE V.

LA REINE, D. JUAN, D. CARLOS, ZAÏRE,

Troupe de Bergers & de Bergeres.

ZAÏRE *à la reine.*

REine, n'attendez pas que ces paiſibles bords
Viennent vous offrir des hommages
Où l'art épuiſe ſes tréſors ;
On céde à votre cour ces brillans avantages.
Regardez ces fruits & ces fleurs,
Dont la ſimple nature embellit nos bocages,
Comme de naïves images
De la pureté de nos cœurs.

CHŒUR.

Veut-on trouver des cœurs ſinceres,
Il faut ici porter ſes pas :
Les feux dont brûlent nos bergeres
Sont auſſi vrais que leurs appas.

ZAÏRE.

On s'étonne à la cour des rois
De voir une ardeur éternelle :
On s'étonne autant dans nos bois
De voir un amant infidelle.

CHŒUR.

Veut-on trouver des cœurs ſinceres,
Il faut ici porter ſes pas :
Les feux dont brûlent nos bergeres
Sont auſſi vrais que leurs appas.

LA REINE.

Habitans fortunés de cette ſolitude,
Une ſecrette inquiétude
M'empêche de goûter les jeux que vous m'offrez :
Laiſſez-moi ſeule ici. Dom Juan, demeurez.

SCENE VI.

LA REINE, D. JUAN.

LA REINE.

Vous voyez que ces bords, ſi mépriſés des vôtres,
Ne laiſſent pas d'offrir des plaiſirs aſſez doux;
Et peut-être ma cour vous en offrira d'autres
Qui ſeront plus dignes de vous.

D. JUAN.

La gloire de porter & vos loix & vos armes,
Même au delà de mes deſirs,
Seroit les uniques plaiſirs
Dont je pourrois goûter les charmes.

LA REINE.

Nos devins ont prédit qu'un illuſtre étranger,
Par le deſir de ſe venger,
Doit ſoumettre l'Eſpagne à notre obéiſſance;
Et ſi j'en crois votre courroux;
Si j'en crois vos exploits & tout ce que je penſe,
Cet illuſtre étranger ne peut être que vous.

D. JUAN.

Ah ! pour juſtifier la foi de vos oracles,
Donnez-moi les moyens de tenter ces miracles.

LA REINE.

Au pontife de notre loi
Il faut qu'auparavant je vous faſſe conduire :
Quoiqu'étranger dans mon empire,
Ses vertus l'ont rendu digne de cet emploi.
A l'Afrique aujourd'hui je dois donner un roi ;
Allons : & vous verrez, ſi le ciel me ſeconde,
Comme on reléve ici le mérite abattu,
Et que l'on y connoît le prix de la vertu
Mieux que dans le reſte du monde.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

Le théâtre repréſente un veſtibule de l'appartement du Mufti.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE JULIEN.

INutiles remords, ceſſez de m'agiter ;
Vous n'étoufferez point ma fureur vengereſſe :
Qu'avez-vous à dire ſans ceſſe
A qui ne peut vous écouter ?

Le cruel tyran de Caſtille,
Par l'outrage ſanglant qu'il a fait à ma fille,
A banni la vertu pour jamais de mon cœur.
C'eſt lui qui m'a réduit à cet excès d'horreur,
D'exercer en ces lieux un ſacrilege culte,
Où la vengeance & la fureur
Sont le ſeuls Dieux que je conſulte.

Inutiles remords, ceſſez de m'agiter ;
Vous n'étoufferez pas ma fureur vengereſſe :
Qu'avez-vous à dire ſans ceſſe
A qui ne peut vous écouter ?

SCENE II.

LE COMTE, ALMANZOR.

ALMANZOR.

UN guerrier étranger, par l'ordre de la reine,
Demande à paroître à vos yeux.
Mais quels ſombres regards lancez-vous vers les cieux ?
Faut-il que chaque inſtant augmente votre peine ?

LE COMTE.

Senſible à la vertu, ſans l'amour paternel
J'aurois toujours ſuivi la gloire,
Et ſans un regret éternel,
Je ne puis reprocher à ma triſte mémoire
Que le crime d'autrui m'ait rendu criminel.

ALMANZOR.

La vengeance pour vous n'a-t-elle plus de charmes ?

La reine à tous ſes combattans,
Quand vous l'ordonnerez, fera prendre les armes ;
Pourquoi differer ſi long-tems
De répandre le ſang qui fait couler vos larmes?

LE COMTE.

Ceux que j'aurois armés pour ſervir mon courroux,
Ne craindroient point aſſez le pouvoir d'une reine.
J'attens le choix de ſon époux ;
Et ma vengeance alors ſera bien plus certaine
Sous les ordres d'un roi qui combattra pour nous.

ALMANZOR.

J'apperçois l'étranger, je le laiſſe avec vous.

SCENE III.

LE COMTE, D. JUAN.

LE COMTE.

OU ſuis-je ! quel objet à mes yeux ſe préſente !

D. JUAN.

Ciel ! que vois-je moi-même ! en croirai-je mes yeux ?

LE COMTE.

Eſt-ce vous, Dom Juan ?

D. JUAN.

Votre fille eſt vivante ;
Florinde voit encor la lumiere des cieux.
J'ai combattu pour elle, & n'ai pû la défendre ;
Mais croyez que ce bras, par le nombre opprimé,
N'a pas encor perdu l'eſpoir de la défendre,
Puiſqu'il ſe voit encore armé.

LE COMTE.

Florinde vit encor ! mes mortelles allarmes
Ne ceſſent point par ce rapport ;

Mon amour offenſé ne doit pas moins de larmes
Au malheur de ſes jours qu'à celui de ſa mort.

D. JUAN.

C'eſt dans le ſang qu'un grand courage
Cherche la fin de ſes malheurs ;
On ne punit point un outrage,
Quand on ne verſe que des pleurs.

Sur la foi d'un oracle, où ſon cœur s'abandonne,
La reine permet tout à mon juſte courroux ;
Et j'ai lieu d'eſperer ſa main & ſa couronne,
Si ſur ce grand deſſein je puis compter ſur vous.

LE COMTE.

N'en doutez point, ami ; de toute ma puiſſance
Je vais ſeconder vos efforts.

LE COMTE & D. JUAN.

Employons à notre vengeance
L'erreur qui regne ſur ces bords.
Un cœur capable de remords
Ne ſait pas punir une offenſe.

SCENE IV.

LA REINE, LE COMTE, D. JUAN, CHŒUR *de peuples d'Afrique.*

LE COMTE.

REine, viens écouter ce que le ciel m'inſpire.
Tu vois dans ce guerrier l'appui de ton empire :
La gloire de me devancer
Eſt due à ſon ardeur guerriere.
Que ſur les bords de l'Hebre il aille commencer
Les préludes ſanglans de ce que je dois faire.

LA REIN.

Peuples, voici l'époux que je veux couronner.
Soldats, voici le chef que je veux vous donner.

D. JUAN.

Tant de bonheur & tant de gloire,
Contre vos ennemis redouble mon courroux.
Je me rendrai digne de vous
Par ma mort ou par ma victoire.

LA REINE & LE COMTE.

Pourſuivez ces perfides cœurs
Juſques dans leur dernier aſyle ;
Qu'ils tombent ſous vos coups vengeurs,
Avec le remords inutile
D'avoir irrité leurs vainqueurs.

CHŒUR.

Pourſuivons ces perfides cœurs
Juſques dans leur dernier aſyle.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

Le théâtre repréſente un bois à la tête du camp des Africains, & à la vue de Gibraltar. On y voit les arbres éclairés par une infinité de luſtres. Et ſous une tente, les préparatifs d'un feſtin.

SCENE PREMIERE.

D. CARLOS.

QUand pourrai-je briſer les fers
Que je me ſuis forgés moi-même ?
Le ſort n'a-t-il point de revers
Qui puiſſe mettre fin à ma douleur extrême ?

Où je n'ai cru trouver qu'un malheureux ami,
Je ne voi qu'un tyran dans le crime affermi.
Je voi tomber partout d'innocentes victimes,
Sans oſer leur donner des pleurs.

J'ai

J'ai cru partager ſes malheurs,
Et je me vois réduit à partager ſes crimes.

O ciel ! ô juſte ciel ! n'as-tu point de revers
Qui puiſſe mettre fin à ma douleur extrême ?
Quand pourrai-je briſer les fers
Que je me ſuis forgés moi-même ?

SCENE II.

D. JUAN, D. CARLOS.

D. JUAN.

NOs ennemis vaincus, de nos efforts heureux
N'oſent plus ſoutenir la fureur vengereſſe ;
Et nous pouvons donner aux cieux
Les momens de repos que leur fuite nous laiſſe.

D. CARLOS.

De mon zèle en ces lieux vous voyez les effets ;
Quoiqu'un preſſant effroi m'ordonnât le contraire ;
Et pour achever ces apprêts,
Il ne falloit pas moins que l'ardeur de vous plaire.

D. JUAN.

Que peux-tu craindre ici ?

D. CARLOS.

La mort du Commandeur.

D. JUAN.

Crains-tu de ſes amis l'impuiſſante fureur ?

D. CARLOS.

Je crains ſon ſang qui crie, & le courroux céleſte.
Son tombeau près d'ici m'allarme pour vos jours.
De ces voiles pompeux j'empruntois le ſecours
Pour cacher cet objet funeſte.
Le marbre a treſſailli : j'en ai pâli d'effroi ;
Et ſon image menaçante
A jetté dans mon cœur l'horreur & l'épouvante,
Par les affreux regards qu'elle a lancés ſur moi.

D. JUAN.

Par des illuſions te laiſſes-tu ſéduire ?

D. CARLOS.

Pour toucher votre cœur, & vous ouvrir les yeux,
C'eſt peut-être un avis des cieux.

D. JUAN.

Ou plutôt des frayeurs que l'amitié t'inſpire.

D. CARLOS.

Puiſſe-t-elle arrêter vos funeſtes projets,
Et renouer pour vous l'hymen de la princeſſe !
Iſabelle au tombeau permet à ſa tendreſſe
D'être le gage de la paix.

D. JUAN.

Un plus charmant objet fixe mon inconſtance.

D. CARLOS.

Quel eſt ce rare objet ?

D. JUAN.

J'ignore ſa naiſſance.
Elle alloit des ſoldats éprouver la fureur ;
Son pere, malgré ſa valeur,
Faiſoit de vains efforts pour prendre ſa défenſe.
J'arrive ; je la voi ; j'en demeure enchanté.
J'écarte les ſoldats ; je diſſipe l'orage,
Et je tombe dans l'eſclavage
En lui rendant la liberté.

D. CARLOS.

O ciel !

D. JUAN.

Un ſort heureux ſemble ici la conduire.

Cours auprès de ſon pere, & l'amuſe ſi bien,
Qu'il me laiſſe jouir d'un paiſible entretien.

D. CARLOS *à part.*

Du péril qui l'attend j'aurai ſoin de l'inſtruire.

SCENE III.

D. JUAN, ELVIRE.

ELVIRE.

Pour deux infortunés, n'eſt-ce point trop d'audace,
Que de venir à vos genoux
Vous prier d'ajouter une nouvelle grace
Aux ſecours généreux qu'ils ont reçus de vous?

D. JUAN.

Je borne tous mes vœux au bonheur de vous plaire:
Et vous connoiſſez mal vos droits,
Quand vous employez la priere
Où tout eſt ſoumis à vos loix.

ELVIRE.

De ces remparts voiſins, pour finir mes allarmes,

Commandez ſeulement qu'on m'ouvre le chemin.

D. JUAN.

Ces remparts menacés de la fureur des armes,
Ne ſeroient pas pour vous un aſyle certain.
Jouiſſez en ces lieux d'un plus heureux deſtin;
Laiſſez-moi la douceur d'y voir briller vos charmes.
Vous goûterez ici les plaiſirs les plus doux.
J'aurai ſoin d'éloigner de vous
Tous les ſujets d'effroi qui voudroient vous ſurprendre.
Et les ſoins d'un amant ſoumis
Y ſeront les ſeuls ennemis
Dont vous aurez à vous défendre.

ELVIRE.

Seigneur, à vos bontés je ſai ce que je dois;
Mais le devoir plus fort me preſcrit d'autres loix.
Je dois ſuivre les pas & le ſort de mon pere:
C'eſt de lui que ces murs attendent leur ſecours,
Après la perte de ſon frere,
Dont un lâche aſſaſſin a terminé les jours.

D. JUAN.

Quel eſt cet aſſaſſin?

ELVIRE.

Ce n'eſt point un myſtere ;
C'eſt Dom Juan.

D. JUAN.

Qu'entens-je !

ELVIRE.

Eſt-il connu de vous ?

D. JUAN.

Si ſa mort a de quoi vous plaire,
Avant la fin du jour je le livre à vos coups.

ELVIRE.

Ah ! ſi mon pere obtient une faveur ſi rare ;
Si vous lui donnez les moyens
De ſe venger de ce barbare,
Vous pouvez diſpoſer de ſes jours & des miens.

Mon hymen eſt le prix de la main vengereſſe
Qui pourra punir ſes forfaits.

D. JUAN.

Qu'il ſonge à tenir ſa promeſſe ;
De la mienne bientôt il verra les effets.

Juſqu'à ce doux moment laiſſez-moi l'eſpérance
De vous apprendre à votre tour,

Que les plaiſirs de la vengeance
Ne valent pas ceux de l'amour.

Vous que Thalie & Terpſicore
Ont inſtruits, en naiſſant, des ſecrets de leurs arts,
Venez enchanter les regards
Du charmant objet que j'adore.
Par vos appas les plus touchans,
Charmez une beauté ſi rare;
Et que vos danſes & vos chants
Annoncent les plaiſirs que Comus nous prépare.

SCENE IV.

D. JUAN, ELVIRE,

Troupe de Muſiciens & de Muſiciennes;

Troupe de Danſeurs & de Danſeuſes.

SCENE DERNIERE.

D. JUAN, D. GARCIE, ELVIRE.

D. JUAN.

VEnez, brave guerrier, l'on n'attend plus que vous

D. GARCIE.

Qu'ai-je appris ! j'en frémis d'horreur & de colere.
Fuyez, fuyez, ma fille : en quels lieux ſommes-nous !
Voilà notre ennemi, l'aſſaſſin de mon frere.

ELVIRE.

Qu'entens-je ! ô ciel !

D. GARCIE.

C'eſt lui dont la barbare main
De la guerre en ces lieux a porté la furie,
Et qui, ſous le joug Africain,
Veut ſoumettre ſon roi, nos loix, & ſa patrie.

ELVIRE.

ELVIRE.

Ah ! fuyons.

D. JUAN.

Cet eſpoir ne vous eſt plus permis.
On ne me flatte point d'une eſpérance vaine.
L'objet de mon amour me doit être remis,
Quand je vous ai livré l'objet de votre haine.

ELVIRE.

O ciel ! prends ma défenſe, ou termine mes jours.

D. GARCIE.

Raſſure-toi, ma fille, on vient à ton ſecours.

On entend le bruit du tonnerre ; les apprêts du feſtin ſont renverſés ; la tente s'abbat, & laiſſe voir la ſtatue du Commandeur ſur ſon tombeau dans une poſture menaçante.

D. GARCIE & ELVIRE.

Toi qui, du monument où repoſe ta cendre ;
Vois le comble des attentats,
Vien te venger, vien nous défendre ;
Du tonnerre vengeur fais voler les éclats.

D. Juan eſt foudroyé.

FIN.

LA FOREST EMBRASÉE.

PROLOGUE.

ACTEURS.

L'AMOUR.

ZÉPPHIRE.

DIANE.

CHŒUR de Nymphes de Diane.

Troupe d'Amours & de Zéphirs.

Ce divertiſſement auroit ſervi de prologue aux Jeux Olympiques, ſi cette Tragi-Comédie avoit été repréſentée à Fontainebleau, comme l'Auteur s'en étoit flatté.

LA FOREST EMBRASÉE.

PROLOGUE.

Le théâtre repréſente la forêt de Fontainebleau.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, ZEPHIRE.

ZEPHIRE.

Dieu, qui donnez des loix au maître du tonnerre,
Qui faites vos plaiſirs des plaiſirs de la terre,
A l'ardente fureur qui vient vous animer,
Je ne reconnois plus le Dieu qui fait aimer;

Et jamais les regards de l'enfant de Cithère
N'avoient ainſi brillé du feu de la colère.

L'AMOUR.

Ne t'en étonne point : le plus charmant des rois
Avoit enfin goûté la douceur de mes loix ;
Et pour combler ſes vœux & l'eſpoir de la france,
L'Amour avec l'Hymen étoit d'intelligence.
Je croyois que Diane, en faveur de ces nœuds,
N'auroit plus de pouvoir ſur ſon cœur amoureux ;
Et ma mere, déja prenant part à ma gloire,
S'apprêtoit à jouir du fruit de ma victoire.

ZEPHIRE.

Depuis quand à l'Amour voit-on perdre l'eſpoir ?
Son flambeau dans ſes mains ſera-t-il ſans pouvoir ?
Qui veut guérir un mal en coupe la racine.
Embraſez ces forêts où Diane domine ;
Et lui portant par-là d'inévitables coups,
Contraignez ce héros de n'être plus qu'à vous.

L'AMOUR.

Ah! que votre conſeil convient à ma vengeance!
Dans ces lieux écartés ma rivale s'avance :

Sortons ; & d'un triomphe uſurpé ſur nos droits,
Laiſſons-la s'applaudir pour la derniere fois.

SCENE II.

LES NYMPHES DE DIANE.

Toute cette ſcène eſt pour la muſique.

CHŒUR.

VEnez, chaſſeurs, accourez tous ;
Que le ſon du cor vous réveille.
Faut-il que l'aurore vermeille
Soit plus diligente que vous ?
Venez, chaſſeurs, accourez tous ;
Que le ſon du cor vous réveille.

UNE NYMPHE.

En faveur du héros qui marche ſur nos pas,
De nos jeux aujourd'hui redoublons les appas ;
Que ſur les habitans de cette ſolitude,
Cent triomphes nouveaux à ſon bras ſoient permis,
Et que ſes traits ſoient le prélude
De ceux qu'il doit lancer ſur d'autres ennemis.

Quand la paix regne ſur la terre ;
La chaſſe eſt le plaiſir des paiſibles héros ;
Ils profitent de leur repos
Pour endurcir leurs bras aux travaux de la guerre.

CHŒUR.

Venez, chaſſeurs, accourez tous ;
Que le ſon du cor vous réveille.
Faut-il que l'aurore vermeille
Soit plus diligente que vous ?

SCENE III.

DIANE, ET SES NYMPHES.

DIANE.

CEſſez, Nymphes, ceſſez d'inutiles apprêts.
L'Amour, dont tant de fois j'ai repouſſé les traits,
A quitter ces forêts pour jamais me condamne,
En détruiſant ici l'empire de Diane.

UNE NYMPHE.

Dieux ! que nous dites-vous ?

DIANE.

Si nos mains autrefois
Firent brûler ſon arc, ſes fleches, ſon carquois,
Sa vengeance, ſur nous ſi long-tems préparée,
N'en a que plus d'horreur pour être différée.
Nymphes, le croiriez-vous ? ô mortels déplaiſirs !
Un bataillon aîlé d'Amours & de Zéphirs,
Par les ordres cruels de l'enfant de Cithère,
Conſume par le feu ce ſéjour ſolitaire.

Les uns, de leurs flambeaux lui font ſentir l'horreur ;
Les autres, par leur ſouffle en augmentent l'ardeur ;
Et bientôt ces forêts, en bucher transformées,
N'offriront qu'un monceau de cendres enflammées.

UNE NYMPHE.

De quel étonnement frappez-vous mon eſprit ?
Je ne puis, ſans frémir, entendre ce récit.
Ce malheur inoui peut-il être l'ouvrage
D'un Dieu, dont la douceur fut toujours le partage ?
Lui, qui toujours ſuivi des plaiſirs & des jeux....

DIANE.

Ah ! que tu connois mal cet enfant dangereux !
Où ſa puiſſance eſt vaine, il eſt doux & traitable ;
Où ſa puiſſance eſt ſûre, il eſt impitoyable ;
Et dès qu'il peut troubler la paix de l'univers,
Le ciel n'a point de Dieu, ni même les enfers,
Qui, plus ardent peut-être à punir une offenſe,
Connoiſſe mieux que lui le prix de la vengeance.

SCENE IV.

L'AMOUR, DIANE,

Suite de l'Amour, Suite de Diane.

DIANE.

Viens-tu, cruel enfant, d'un esprit satisfait
M'annoncer ta victoire, ou plutôt ton forfait,
Et repaître tes yeux des atteintes mortelles
Que portent sur mon cœur tes flammes criminelles ?

L'AMOUR.

Modérez vos transports : mon courroux est calmé,
L'embrasement éteint, & l'Amour désarmé.
Une charmante reine obtient, par sa priere,
Ce qu'inutilement m'eût demandé ma mere.
En faveur des plaisirs de son auguste époux,
Cet adorable objet s'intéresse pour vous.
Quel Dieu peut à ses vœux refuser quelque grace !
Demeurons unis en ce jour ;
Et si vous protégez l'Amour,
L'Amour protegera la chasse.

DIANE.

Puiſque ce changement heureux
Eſt l'ouvrage de notre reine,
Diane ſouſcrira ſans peine
A tout ce qu'elle ordonne, à tout ce que tu veux.
Nymphes, qui comme moi futes toujours rebelles
Aux loix de l'empire amoureux,
Imitez ces époux fideles,
Et partagez comme eux les plus beaux de vos jours
Entre la chaſſe & les Amours.

CHŒUR.

Volez, tendres Amours, ſignalez votre gloire,
Lancez vos traits ſur tous les cœurs,
Et ne ſouffrez plus de chaſſeurs
Qui ne vous cédent la victoire.
Volez, tendres Amours, ſignalez votre gloire.
Lancez vos traits ſur tous les cœurs.

FIN.

PROLOGUE D'ERIPHILE,

TRAGEDIE LYRIQUE.

Le théâtre repréſente une ſalle magnifiquement ornée par Melpomene, & par les Génies qui préſident au Poëme dramatique.

MELPOMENE.

MInistres de mon art que je raſſemble tous,
Vous par qui j'ai long-tems triomphé dans Athenes,
Et qui faites encor, des têtes ſouveraines,
Les amuſemens les plus doux;
Nobles plaiſirs, jeux magnifiques,
Venez avec de nouveaux traits
Confirmer les cœurs héroïques
Dans l'amour des vertus & l'horreur des forfaits.

Que d'un roi généreux & tendre,
Un ſpectacle touchant prévienne les deſirs :
Il n'appartient qu'à vous d'attacher des plaiſirs
Aux pleurs que vous faites répandre.

Le chœur répete ces quatre derniers vers, & les danſes commencent.

MELPOMENE.

A nos chants mêlons la tendreſſe ;
Elle eſt l'ame de tous les jeux ;
Ils ne ſont pleins que de triſteſſe
Quand l'Amour n'eſt point avec eux.

Le printems paroîtroit ſauvage
S'il n'avoit ni fleurs, ni beaux jours :
Les jeux déplairoient davantage
S'ils paroiſſoient ſans les Amours.

Les danſes ſont interrompues par un bruit de guerre qui annonce la deſcente de Mars.

MELPOMENE.

Quel bruit éclatant de trompettes
Nous remplit de trouble & d'horreur !
L'impitoyable Mars juſques dans ces retraites
Oſe-t-il porter ſa fureur ?

Venez-vous, Dieu cruel, par de nouveaux apprêts,
Troubler le repos de la terre ?

Venez-vous rallumer le flambeau de la guerre,
Qui ſembloit éteint pour jamais ?

MARS.

Je ne viens point troubler vos innocentes fêtes ;
J'en viens partager les appas.
Le roi que vous ſervez, content de ſes états,
N'y veut point ajouter de nouvelles conquêtes.
Les empires trop étendus
Sont accablés ſouvent ſous le poids de leur gloire ;
Et mille rois ſe ſont perdus
Contre l'écueil de la victoire.

C'eſt de lui que j'apprens de quel prix eſt la paix.
Son exemple m'inſtruit à trouver plus de charmes
A triompher par mes bienfaits,
Que par la terreur de mes armes.

MELPOMENE.

Mars n'eſt plus ennemi de nos jeux innocens.
Quel triomphe pour nous, s'il nous étoit poſſible
D'attendrir un cœur ſi terrible
Par la douceur de nos accens !

MARS & MELPOMENE.

Par de nouveaux efforts ſignalons notre gloire :
C'eſt pour ſeconder nos projets

Que Mars, dans les bras de la paix,
Laiſſe repoſer la victoire.

La ſuite de Mars & de Melpomene uniſſent leurs chants & leurs danſes, & répetent enſemble ces quatre derniers vers.

MARS & MELPOMENE.

Dès qu'on entend le bruit des armes,
C'eſt un devoir pour les guerriers
De quitter l'Amour & ſes charmes
Pour aller cueillir des lauriers.

Mais quand des plaiſirs à la gloire
Ils ont promené leurs deſirs,
Il n'appartient qu'à la victoire
De les ramener aux plaiſirs.

MARS.

Je punis autrefois une reine cruelle :
Retracez cet évenement ;
Et que tout l'univers, par ce récit fidele,
Frémiſſe de ſon crime & de ſon châtiment.

MARS & MELPOMENE.

Les rois ſont maîtres de la terre ;
Mais les Dieux ſont maîtres des rois ;
Et s'ils ſont au deſſus des loix,
Ils ſont au deſſous du tonnerre.

Le chœur répete ces quatre derniers vers.

FIN.

AVIS

AVIS AU LECTEUR.

L'Auteur, au retour de ſon voyage d'Eſpagne, ayant été reçu Bourgeois d'Amſterdam, crut devoir témoigner ſa reconnoiſſance aux Bourguemeſtres de cette puiſſante ville, par le Prologue ſuivant, qui devoit préceder un Opéra pour lequel le ſieur Bourgeois, compoſiteur de muſique, ſe flattoit d'obtenir leur permiſſion.

ACTEURS.

LA LIBERTÉ.

MELPOMENE.

CHŒUR de Peuples.

Troupe de Matelots.

Troupe de Héros Grecs & Romains.

PROLOGUE.

Le théâtre repréſente le Port d'Amſterdam, où, parmi une troupe de Matelots & de Peuples de différentes nations, on voit paroître la Liberté, tenant d'une main les livres ſacrés, & de l'autre les ſignes qui la caractériſent.

LA LIBERTÉ.

J'Ai fixé mon ſéjour ſur ces heureux rivages,
Où, par la douceur de mes loix,
Au mérite éclatant j'offre les avantages
Qu'il ne trouve point chez les rois.

Sans craindre qu'on lui faſſe un crime
Du culte qu'il rend à ſes Dieux,
Chacun ne leur offre en ces lieux
Que l'encens qu'il croit légitime.

C'eſt par-là que le Tybre, à ces bords fortunés,
A tranſmis ſon pouvoir ſur la terre & ſur l'onde.
C'eſt par-là que les arts, de l'abondance nés,
S'envolent du reſte du monde
Pour recueillir ici, dans une paix profonde,
Les biens qui leur ſont deſtinés.

Chantez la paix, goûtez ſes charmes
Dans ce favorable ſéjour,
Où nul ennemi, que l'Amour,
Ne peut faire craindre ſes armes.

CHŒUR.

Chantons la paix, goûtons ſes charmes
Dans ce favorable ſéjour,
Où nul ennemi, que l'Amour,
Ne peut faire craindre ſes armes.

UN MATELOT.

En vain, pour éteindre nos feux,
Nous cherchons les ſecours de l'onde;
Amour, ton flambeau dangereux
Nous pourſuit juſqu'au bout du monde.
Les vents & les flots orageux
L'allument toujours davantage;
Et nous ſommes plus amoureux
Quand nous regagnons le rivage.

Une ſymphonie vive & majeſtueuſe annonce l'arrivée de Melpomene, Muſe de la tragédie,

qui deſcend ſur un nuage. En même tems une troupe de héros Grecs & Romains entre de tous côtés ſur la ſcene.

LA LIBERTE'.

Quels ſons majeſtueux ! quels accords enchanteurs
Arrêtent le cours des ondes !
Les vents n'oſent ſortir de leurs grottes profondes,
De peur d'en troubler les douceurs.

CHŒUR.

Quels ſons majeſtueux ! quels accords enchanteurs
Arrêtent le cours des ondes !
Les vents n'oſent ſortir de leurs grottes profondes,
De peur d'en troubler les douceurs.

LA LIBERTE'.

Quel ſuperbe appareil ! quelle pompe nouvelle !
Sur des trônes briſés, ſur des ſceptres épars,
Quelle divinité vient frapper mes regards !
Quelle foule de rois traîne-t-elle après elle !

CHŒUR.

Quels ſons majeſtueux ! quels accords enchanteurs
Arrêtent le cours des ondes !
Les vents n'oſent ſortir de leurs grottes profondes,
De peur d'en troubler les douceurs.

MELPOMENE.

Charmante Liberté, souffrez que Melpomene
Transporte où vous regnez les charmes éclatans
Qu'elle a fait briller si long-tems
Sur les rivages de la Seine :
Je la vois maintenant à de frivoles jeux,
Sur tout ce que je vaux, donner la préférence ;
Mes plus chers nourrissons, illustres malheureux,
Sont les objets de sa vengeance.
Pour le prix des bontés que vous aurez pour eux,
Je rendrai l'Amstal plus fameux
Que les premiers fleuves du monde.
C'est peu que vos enfans forcent la terre & l'onde
De seconder leurs moindres vœux ;
Je veux que leurs plaisirs égalent leur fortune,
Et partager avec Neptune
La gloire de les rendre heureux.

LA LIBERTE'.

Des héros & des rois souveraine maîtresse,
Vous qui nous inspirez par des pleurs d'allegresse,
Et l'amour des vertus, & l'horreur des forfaits,
Vous trouverez ici les honneurs dont la Grece
Reconnut jadis vos bienfaits :
J'en jure par les Dieux, j'en atteste Neptune,
Dont la puissance m'est commune ;
Et ces mânes sacrés, dont les fréquens exploits
De ces heureux climats m'ont assuré l'empire,

En les affranchiſſant des tyranniques loix
Que l'enfer vouloit leur preſcrire.

MELPOMENE.

Je vais redoubler mes efforts
Pour mériter les avantages
Que vous m'offrez ſur ces rivages,
Où je veux comme vous prodiguer mes tréſors.

Venez, puiſſances ſouveraines;
Rois, venez écouter mes héroïques ſons.
Je n'ai pû vous donner que de foibles leçons
Dans les états dont vous tenez les rênes:
C'eſt ici que la Liberté
D'un ſilence forcé me fait briſer les chaînes,
Pour vous offrir la vérité
Que je fis tant de fois triompher dans Athènes.

MELPOMENE & LA LIBERTE'.

Par la chute des plus grands rois,
Montrons à ces Dieux de la terre,
Que s'ils ſont au deſſus des loix,
Ils ſont au deſſous du tonnerre.

CHŒUR.

Par la chute des plus grands rois,
Montrons à ces Dieux de la terre,
Que s'ils ſont au deſſus des loix,
Ils ſont au deſſous du tonnerre.

MELPOMENE.

Viens, Dieu de Cithere,
Viens à mon ſecours;

Je ne ſaurois plaire
Que par les Amours.

CHŒUR.

Viens, Dieu de Cithere,
A notre ſecours ;
Nous ne ſaurions plaire
Que par les Amours.

MELPOMENE.

Les jeux où tu ne brilles pas,
N'ont rien que de ſombre & de triſte ;
Mais il n'eſt rien qui me réſiſte
Quand tu releves mes appas.

CHŒUR.

Viens, Dieu de Cithere,
A notre ſecours ;
Nous ne ſaurions plaire
Que par les Amours.

MELPOMENE & LA LIBERTE'.

Amours, tendres Amours, pour remplir notre attente,
Volez, venez vous joindre à nous.
Il n'eſt point de fête charmante
Qui puiſſe ſe paſſer ſans vous.

Fin du quatriéme Tome.

d' invent: 540

BIBL
S
P
N